

Ils sont Galeristes

7.5 club

En ce moment au club

Paris → 15 novembre, Olga Titus

Ce n'est pas une galerie. Proche d'un salon contemporain ou d'un petit centre d'art, mais s'en distinguant toutefois. Tentez de le définir et il vous échappe, tant les formes qui s'y font et défont quotidiennement sortent des habituels cloisonnements du monde de l'art. Fondé en 2011 par Isabelle Suret, le 7.5 club ne cesse de surprendre et d'ouvrir le dialogue, à la croisée des arts plastiques, de la performance, de la danse, de la musique et de la philosophie. Telle une onde radio l'énergie se diffuse, 7.5 comme hybridation expérimentale.

La genèse du 7.5 club commence dans les années 1990 à Paris. Isabelle Suret initie une série d'expositions nomades qu'elle appelle *Chez l'un, l'autre*. En pleine crise de l'art contemporain, elle s'éloigne des iconiques murs blancs et de leurs codifications muséales pour se tourner vers des espaces domestiques, habités. Les artistes sont invités à profiter de cette liberté pour inscrire leur œuvre dans un environnement réel, un lieu de vie, et à initier ainsi une rencontre intime avec le public. En parallèle de ces expositions, Isabelle Suret dirige la galerie Anton Weller et participe à de nombreuses foires internationales, pendant plus de 15 ans, jusqu'au tournant des années 2010.

C'est alors que naît ce qui pourrait être vu comme l'accomplissement de ces expositions nomades: le 7.5, club privé bien qu'ouvert, niché dans un lieu tenu secret au cœur de Paris. Le club est à la fois lieu de soutien aux artistes, espace alternatif d'expériences artistiques pourvu d'une totale liberté d'innovation et forum intimiste propice à la rencontre et au dialogue.

Au centre de l'esprit du 7.5 club, il y a les artistes. Qu'ils soient invités à réaliser une performance – comme Véronique Hubert,

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Pierre Blanchard, Salomé Chatriot & Samuel Fasse, Rafaële Duchange, Douglas Gordon, Julie Legrand, David Miguel, Saba Niknam et Olga Titus

Valentina Lacmanović, Ninar Esber ou plus récemment Studio Fasse –, pour une exposition (ici on préfère parler de rencontre) – comme David Miguel dernièrement, ou encore Gilles Delmas –, ou qu'ils participent au programme de résidence et à toute autre proposition, le maître mot est liberté, liberté créative, liberté d'accrochage: le club devient espace de jeu, propice à l'expérimentation. Certains projets marquent d'ailleurs par leur ampleur, comme – s'il ne fallait citer qu'un exemple – la proposition du collectionneur Olivier Chatenet en 2014, autour d'Yves Saint Laurent.

Isoler c'est détruire et Isabelle Suret l'a bien compris, elle qui tient à faire dialoguer les arts entre eux, mais aussi avec d'autres disciplines de la pensée, et notamment la philosophie. En 2015 elle inaugure le *Jardin Philosophique*, une série de rencontres avec des philosophes et penseurs de notre temps autour de thématiques variées, comme le biomimétisme (Kalina Raskin), chamanisme et physique quantique (Philippe Bobola), le temps (Étienne Klein) ou la joie (Charles Pépin). Le club devient lieu d'écoute, de réflexion et de conversation, de mouvements intérieurs et d'enrichissements mutuels.

Cette grande transversalité qui d'une certaine manière façonne l'identité même du club, nous la retrouvons dans sa communauté, aux multiples visages. C'est elle qui fait la vitalité de cette initiative, sa pertinence et sa richesse au quotidien. Car le sept cinq c'est avant tout un regroupement d'amoureux de la culture, un réseau d'artistes, une équipe passionnée, un lieu en bouillonnement permanent, aussi bien des corps que des esprits: une communauté bien vivante.

They are Galeristes

7.5 club

Now at the club

Paris → November 15, Olga Titus

The 7.5 club isn't a gallery per se. It is closer to a contemporary salon or a small art centre, although it differs from these as well. Try to define it, and it will elude you, just as the forms daily done and undone there escape from the usual compartmentalisation of the art world. Founded in 2011 by Isabelle Suret, the 7.5 club never ceases to surprise and open new dialogues at the crossroads between visual arts, performance, dance, music, and philosophy. It is a place of experimental hybridisation, which radiates energy like radio waves, if you will.

The genesis of the 7.5 club took place in the 1990s, in Paris. At the time, Isabelle Suret initiated the series of itinerant exhibitions *Chez l'un, l'autre* (At each other's home). On the verge of a contemporary art crisis, she decided to leave iconic white walls and their museum-like codifications behind to turn to domestic, inhabited spaces instead. She thus invited artists to freely inscribe their works into real environments, lively places, so that to create conditions for intimate encounters with the public. In addition to these exhibitions, Isabelle Suret also ran the Galerie Anton Weller and took part in numerous international art fairs for over fifteen years, until the turn of the 2010s.

This is when the 7.5 club, which could be seen as the ultimate accomplishment of these itinerant shows, was born. The location of this private, yet open club is kept secret, in the centre of Paris. It works as both an alternative space, which supports artists by letting them innovate and conceive experiences in complete freedom, and an intimate forum propitious to new encounters and dialogues.

Artists stand at the core of the 7.5 club's spirit. The key word is definitely creative freedom, that is, the freedom to present

Artists exhibited at Galeristes 2019

Pierre Blanchard, Salomé Chatriot & Samuel Fasse, Rafaële Duchange, Douglas Gordon, Julie Legrand, David Miguel, Saba Niknam and Olga Titus

their works as they wish, no matter what they are invited to do or take part in: a performance (Véronique Hubert, Valentina Lacmanović, Ninar Esber, and, more recently, Studio), an exhibition or "encounter" as it is here more commonly referred to as (David Miguel, and Gilles Delmas lately), or any other activity, including the residency programme. The 7.5 club is thus a playground favourable to experimentation. The scope of some projects even turned out to be particularly remarkable: to name only one, the exhibition organised by the collector Olivier Chatenet, in 2014, around Yves Saint Laurent's historical work.

Isolation is destructive, and Isabelle Suret surely knows it. This is why she cares about creating a dialogue between different artistic practices, as well as other intellectual disciplines, notably philosophy. She inaugurated *Jardin Philosophique* (Philosophical Garden) in 2015, which is a series of talks with philosophers and thinkers of our times around various topics, such as biomimicry (Kalina Raskin), shamanism and quantum mechanics (Philippe Bobola), time (Étienne Klein), or joy (Charles Pépin). The club and its internal dynamics invite us to listen, reflect, converse, and thus mutually enrich each other.

The transdisciplinarity that somehow shapes the club's unique identity also informs the multiple faces of Isabelle Suret's community. One day after another, she is the motor behind this initiative's great vitality, its pertinence and its diversity. The 7.5 club is first and foremost a group of culture lovers, a network of artists, a passionate team, a very lively gathering of bodies and minds within a place permanently boiling.

Ils sont Galeristes

A1043

En ce moment à la galerie

Paris → 21 décembre, *Economy*

Brouiller les codes entre art et design

À quel moment un objet s'extrait-il du lot? Les œuvres de design que montrent Didier et Stéphanie Courbot sont soigneusement sélectionnées quand elles ne sont pas commandées.

Le couple associe pièces rares et éditions originales dans le but de brouiller les frontières et les hiérarchies. Installés au cœur du Marais des galeries depuis 2016, ils proposent aux collectionneurs d'art des expositions de design pensées comme des installations avec des partis pris assumés.

Didier Courbot est artiste, sa femme paysagiste. C'est avec les luminaires qu'ils ont commencé leurs activités au croisement du fonctionnel et de l'esthétique. Avant tout collectionneurs passionnés, ils ont développé un œil pour les curiosités de grands créateurs, les pièces d'artistes ou d'anonymes. S'ils apprécient les pièces aux dimensions sculpturales comme celles de l'architecte Michael Schoner ou du designer Lucas Maassen, ils restent très attentifs aux objets qui revisitent leurs fonctions, parfois de façon très conceptuelle comme les luminaires de Pierre Castignola.

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Pierre Castignola, David Dubois, Sarah Gilbert, Lucas Maassen, Alessandro Mendini et Michael Schoner

On trouve dans la galerie des objets intelligents et poétiques et un vrai questionnement sur l'architecture et la ligne. Professeur un temps dans des écoles d'architecture et de paysage Didier Courbot aimait demander à ses étudiants de dessiner un vase. Plus difficile qu'il n'y paraît cet «exercice d'humilité» permet d'appréhender les contraintes et l'exigence d'un bon design. Un éclairage qui permet d'appréhender les *Protected vases* de David Dubois que défend la galerie à la manière de manifestes. À quoi sert l'art? La question n'a peut-être pas de réponses mais le regard sur les objets permet d'élargir les perspectives. Les galeristes proposent ponctuellement à des créateurs de tous horizons la possibilité de produire des pièces en petites séries. Ces objets précieux révèlent une vision du quotidien qui affirme la position de la galerie comme laboratoire. Avec une lettre et quatre chiffres, A1043 évoque une référence, un code ou une signature mais avant tout un espace de réflexion sur le domaine des arts décoratifs, une attention à la technique et un intérêt très contemporain pour les expérimentations en tous genres.

They are Galeristes

A1043

Now at the gallery

Paris → December 21, *Economy*

Blurring the codes between art and design

At what moment does an object distinguish itself from the bundle? The designer pieces that Didier and Stéphanie Courbot exhibit are carefully selected, when they aren't directly commissioned. The couple brings together rare works and original editions with the aim of blurring borders and hierarchies. Located – like many other Parisian galleries – in the heart of Le Marais since 2016, their gallery presents design exhibitions resolutely conceived like installations. Didier Courbot is an artist, and his wife a landscaper. They started off by making lamps, thinking at the crossroads of functionality and aesthetics. Being first and foremost enthusiast collectors, they have developed an eye for great creators' curios, as well as works by well-known or completely anonymous artists. While they certainly appreciate pieces with sculptural dimensions, such as those by the architect Michael Schoner or the designer Lucas Maassen, they remain particularly attentive to objects that revisit their functions, sometimes in a very conceptual way, such as Pierre Castignola's lamps.

Artists exhibited at Galeristes 2019

Pierre Castignola, David Dubois, Sarah Gilbert, Lucas Maassen, Alessandro Mendini and Michael Schoner

Upon visiting the gallery, we discover intelligent and poetic objects, as well as a real reflection upon architecture and lines. While he used to be a professor in various schools of architecture and landscape design, Didier Courbot enjoyed asking his students to draw vases. More difficult than it seems, this "exercise of humility," as he refers to it, certainly helped them grasp the constraints and requirements of a good design. This take further allows us here to apprehend David Dubois's *Protected vases* – a work realised by one of the gallery's artists – like a manifesto. What is the purpose of art? The question may have no answer, but looking at objects widens perspectives. The gallerists punctually invite creators from everywhere to produce pieces in small series. These precious objects unveil a vision of the everyday, which asserts the position of the gallery as a laboratory. With one letter and four numbers, A1043 evokes a reference, a code, or a signature. It is, before anything else, a space of reflexion on the field of decorative arts, with a particular attention given to technique, as well as a distinctly contemporary interest for all kinds of experimentation.

Ils sont Galeristes

Galerie ALB – Anouk Le Bourdier

En ce moment à la galerie

Paris → 19 octobre, François Maugeol, *Empirique*

Aussi vrai que nature

Sans doute faut-il s'entendre sur ce que l'on entend par réalisme ou hyperréalisme. Quand Anouk Le Bourdier présente la ligne de sa galerie, elle ne pense pas particulièrement à un style, à une manière ou à une facture mais plutôt à un réseau d'affinités. À ses débuts en 2011, elle réunit autour d'elle des artistes qu'elle veut représenter, dont elle sent un potentiel. Quel que soit leur média, la peinture, la sculpture ou même le dessin, ils ont tous un sens de la figuration chevillé aux corps. Elle n'analyse pas ses choix, ne réagit pas en fonction de tendances mais s'implique auprès d'une jeune création enivrée d'impossible. «Le travail de galeriste commence dans l'atelier» confie Anouk Le Bourdier pour qui la rencontre avec l'œuvre, le dialogue est au cœur de son métier. «Je n'envisage pas de montrer une pièce en laquelle je ne crois pas, je ne pourrais pas la vendre.» Elle discute des pièces, exprime ses doutes sans réserve, suit le travail au quotidien. On pourrait dire, tant les histoires se mêlent, que la galerie a grandi avec ses artistes, n'hésitant pas à faire le pari des artistes français et celui des autodidactes.

Très vite, la galerie fait des foires en France et à l'étranger et marque les esprits par ses stands «à l'américaine».

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Fabio Deronzier, Philippe Huart, Serge Legs, Daan Lievense, Matthieu Martin, Anne de Nanteuil, Jérôme Romain et Mathieu V. Staelens

Anouk Le Bourdier voit grand, surtout en ce qui concerne les formats des œuvres et impose des choix qui pouvaient alors paraître risqués. L'intuition dit-elle. «Il n'y a pas de manuel pour devenir galeriste, ni vraiment de formation alors on apprend sur le tas». Sans doute a-t-elle appris deux ou trois choses lors de son passage à l'Icart où elle crée le prix Icart pour trouver déjà les nouveaux artistes de demain, mais ce n'est pas ce qu'elle retient le plus. De ses masters en Histoire de l'art et en Arts Plastiques à l'Université Paris I, on aurait peine à retrouver la trace dans sa programmation tant elle assume le grand écart. Son mémoire sur les peintres abstraits des années 1950 ne l'empêche pas de soutenir des artistes contemporains qui renouent avec le récit, bien au contraire. Quand Anouk Le Bourdier accueille ses visiteurs et collectionneurs, elle prend plaisir à leur raconter des histoires, les faire entrer dans l'imaginaire d'une œuvre, d'un artiste. Le réalisme n'est pas un prosaïsme. Près de dix ans après avoir ouvert sa galerie, elle prend un nouveau départ avec quelques changements d'artistes mais la passion d'enfance est toujours là. La galerie ALB se propose de réenchanter le réel ou de faire vibrer ce qu'il a de violent et d'étrange, de doux et de sensuel, d'aussi vrai que nature.

They are Galeristes

Galerie ALB – Anouk Le Bourdieu

Now at the gallery

Paris → October 19, François Mangeol, *Empirique*

Artists exhibited at Galeristes 2019

Fabio Deronzier, Philippe Huart, Serge Legs, Daan Lievens, Matthieu Martin, Anne de Nanteuil, Jérôme Romain and Mathieu V. Staelens

As large as life

By all means, we have to come to terms with what we understand by realism or hyperrealism. When Anouk Le Bourdieu presents her gallery's orientation, she doesn't particularly think of a style, a certain manner or a craftsmanship. She rather speaks about a network of affinities. At the beginning of her journey, in 2011, she gathered around artists, who she wanted to represent, because she saw potential in them. Whatever their medium is (painting, sculpture, or drawing), they all share a sense of figuration clenched to the body.

Anouk Le Bourdieu actually doesn't analyse her choices, nor does she follow trends, but she systematically gets involved when it comes to promoting young creation, the latter otherwise inebriated with impossibility. "The gallerist's work begins in the studio," she confides. For the gallerist, discovery and dialogue are at the core of her profession. "I would never think about showing pieces, in which I don't believe. I couldn't sell them." She discusses the works, expresses her doubts without reserve, and follows their conception each and every day. The different stories behind her gallery intertwine so much that we could say that she has grown along with her artists, without hesitating to give a chance to French or self-taught people.

The gallery has quickly begun to participate to fairs in France and abroad, where it is usually remembered for the "American style" of its booths. Anouk Le Bourdieu thinks big, particularly when it comes to the formats of the works she exhibits, thus imposing choices that could seem rather risky: intuition, she says. "There is no manual about how to become a gallerist, nor really a formation, so we learn on the job." She may have kept two or three things from her studies at ICART, where she created the ICART Prize already with the intention of discovering the artists of tomorrow, but this is not what she retains the most. It would be also hard to find a trace of her masters in art history and visual arts at Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne in her programme. She openly acknowledges the splits she did over time. Indeed, her dissertation on abstract painters from the 1950s certainly didn't prevent her from defending contemporary artists revisiting narration, quite the opposite. When Anouk Le Bourdieu welcomes visitors and collectors, she enjoys telling them stories for them to enter the imagination behind the artists and their works. Realism isn't prosaic. Almost ten years after having opened her gallery, she now makes a fresh start with a few changes among the artists she represents, but her childhood passion still motivates her. The Galerie ALB offers to re-enchant reality or make its violence and strangeness, softness and sensuality vibrate, as large as life.

Ils sont Galeristes

Analix Forever

En ce moment à la galerie

Paris → 23 novembre, *Harmonie inconnue*
 Chêne-Bourg → 15 novembre, Robert Montgomery,
The Beginning of Hope

Fondée en 1991 à Genève par Barbara Polla, Analix Forever est une galerie hors norme, déployant ses projets à l'intérieur de ses murs aussi bien qu'à l'étranger, privilégiant les collaborations et coélaborations avec de nombreux acteurs du monde de l'art. La découverte et la valorisation de la jeune création y sont déterminantes, ainsi que la promotion de trois médiums de prédilection la vidéo, le dessin et la poésie, en particulier lorsqu'ils s'ancrent dans des enjeux politiques et les tréfonds de l'âme.

Ubiquité

Inclassable, Barbara Polla n'a cessé de multiplier ses activités au cours de sa carrière, toujours aiguillonnée par son engagement pour la liberté, les ressorts de la psyché et sa passion pour la culture vivante. Médecin de formation, directrice de recherche à l'Inserm (Institut national de la santé et de la recherche médicale) de 1992 à 1999, élue politique pendant plus de dix ans dans son pays natal, la Suisse, auteur de nombreux essais et romans, commissaire indépendante, elle fonde la galerie Analix Forever en 1991 à Genève, dans l'ancien laboratoire d'analyse chimique et criminologique de son oncle. Avec la promotion de la jeune création pour ambition, les premières expositions de la galerie, remarquées et relayées par les revues *Purple* et *Flashart*, révèlent des artistes alors peu connus du grand public mais aujourd'hui mondialement célébrés, comme Sarah Lucas, Tracey Emin et Maurizio Cattelan, ou encore Vanessa Beecroft et Martin Creed. Intégrant continuellement de jeunes artistes, la galerie développe depuis 2011 une programmation nomade, notamment en collaboration avec des galeries parisiennes comme Magda Danysz, Vanessa Quang et Taïss. Afin de multiplier les échanges et

L'artiste exposée à Galeristes 2019

Rachel Labastie

les partages, Barbara Polla s'est entourée depuis quelques années de deux «conseillers culturels», Paul Ardenne (historien de l'art et commissaire d'exposition) et Franck Smith (producteur de radio, écrivain et vidéaste), mais également de deux collaborateurs, Nicolas Etchenagucia et Chiara Bertini, avec lesquels Barbara Polla co-élabore des projets pour la galerie et hors les murs.

Tropisme

Parmi les nombreuses pratiques représentées par Analix Forever, trois médiums occupent une place centrale. Tout d'abord le dessin, qui selon Barbara Polla est un médium d'une simplicité absolue et avec lequel on ne peut pas tricher, donnant directement accès à l'âme de l'artiste. À côté du dessin, la galeriste affectionne aussi particulièrement la vidéo, l'image en mouvement étant pour elle ce qu'il y a de plus contemporain, se «glissant dans le flux des images dans lequel on baigne tout en y résistant». Un engouement qui explique la création en 2007 des *Nuits des mille et une vidéos* à Genève et de *Video Forever* en 2011 avec Paul Ardenne, un cycle de projections notamment programmé au Musée de la Chasse et de la Nature à Paris, mais aussi à Sydney, Helsinki, Beyrouth et Istanbul. Enfin, la poésie est également importante pour la galerie qui lui consacre des sessions de lectures nocturnes (*Les Nuits de la poésie*) avec des auteurs émergents et confirmés, mais aussi des comédiens, amateurs et simples anonymes, chacun étant invité à prendre la parole s'il le souhaite. De ces différentes pratiques ressortent deux lignes de force entremêlées: d'une part une forte dimension politique, Barbara Polla ayant par ailleurs beaucoup travaillé sur le thème «art et prison»; d'autre part un attrait pour la part sombre de l'âme humaine et l'«inquiétante étrangeté».

They are Galeristes

Analix Forever

Now at the gallery

Paris → November 23, *Harmonie inconnue*
Chêne-Bourg → November 15, Robert Montgomery,
The Beginning of Hope

Founded in 1991 in Geneva by Barbara Polla, Analix Forever is quite an unconventional gallery, which deploys projects inside its walls, as well as abroad, privileging collaborations and co-elaborations with many actors in the field. Prospection and the valorisation of young creation are determinant here, with a predilection for showcasing three mediums: namely video, drawing and poetry, particularly when they are engaged in political matters and the depths of the soul.

Ubiquity

Unclassifiable, Barbara Polla hasn't ceased to multiply her activities throughout her career, always driven by her commitment to freedom, the motives behind psyche, and a passion for living culture. This doctor and research director at the Inserm (the French National Institute of Health and Medical Research) from 1992 to 1999 was an elected representative for over ten years in her native country, Switzerland. She signed numerous essays and novels, further working as an independent curator. She founded the Galerie Analix Forever in her uncle's former laboratory of chemical analysis and criminology, with the ambition of promoting young creation. The first exhibitions of the gallery, which were noticed and reviewed by the magazines *Purple* and *Flash Art*, presented artists who were little known to the public then, yet internationally recognised now: among them and to name just a few, Sarah Lucas, Tracey Emin, Maurizio Cattelan, Vanessa Beecroft, and Martin Creed. Always taking in new young artists, the gallery has developed since 2011 an itinerant programme, notably in collaboration with Parisian galleries such as Magda Danysz, Vanessa Quang and Taïss. In order to encourage multiple encounters and exchanges, Barbara Polla has surrounded

Artist exhibited at Galeristes 2019

Rachel Labastie

herself for the past couple of years with two "cultural advisors" – the art historian and independent curator Paul Ardenne, and the radio producer, writer and video-maker Frank Smith –, as well as two collaborators – Nicolas Etchenagucia and Chiara Bertini, who co-direct projects at the gallery and off-site.

Tropism

Among the many practices exhibited at Analix Forever, three mediums hold a preponderant place. The first is drawing, that is, a medium whose simplicity is absolute according to Barbara Polla, because we cannot cheat with it. It gives a direct access to the artist's soul. Besides drawing, the gallerist has a distinctive taste for video, moving images being for her the most contemporary ones as they "slip into the flow of images that surround us, all the while resisting it." This particular interest explains her creation of the *Nuits des 1001 vidéos* (*Nights of the 1001 videos*) in 2007 in Geneva, as well as *Video Forever* in 2011 – a cycle of projections co-directed with Paul Ardenne, which was notably programmed at the Musée de la Chasse et de la Nature in Paris, as well as in Sydney, Helsinki, Beirut and Istanbul. Finally, poetry is equally important to the gallery, which dedicates to this practice the nocturnal readings *Nuits de la poésie* (*Nights of poetry*) with emerging or established writers, as well as actors, amateurs or anyone who wishes to participate, all invited to take the floor as they please. Two key aspects emerge and mix from these different orientations: on the one hand, a strong political dimension (Barbara Polla has actually worked a lot around the theme of art and jail), and on the other hand, a deep attraction for the dark part of the human soul and the uncanny.

Ils sont Galeristes

Archiraar

En ce moment à la galerie

Bruxelles → 2 novembre, *Inward Out*
avec Hannah Dawn Henderson, Takahiro Kudo, Julie Larrouy,
Muriel Leray, Pierre Liebaert, Annaïk Lou Pitteloud
et Rokko Miyoshi (commissariat de Pauline Hatzigeorgiou)

Architecte de formation (École nationale supérieure d'architecture de Paris-Belleville, il tient à la préciser) Alexis Rastel travaille à sa sortie d'études quelques années en France, où il rencontre son conjoint, Octave Emmanuel. Pour le boulot, ils décident tous deux de partir à Bruxelles pour collaborer auprès de différentes agences d'architectes sur des projets pour le quartier européen, alors en pleine reconstruction. Par la suite, ils mettront à profit ces compétences scénographiques pour l'univers du luxe, domaine grâce auquel des premières rencontres avec la scène artistique locale – dont certains collectionneurs – se font assez naturellement.

Toujours dans le cadre de leurs activités, ils décident tous deux d'investir un local pour y aménager un bureau donnant directement sur la rue avec sa surface vitrée. Un bureau dites-vous? Tiens, tiens. Très rapidement émerge l'idée (ils semblent avoir fait exprès) de se servir du lieu pour monter un petit projet d'exposition. De fil en aiguille, l'expérience est réitérée et quelques artistes commencent à s'installer temporairement dans ce qui ressemble de plus en plus à une résidence: une petite chambre est aménagée, puis viennent également une salle de bains et un coin cuisine. Bientôt, ils décident de transformer complètement le bureau en galerie permanente. Sans blague!

Sainte-Chapelle

À quelques mètres, Alexis et Octave décident d'acheter un autre lieu, dans un bâtiment brutaliste de la fin des années 1960, pensé dès le début pour y présenter des œuvres.

À l'ouverture de la galerie en 2012, l'espace est délimité par des pointillés, posant les bases graphiques très tranchées de ce qui deviendra cette entité bicéphale quelques mois plus tard. Par un aménagement très structuré, scénique, le volume devient un *white cube* poussé à son extrême. Le bâtiment est lui aussi impartial, nous pourrions être finalement n'importe où, et certainement pas à Bruxelles. Le blanc, la longueur, la lumière, le dépouillement... Tout pourrait finalement faire écho à un temple, à un lieu de représentation sacré. Se voulant le plus neutre possible, l'espace en devient presque caricatural, poussant les artistes à réagir face à ce contexte assez saisissant. Ils ont d'ailleurs souvent eux-mêmes «carte blanche» pour proposer des expositions qui sont parfois en dehors de toute logique commerciale.

Un an après son ouverture, l'espace historique du «bureau» est entièrement repensé pour répondre en miroir à l'espace

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Mélanie Berger, Enne Boi, Claude Cattelain, Simon Deppierraz, Giammarco Falcone, Mara Fortunatović, Élodie Huet, Takahiro Kudo, Caroline Le Méhauté, Emmanuelle Leblanc, Camille Leherpeur, Pierre Liebaert, Sylvio Marchand, Roman Moriceau et Stan Van Steendam

immaculé du *white*. Le lieu se veut feutré, toujours dans une recherche très graphique mais beaucoup plus intime. Les lumières sont tamisées, les murs sont peints en noir mat et l'on s'y sent un peu comme à la maison. Le *black cube* est né!

Le noir et le blanc deviennent le recto et le verso d'une même réalité, tout comme les cartons d'invitation des vernissages qui ont lieu en général le même soir pour les deux espaces.

Arts et métiers

Un certain nombre de collectionneurs d'archiraar Gallery sont aussi passionnés d'architecture que peut l'être son galeriste; les discussions se font naturellement, des affinités culturelles se mettent en place. Pour la programmation, Alexis Rastel ouvre son regard pour ne pas trop s'enfermer non plus dans ses goûts personnels.

On retrouve pourtant assez clairement une esthétique du «faire» dans le choix de ses artistes, qui se manifeste par la fabrication, l'élaboration, la conceptualisation ou la construction. Avec Octave, ils s'intéressent dès le départ à de très jeunes artistes et suivent certaines écoles de prédilection qu'ils ont ciblées: la Central Saint Martins à Londres ou la Kask Conservatory à Gand pour ne citer qu'elles. Avant d'ouvrir la galerie, ce sont d'ailleurs des établissements où tous deux achètent de temps en temps quelques œuvres aux jeunes diplômés. Au-delà de l'univers esthétique, la relation humaine avec l'artiste rentre très vite en considération; des rapports amicaux et sincères se mettent souvent en place, permettant un cadre relationnel et affectif sur le long terme dans un rapport de confiance mutuel cher à la galerie.

Galeriste, c'est aussi bien sûr un métier à part entière, avec sa part inévitable d'entrepreneuriat et de gestion. Alexis Rastel parle ainsi de son «entreprise» lorsqu'il évoque l'aventure d'archiraar Gallery. C'est en effet un grand défi que de tenir un budget équilibré et de maintenir le cap. L'argent, cette notion quasi taboue durant sa carrière d'architecte, où l'on évoquait volontiers plutôt des budgets et des cahiers des charges, n'est désormais plus intangible pour Alexis Rastel. Depuis son appartement, situé au dernier étage du même immeuble abritant le *white cube* et le *black cube*, la vue panoramique offerte sur Bruxelles est un prétexte parfait pour échanger avec l'heureux visiteur, faisant oublier toute relation commerciale entre le galeriste et son collectionneur, et c'est plutôt rare.

They are Galeristes

Archiraar

Now at the gallery

Bruxelles → November 2, *Inward Out*
with Hannah Dawn Henderson, Takahiro Kudo, Julie Larrouy,
Muriel Leray, Pierre Liebaert, Annaïk Lou Pitteloud
and Rokko Miyoshi (curated by Pauline Hatzigeorgiou)

After graduating from the École Nationale Supérieure d'architecture de Paris-Belleville (he cares about mentioning it), Alexis Rastel worked for a couple of years in France, where he met his partner, Octave Emmanuel. Together they took the decision to move to Brussels for work, in order to collaborate with different architectural firms on projects for the European quarter, which was under reconstruction at the time. This gave them the opportunity to develop skills in scenography that they would later put in good use within the field of luxury, which quite naturally introduced them to the local art scene, including some collectors.

Still within the frame of these activities, they decided to invest in premises to set up an office with a large front window opening directly onto the street. Did they say an office? Well, well! The idea to use this space to organise a little exhibition quickly came to them (as if they had chosen this location on purpose). One thing leading to another, the experience was reiterated, and a couple of artists began to move, temporarily, into what looked more and more like a residency: a small bedroom was arranged, then a bathroom and even a kitchen corner. Soon enough, the office was completely transformed into a permanent gallery. No kidding!

Sainte-Chapelle

Right next to their former office, Alexis Rastel and Octave Emmanuel bought another place in the same brutalist building from the late 1960s, which they immediately conceived to present artworks.

At the opening of the original gallery in 2012, the space was actually delimited by dotted lines, which set the very sharp graphic tones of what thus became a dual entity within a few months. The duo's very structured, scenic arrangement turned the new space's volume into that of a *white cube* pushed to extremes. Even the building itself is impartial: upon visiting it, it feels as if we could be anywhere, not particularly in Brussels. Its whiteness, its length, its light, its starkness... Everything brings to mind a temple or a sacred place. Intended to be as neutral as possible, this space is almost a caricature, whose rather startling context often inspires artists to react against it. The latter usually have *carte blanche* to conceive exhibitions, sometimes far away from all commercial logics.

A year after the opening, the historical space of the office was entirely re-designed to reverse, like a mirror if you will, the immaculate space of the *white cube*. Still in the duo's very

Artists exhibited at Galeristes 2019

Mélanie Berger, Enne Boi, Claude Cattelain, Simon Deppierraz, Giammarco Falcone, Mara Fortunatović, Élodie Huet, Takahiro Kudo, Caroline Le Méhauté, Emmanuelle Leblanc, Camille Leherpeur, Pierre Liebaert, Sylvio Marchand, Roman Moriceau and Stan Van Steendam

graphic, signature style, the former was thus turned into a contrastingly muted, intimate place. Lights were softened, walls painted in mat black, so that to feel a little like home. The *black cube* was born!

Black and white became the recto and verso of a same reality, further filling the design of the invitation cards for the openings, which usually happen during the same nights for both spaces.

Arts and crafts

Many collectors of the Archiraar Gallery actually love architecture as much as Alexis Rastel does, so discussions on the topic and cultural affinities unfold quite naturally. As for the program, the gallerist tries to keep his eyes open to avoid relying too much on his sole personal tastes.

Yet, his choices of artists rather clearly manifest what we could refer to as an aesthetics of the "making" through a certain penchant for fabrication, elaboration, conceptualisation, or construction. Alexis Rastel and Octave Emmanuel took an interest from the start in very young artists. They actually have a predilection for certain schools that they've targeted and assiduously followed – namely the Central Saint Martins in London and the KASK & Conservatorium in Ghent, to name just a few. Before even opening the gallery, both of them had already bought art from young graduates at these institutions. Besides the aesthetical dimensions of the practices that appealed to them, they also quickly took into consideration the nature of their relationships with the artists. For the most part, they've turned friendly and sincere, setting up long-term amicable collaborations and mutual trust, which are both important to Alexis Rastel.

Gallerist is further, of course, quite a broad profession, which comes with an inevitable part of entrepreneurship and management. Alexis Rastel actually speaks of his "business" when he evokes his journey with the Galerie archiraar. Maintaining a balanced budget and staying on course constitute, indeed, a considerable challenge. Money was a notion quasi-taboo during his career as an architect – people would rather talk about budgets and bills of specifications. Yet, it is no longer intangible for Alexis Rastel. In his apartment on the last floor of the building that hosts both the *black cube* and the *white one*, the panoramic view onto Brussels offers an ideal setting for happy exchanges that let you forget – if only for an instant – the otherwise commercial nature of the relationship between the gallerist and his collectors, which is rather rare.

Ils sont Galeristes

Galerie Ariane C-Y

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Iván Cantos, Guillaume Castel, Xavier Le Normand, Rosa Maria Unda-Souki, William Wright et Samuel Yal

Une affaire de goût

Il ne suffit pas d'avoir du goût pour tenir une galerie. Ariane C-Y a pris le temps après avoir été diplômée de l'École du Louvre pour ouvrir la sienne. Dix ans d'expériences et d'expertises diverses, auprès de maison de ventes ou de musée privé, précisément. Elle a développé un œil au contact d'autres galeristes pour la peinture, le dessin et la sculpture et hérite encore aujourd'hui les artistes qui travaillent la toile ou le volume. Sensible aux arts décoratifs dont elle a fait un objet de recherche, elle aime l'idée d'un art total et reste attachée à la notion d'esthétique. La rencontre avec Samuel Yal, décisive, la fait basculer dans l'art contemporain. L'œuvre tout d'abord en tant que collectionneuse l'interpelle, elle y voit quelque chose de singulier. Sa manière presque symboliste d'aborder le corps et l'âme, de montrer le visible et l'invisible la persuade de devenir son agent; elle ouvre sa galerie pour le représenter lui et d'autres sculpteurs rencontrés peu après.

La galerie Ariane C-Y revendique un goût, c'est-à-dire la nécessité d'exprimer des choses particulières. Elle défend aujourd'hui six artistes soigneusement choisis. Les sculptures organiques de Guillaume Castel et de Xavier Le Normand répondent aux intérieurs minutieux de Rosa Maria Unda-Souki. William Wright explore la vie de l'atelier aussi bien que les lieux traversés par l'histoire de l'art. Cette double préoccupation se retrouve dans les sculptures d'Iván Cantos-Figuerola. Les visages

de Samuel Yal encore, de porcelaine et d'or, concentrent en eux les fragments de l'Humanité. Un accrochage sur mesure pour susciter le dialogue et selon ses propres mots «révéler l'Homme». À raison de quatre à six expositions par an dans différents lieux, la galerie est parvenue au-delà de son caractère pop-up, c'est-à-dire sans lieu fixe, à fédérer une communauté. Un certain rapport à la figuration et au récit définit un état d'esprit commun aux artistes et aux collectionneurs. Ariane C-Y est sûre de ses choix, elle revendique un humanisme qui s'appuie sur l'imaginaire, la Littérature et l'Histoire. Plutôt que de crier ou de jouer la surenchère, elle privilégie la subtilité et la finesse comme un état de faire silence ou de dire calmement.

Le travail de la galerie ne s'arrête jamais. Hors des temps d'exposition, Ariane C-Y reçoit ou se déplace, échange avec les artistes dans leurs ateliers ou présente les œuvres à des collectionneurs. Depuis plus de 5 ans, elle développe une programmation tout aussi poétique qu'affûtée et propose des expositions qui répondent au-delà d'un impératif de vente à une nécessité intérieure. *Sogni d'oro*, *Solstice*, *Facettes*, *Éclats*, les noms se succèdent dans un amour de la langue et de la rêverie. On peut y lire des préoccupations des plus actuelles sur le rapport entre l'Homme et la Nature mais parmi tant d'autres significations. Il y a urgence et la galeriste en est convaincue à densifier notre regard, à découvrir ces artistes qui réinvestissent l'imaginaire.

They are Galeristes

Galerie Ariane C-Y

Artists exhibited at Galeristes 2019

Iván Cantos, Guillaume Castel, Xavier Le Normand, Rosa Maria Unda-Souki, William Wright and Samuel Yal

A matter of taste

It isn't enough to have taste in order to run a gallery. After graduating from the École du Louvre, Ariane C-Y certainly took the time to open hers — namely ten years filled with various experiences and expertises at auction houses and private museums. She has further developed an eye for painting, drawing and sculpture through contact with other gallerists, while she still cherishes to this day artists, who work on canvas or in volume. Sensitive to decorative arts, one of her objects of research, she likes the concept of total art and remains attached to the notion of aesthetics. Her decisive encounter with Samuel Yal made her resolutely shift towards contemporary art. His work first appealed to her from a collector's stance — she saw in it something singular. His almost symbolist way to approach the body and the soul, and to show the visible and the invisible, convinced her to become his agent: she opened her gallery to represent him and other sculptors she met soon after.

The Galerie Ariane C-Y claims a taste of its own, that is, a necessity to express particular matters. It represents today six artists, which were carefully chosen. They are all exhibited at Galeristes 2019. Guillaume Castel's and de Xavier Le Normand's organic sculptures dialogue with Rosa Maria Unda Souki's meticulous interiors. William Wright explores life in the studio, as well as places transpired by art history. This double preoccupation can further be found in Iván Cantos-Figuerola's

sculptures. As to Samuel Yal, his faces made of porcelain and gold concentrate fragments of humanity. Her booth is a tailor-made exhibition meant to spark off a dialogue and, in her own words, "reveal men." Presenting four to six shows each year in different locations, the gallery has managed to bring a community together beyond its pop-up format — that is, without a fixed place. A certain relationship to figuration and narration defines the state of mind shared by both Ariane C-Y's artists and their collectors. She is confident with her choices, while she defends a vision of humanism leaning on imagination, literature and history. Rather than haranguing or playing the highest bid, she prefers subtlety and delicacy so that to speak calmly, and preserve a bit of silence.

The gallerist's work never stops. In between exhibitions, Ariane C-Y either receives or gets going. She exchanges with the artists in their studios and present their works to collectors. For the past five years and a half, she has developed a programme as poetic as it is sharp, and she conceives shows that answer — beyond their commercial imperative — to an inner drive. *Sogni d'oro, Solstice, Facettes (Facets), Éclats (Glare)*: while exhibition titles succeed one another, they all echo her love for language and reverie. We can discern in them some of the most current preoccupations regarding the relationship between men and nature, among many other significations. The gallerist is absolutely convinced that increasing the density of our gaze is as urgent as discovering all these artists, who revisit imagination.

Ils sont Galeristes

Galerie Cédric Bacqueville

En ce moment à la galerie

Paris → 15 novembre, *Turn Over*

Les artistes exposés à Galeristes 2019

David De Beyter, Gautier Deblonde, Raphaël Denis, Thomas Devaux, Norman Dilworth et Jan Van Munster

Le parcours de Cédric Bacqueville est celui d'un autodidacte. Après avoir arrêté l'école à l'âge de seize ans, le jeune homme intègre un atelier d'encadrement associé à une galerie d'art, au sein duquel il s'épanouit au contact quotidien et familial d'œuvres d'art: «À l'époque, je voulais devenir professeur de dessin. J'étais assez maniaque et plutôt technicien, bon en études analytiques et adroit en dessin de reproduction; mais cela faisait-il de moi un créateur pour autant? Lorsque je suis rentré dans cet atelier d'encadrement, c'était avant tout pour faire des patines et de la dorure, voire parfois de la restauration de tableaux; mais déjà je m'attachais souvent aux œuvres que je voyais.»

Une rencontre a alors tout bouleversé. Un midi, alors qu'il est seul, une jeune femme entre dans la galerie. «Elle était un peu plus âgée que moi, donc devait avoir 25 ans, et portait un foulard sur la tête. Manifestement, elle était atteinte d'un cancer.»

À cette inconnue, Cédric Bacqueville vend une peinture. «Cette toile, je l'avais moi-même aimée, à tel point que je l'avais copiée. En la lui vendant, j'ai compris qu'elle lui faisait du bien, qu'elle l'aimait sûrement plus que moi et surtout qu'elle avait eu le cran de l'acheter.» Pour lui, cette vente est une révélation, un coup de foudre pour le métier de galeriste. «Je découvrais qu'une toile pouvait être bien plus utile qu'une machine à laver, car en véhiculant des émotions une œuvre d'art possède la plus grande utilité qui soit: elle nous aide à vivre. Aussi, j'ai déchiré ma reproduction. J'avais en effet compris que je ne m'étais pas offert l'essentiel de la toile – pour ainsi dire la caresse de la main de l'artiste. Car lorsqu'on achète une œuvre on achète aussi toute son histoire. C'est de là que j'ai voulu faire de galeriste mon métier.»

À seulement vingt ans, Cédric Bacqueville est dès lors un galeriste en devenir. Mais il n'en poursuit pas moins son activité dans l'encadrement pour rencontrer ses futur(es) collectionneur(s) et développer ses contacts. «J'ai débauché le meilleur encadreur que je connaissais

dans la région et j'ai fondé un nouvel atelier. Ainsi, j'ai pu apprendre le métier subtilement et petit à petit, en écoutant mes clients galeristes et en notant les noms des collectionneurs que je rencontrais. Puis, au fil du temps, j'ai commencé à organiser des expositions dans l'atelier. Ce dernier a alors rapetissé, jusqu'à ce que la galerie prenne tellement de place qu'elle l'a englouti totalement.» La galerie Cédric Bacqueville était lancée.

Aujourd'hui âgé de quarante ans, Cédric Bacqueville a donné son nom à l'une des galeries les plus dynamiques des Hauts-de-France. Il n'en demeure pas moins à l'affût d'innovations et d'expérimentations pour mieux faire connaître ses artistes et le monde de l'art. Ainsi s'est-il naturellement engagé dans l'artketing, cette rencontre de l'art et des marques qui le séduit pour sa propension à pousser les artistes à s'épanouir dans des sphères d'activité où la création artistique contemporaine demeure marginale: «C'est particulièrement le cas des marques elles-mêmes, dont je suis convaincu que le potentiel en termes de soutien à la création mais aussi de synergies avec les artistes est grand. Je me suis donc associé à une agence de publicité (Agence WTR, Lille/New York) pour créer «Club Sentimental», qui aura pour objectif d'élaborer et promouvoir une philosophie alliant art en entreprise et artketing, pour donner un nouveau souffle et de nouvelles possibilités aux collections d'entreprises et aux collaborations.»

Mais au-delà de ces projets, c'est sans doute lorsqu'il avoue à demi-mot être un grand sentimental que l'on comprend fondamentalement qui est Cédric Bacqueville. À lui, donc, de conclure ainsi ce texte: «Quand on est galeriste, on a la sensation d'être garant de l'un des derniers endroits où l'on peut créer sans être frappé par la censure, où l'on peut être libre de penser tout ce que l'on veut. Tout de même, c'est être chanceux que d'avoir comme travail de défendre des émotions – les siennes comme celles des autres.»

They are Galeristes

Galerie Cédric Bacqueville

Now at the gallery

Paris → November 15, *Turn Over*

Artists exhibited at Galeristes 2019

David De Beyter, Gautier Deblonde, Raphaël Denis, Thomas Devaux, Norman Dilworth and Jan Van Munster

Cédric Bacqueville's journey is that of an autodidact. After leaving school at the age of sixteen, he started working at a framing workshop, which was tied to a gallery. Daily, somewhat intimate contact with artworks made him blossom there: "At the time, I actually wanted to teach drawing. I was rather meticulous and quite a technician. I was good at analytical exercises and definitely dexterous when it came to copying drawings. That said, was this enough to make me an artist? When I joined the framing workshop, I made patinas and gilding for the most part. I sometimes restored paintings too. In doing so, I often ended up growing attached to the works I saw."

An encounter eventually turned his world upside down. At noon one day, a young woman came to the gallery. "She was a little older than me, about twenty-five years old, and she wore a headscarf. She manifestly had cancer." Cédric Bacqueville sold this stranger a painting. "I had loved this painting before her, so much so that I had actually copied it. While selling it to her, I could tell that it made her feel good. She surely loved it more than me. She actually had the guts to buy it." This sale was a revelation for him. It made him fall in love with the idea of becoming a gallerist. "I realised that a painting could be much more useful than a washing machine. An artwork's ability to convey emotions offers the greatest service that can be: it helps us live. So I tore up my copy, because I understood that it didn't truly let me enjoy what mattered the most in the painting, that is, the stroke of the artist's hand so to speak. When we buy a work, we also buy its entire history. Anyway, this is when I decided that gallerist would be my profession."

At only twenty, Cédric Bacqueville thus strived to become a gallerist. He didn't quit his job in framing just yet, knowing that it would allow him to meet his future collectors and develop a network. "I poached the best frame-maker I knew in the area

and founded a new workshop. Thus, I was able to learn my new profession subtly, little by little, by listening to the art dealers among my customers and noting down the names of all the collectors I met. As time went by, I began organising exhibitions in my workshop, which progressively shrank. Indeed, the gallery eventually took so much room that it completely engulfed the former atelier." The Galerie Cédric Bacqueville was born.

Now over forty years old, Cédric Bacqueville runs what has since become one of the most dynamic galleries in the Hauts-de-France, the country's northernmost region. In order for his artists and the art world to continue thriving, he is constantly on the lookout for innovations or new experimentations. This is why he has naturally engaged in artketing, an encounter between art and brands that originally seduced him for its propensity to challenge artists within other professional spheres, where creation remains otherwise marginal. "This is particularly the case for brands. I am absolutely convinced by their great potential when it comes to supporting creation and collaborating with artists. I've actually partnered with an advertising agency (the Agence WTE, Lille/New York) to create Club Sentimental, whose objective is to devise and promote a philosophy at the crossroads of corporate art and artketing so that to give a fresh boost to corporate collections, and open new possibilities for collaborations."

Yet, beyond these projects, this is without a doubt when Cédric Bacqueville told me in confidence that he was a hopeless romantic that I finally grasped his true self. I shall leave him conclude this text with his own words: "Being a gallerist feels like being responsible for one of the last places where it is possible to create without getting hit by censure, and where people are free to think whatever they want. How lucky am I to defend emotions as a job – be they mine or others'?"

Ils sont Galeristes

Christian Berst Art Brut

En ce moment à la galerie

Paris → 23 novembre, Jorge Alberto Hernandez Cadi, *el buzo*
Cuba → 21 novembre, *Habana brut*

Léa On peut devenir galeriste sans son bac, la preuve avec ton parcours...

Christian Oui. À 17 ans j'étais politisé. On me promettait des études supérieures brillantes. Mais j'ai dit à mes parents «je ne veux pas de mon bac, je ne veux pas de diplômes, je peux prouver que l'on peut réussir sans cela». Je les consterne. Je boycotte mon bac et je vais travailler à l'usine.

Léa Un refus très tôt de l'institution... Le savoir oui, mais pas le savoir adoubé par l'institution!

Christian Je suis opiniâtre... Je me rêvais écrivain-ouvrier, conscientisant les masses en faisant les trois huit. J'étais très à gauche...

Léa Maoïste ou Trotskiste?

Christian Plutôt libertaire!

Léa Alors tu as travaillé à l'usine?

Christian Oui. La Gizeh. Elle existe encore. Je me suis arrêté vite, aliéné par les travaux à la chaîne. J'y suis resté 9 mois.

Léa Tu veux te servir de tes mains, tu sembles être dans une représentation du travail où le corps a sa part...

Christian Lorsque l'on vient de mon milieu, on ne se projette pas facilement dans des carrières intellectuelles. Parce que tu n'as pas de réseau et que personne ne t'attend.

Léa Plus tard, tu crées une maison d'édition en ligne.

Christian D'abord il y aura la création du site internet d'actes Sud, sorte d'hybride entre magazine littéraire et librairie en ligne, que je dirigerai. Cela deviendra Chapitre.com, le premier site au monde avant Amazon qui proposait en même temps des livres neufs et d'occasion! Puis, je prends la direction d'une start-up, manuscrit.com, avec 15 personnes dans mon équipe.

Je me souviens que ma secrétaire était plus diplômée que moi!

Léa Tu te décideras par la suite à monter ton premier projet personnel...

Christian J'entends parler de la vacance d'un lieu près de Bastille. Mon entourage en avait marre de m'entendre parler d'art brut sans en jamais rien faire. Cela faisait 10 ans que je m'y intéressais de près et je pouvais tenir des nuits entières sur le sujet, comme sur celui de la Mésopotamie ancienne, d'ailleurs. J'ai fait en sorte de monter des expositions dans ce lieu. Au début il s'agissait d'une association. J'étais trop occupé avec mes projets éditoriaux mais comme je ne me reconnaissais pas complètement dans la programmation, j'ai continué seul. J'étais frappé par l'incurie des institutions vis-à-vis de l'art brut et je trouvais que tout un pan de l'histoire de l'art avait été maltraité. On est en 2005 et aucune ligne dans les encyclopédies d'histoire de l'art sur l'art brut! Ou alors un chapelet de lieux communs sans intérêt. C'est d'ailleurs aujourd'hui toujours le cas...

Léa La sortie de l'angle mort de l'art brut remonte à quand?

Christian Il est très récent. Et on découvre peu à peu surtout

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Misleidys Francisca Castillo Pedroso, Momoko Nakagawa, Michel Nedjar, Royal Robertson, Dwight Mackintosh, Harald Stoffers, Hideaki Yoshikawa, David Marshall, Raphaël Lonné, Beverly Baler et André Robillard

qu'il y a de l'art brut abstrait voire conceptuel. J'ai ouvert la boîte de Pandora. J'ai lu Dubuffet mais il fallait dépasser son point de vue, revendiquer son droit d'inventaire. Je suis d'ailleurs toujours considéré comme un traître à la cause en m'émancipant de sa définition de l'art brut! Je me suis rendu compte que tout ce qu'il avait dit était trop teinté de dogmatisme pour pouvoir garder le crédit que cela pouvait avoir après guerre. Il fallait un esprit frais et se débarrasser de la lutte des classes à travers l'art brut.

Je n'avais pas comme lui de comptes à régler avec la bourgeoisie, sa classe sociale d'origine. On ne peut pas se servir des auteurs d'art brut pour leur faire dire qu'ils ont une dent contre les élites, parce qu'en fait ils n'en ont cure, comme ils n'ont cure du monde de l'art. Ce qui leur importe, c'est de créer.

Léa L'art brut fait-il partie de l'art contemporain? Et surtout, si l'on pouvait se débarrasser du qualificatif «brut» devrait-on le faire dans une perspective universaliste?

Christian Oui, peut-être mais cela supposerait un niveau de maturité dans l'histoire de l'art que l'on a pas encore atteint. Si nous enlevons ce qualificatif et que nous parlons d'art, on se prive d'un socle pour penser différemment. Ce mot est imparfait mais c'est un socle fondamental.

Léa Que met-on dans ce qualificatif brut?

Christian L'altérité mentale, sociale, l'indifférence au régime de l'œuvre d'art, à son économie. Il est question de mythologies individuelles, de cosmogonies complexes. Il y a aussi une forme d'émancipation, qu'elle soit subie ou volontaire, des canons dominants. Ces artistes sont hors circuit, voire en circuit fermé.

Léa L'artiste brut lui-même se dit artiste et non artiste brut...

Christian La plupart ne se revendiquent même pas comme artiste. On dit d'un diamant qu'il est brut quand il est pur. Brut dans ce sens est intéressant: pas contraint, pas taillé, à l'état natif... L'art brut est un art individué avec à chaque fois son propre mode de représentation et son système. Hors formatage. Il naît d'un besoin irréprensible de créer et d'un rapport métaphysique à l'art. En ce sens, on renoue avec l'art comme objet culturel. Aujourd'hui, il est surtout devenu culturel.

Léa Les gens que tu exposes sont des bannis de la société...

Christian Les gens dont je m'occupe, oui, sont des bannis par leur altérité, leur différence, ils se vivent souvent comme tels. Je les replace au centre du jeu. Si je peux améliorer leurs conditions ou agir sur la manière dont ils se perçoivent, tant mieux. Si j'étais un pur esprit qui travaillait théoriquement sur ce sujet, je n'aurais pas la même influence. Mon rôle de galeriste me permet aussi d'agir positivement sur leur vie.

Léa Avant, les artistes bruts étaient reconnus après leur mort, aujourd'hui ils le sont de leur vivant, cette transition se fait quand?

Christian Elle se fait progressivement à mesure que le nombre d'amateurs grandit. La difficulté étant de trouver où ils se cachent...

galeristes.fr + christianberst.com

Entretien réalisé par Léa Chauvel-Levy, dans le cadre de Galeristes 2016.

They are Galeristes

Christian Berst Art Brut

Now at the gallery

Paris → November 23, Jorge Alberto Hernandez Cadi, *el buzo*
Cuba → November 21, *Habana brut*

Léa We can become gallerist without graduating from high school, as your experience shows...

Christian Indeed. I got into politics when I was seventeen years old. I was promised to brilliant academic studies, but I said no to my parents. "I don't want to finish high school. I don't want diplomas. I can prove that we can succeed without any." They were dismayed. I actually boycotted high school, and went straight working at a factory.

Léa This is a very early instance of institutional rejection. You wanted knowledge, yes, but not the one praised by the institution!

Christian I am quite obstinate. I dreamt myself becoming a blue-collar writer, teaching the masses while working shifts. I was very left-wing.

Léa Maoist or Trotskyist?

Christian Rather libertarian!

Léa So you worked at a factory.

Christian Yes. The Gizeh, which still exists. I stopped quickly though. I felt alienated by the assembly-line work. I stayed there nine months.

Léa You wanted to use your hands. The body played a part – it seems – in your representation of work.

Christian People coming from my background don't easily project themselves into intellectual careers, because they don't have the network to do so, and nobody expects them anyway.

Léa Later on, you created an online publishing house.

Christian I first created the website of Actes Sud – a kind of hybrid between a literary magazine and an online bookstore, which I ran. It then became chapitre.com, which was before Amazon the first website in the world to sell both new books and used ones! Later on, I directed a start-up, manuscrit.com, with fifteen people in my team. I remember that my secretary had more diplomas than me!

Léa After that, you finally decided to embark onto what truly was your first personal project.

Christian I heard about a vacant place near Bastille. My relatives were tired of me talking over and over about outsider art, without doing anything about it. It had been my passion for ten years already, and I could sustain nightlong conversations on the subject, as I did on Mesopotamia. Anyway, I managed to organise exhibitions in this place. I was working with associates at the beginning, because my editorial projects were keeping me too busy, but I didn't recognise myself in our programme so I eventually continued on my own. I was struck by the negligence of the institutions when it came to outsider art. It felt to me that an entire part of art history has been mistreated. We were in 2005 then, and there was not a single line about such practices in art-historical encyclopaedias! Or, if there was, it was just a succession of truisms without interest. Actually, it is still the case today.

Léa When did outsider art finally got out of the "blind spot?"

Artists exhibited at Galeristes 2019

Misleidys Francisca Castillo Pedroso, Momoko Nakagawa, Michel Nedjar, Royal Robertson, Dwight Mackintosh, Harald Stoffers, Hideaki Yoshikawa, David Marshall, Raphaël Lonné, Beverly Baler and André Robillard

Christian Only very recently, and, more importantly, we are still slowly discovering that there is also an abstract, if not conceptual outsider art. I opened the Pandora box. I read Jean Dubuffet of course, but it felt absolutely necessary to me to go beyond his point of view and claim his inventory right. I am still considered as a traitor because of this, me breaking away from his definition of outsider art! I realised that everything he said was too tinged with dogmatism to keep the credibility he had after the war. The understanding of outsider art needed a fresh mind, as well as to get rid of the class war that had informed it so far. Unlike Jean Dubuffet, I didn't have scores to settle with the bourgeoisie, the social class he was born into. We shouldn't use outsider artists to make them say that they have a grudge against the elite, because they don't give a hoot about it, as they don't care about the art world. What matters to them is to create.

Léa What does this term "outsider" contains?

Christian Mental, social otherness, an indifference towards the regime of artworks and their economy. Outsider art is about individual mythologies, complex cosmogonies. There is also a form of emancipation – be it endured or voluntary – from the dominant canons. Such artists operate out of the main circuit, not to say in closed circuit.

Léa Even outsider artists consider themselves to be artists, and not outsider ones per se.

Christian The most part don't even claim to be artists. ("Outsider" art actually translates into "raw" or "rough" in French.) A diamond is said to be in the rough when it is pure. This perspective is quite interesting really: outsider art is thus understood as not constrained, not shaped, in its original state. It is an art forever individualised through each artist's own means and system of representation, in other words it is never formatted. It was born out of an irrepressible need to create and a metaphysical relationship to art. In this sense, it makes us reconnect with art as an object of cult worship, whereas today it has first and foremost become cultural.

Léa The people you exhibit are banished from society, so to speak.

Christian Indeed, the people I represent are ostracised because of their otherness, difference. They often live as such. I replace them at the centre of the game. If I can improve their living conditions or help them shift the way they perceive themselves, good! If I were a pure mind, that is, if I worked only theoretically on the subject, I wouldn't have the same influence. My role as a gallerist allows me to also act positively on their lives.

Léa Before, outsider artists were recognised after they died. Today, it happens during their lifetimes. When did this transition occur?

Christian It has happened progressively, as the number of outsider art lovers has increased, the difficulty being to find where these artists actually hide.

galeristes.fr + christianberst.com

Portrait written by Léa Chauvel-Levy
for Galeristes 2016.
Translated from French
by Violaine Boutet de Monvel.

Ils sont Galeristes

Galerie Bessières

En ce moment à la galerie

Paris → 17 novembre, Shawn Huckins, *Happy Go Lucky*

C'est loin du tumulte de la vie parisienne, sur l'île des impressionnistes, que la galerie Bessières a ouvert ses portes en janvier 2018. Havre de paix dans le département des Yvelines, cette île a conservé le charme qui a tant inspiré les peintres et auteurs français de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Caillebotte, Apollinaire et Maupassant ont marqué l'histoire des lieux; Renoir et son célèbre *Déjeuner des Canotiers* l'ont immortalisé. Dans la Maison Levanneur qui borde les berges de Seine, André Derain et Maurice Vlaminck établissent leur atelier en 1900 et y fondent le Fauvisme. C'est dans cette demeure que Norma et Daniel Bessières ont décidé d'ouvrir leur galerie d'art contemporain avec leurs enfants.

Fins connaisseurs de l'ouest francilien, le couple organisait jusqu'ici des expositions éphémères dans des lieux atypiques des Yvelines. Forts de cette expérience et désireux de renforcer l'offre culturelle du département ils décident de proposer à la Mairie de Chatou de reprendre l'espace laissé vacant par le Centre National édition art image (Cneai) en 2017. Le projet séduit la ville et ses habitants; car il était évident pour le couple de créer un espace qui puisse réunir les moins habitués aux *white cubes* de la capitale et les collectionneurs les plus avertis. «Nous avons voulu créer un lieu qui offre la possibilité de rompre avec le rythme parisien. C'est pour cela que nos vernissages ont lieu le dimanche après-midi. Les visiteurs ont troqué leurs chaussures de ville pour des tennis, ils viennent en famille visiter les berges de Seine, et prennent véritablement le temps de découvrir les expositions.» assure le récent galeriste attaché à l'idée d'offrir une escapade culturelle conviviale. À sa femme et collaboratrice d'ajouter: «Aussi, les expositions que nous proposons s'étendent sur quatre cents cinquante mètres carrés et durent jusqu'à trois mois. C'est important de laisser le temps à nos collectionneurs de se déplacer et de pouvoir leur montrer un nombre d'œuvres conséquent, il faut que leur déplacement vaille le coup.» L'ancien industriel spécialisé dans les télécoms et l'artiste-peintre, parents de trois enfants également associés de la galerie ont véritablement voulu s'emparer d'un modèle de galerie innovant. D'ailleurs, leurs ambitions dépassent celles de simples marchands et tendent vers une volonté d'accompagner les personnes qui investissent pour la première fois dans l'art, plus largement, de dédramatiser un marché souvent craint.

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Shawn Huckins, Octave Marsal, Serge Najjar et Stephen Ormandy

«Chaque semaine nous organisons avec l'historien Maël Bulot des cycles de conférences sur le marché de l'art, sur la notion de collectionneur et sur divers mouvements artistiques. L'objectif est d'aider les personnes à appréhender un marché mais aussi de poursuivre une histoire de l'art qui a marqué ce lieu.»

Au croisement de la galerie d'art contemporain, du commerce de proximité et de l'espace culturel, la galerie Bessières prend des airs de centre d'art. Elle complète aussi sa programmation avec des visites et des ateliers réservés aux scolaires. «Quand les écoles viennent, le parcours se construit en deux temps: d'abord nous les accompagnons dans les expositions, nous leur expliquons les œuvres et les problématiques dont les artistes se sont emparés puis nous proposons des ateliers autour de ces thèmes. La grande taille de la galerie nous permet aussi de pouvoir réserver à leur travail un mur entier d'une de nos salles. Pendant une dizaine de jours leurs dessins sont exposés et nous invitons les parents à venir les chercher dans ce temps imparti; après, les dessins sont décrochés.» Norma Bessières est très attachée à cette méthode. «Cela permet deux choses essentielles: faire comprendre aux enfants que c'est une nécessité pour les artistes que des personnes viennent découvrir leur travail mais également de motiver les parents à entrer dans une galerie d'art contemporain. C'est vraiment touchant quand des personnes franchissent pour la première fois de leur vie les portes d'un *white cube* pour venir chercher le dessin de leur enfant et qu'ils finissent par passer une heure à découvrir les artistes que nous représentons. Certains sont même devenus des habitués!»

C'était donc une évidence pour Norma et Daniel Bessières de participer à un salon qui prend pleinement en considération le rôle du galeriste. Pour cette édition, le couple respecte sa ligne originelle et présente des artistes encore jamais montrés en France. Étrangers ou jeunes plasticiens fraîchement diplômés, ils exposent diverses pratiques. Sur leur stand, les photographies de l'artiste libanais Serge Najjar, viennent dialoguer avec les dessins des cités imaginaires élaborées par Octave Marsal, jeune diplômé du Royal College of Art de Londres ainsi que les peintures de Stephen Ormandy qui réconcilient abstraction géométrique et abstraction lyrique. Une jeune galerie prometteuse qui mérite définitivement le déplacement.

They are Galeristes

Galerie Bessières

Now at the gallery

Paris → November 17, Shawn Huckins, *Happy Go Lucky*

The Galerie Bessières opened its doors in January 2018 on the Île de Chatou, also known as the “island of the impressionists,” far from the Parisian life’s uproar. A haven of peace situated in the department of the Yvelines, this island has kept the charm that has so very much inspired the French painters and writers during the second half of the 19th century. Gustave Caillebotte, Guillaume Apollinaire and Guy de Maupassant have left their mark on the history of this place. Auguste Renoir even immortalised it. In 1900, André Derain and Maurice de Vlaminck further established their studio and founded fauvism in the Maison Levanneur bordering the banks of the Seine. Over a century later, this place now houses the contemporary art gallery, which Norma and Daniel Bessières have decided to open with their children.

Fine connoisseurs of the art heritage in the West of Île-de-France, notably the Yvelines, the couple already organised ephemeral exhibitions in atypical places there, and they did so up until recently. Armed with this experience and keen to reinforce the cultural offer in this department, they eventually asked the local authorities

at the Mairie de Chatou – the commune’s town hall – if they could take over the Levanneur house left vacant. The couple just found self-evident the idea of creating a space, which could bring together the most experienced collectors and the least accustomed people

to the nearby capital’s *white cubes*. “We wanted to create a place, which would allow viewers to break away from the Parisian fast pace. This is why our openings actually take place on Sunday afternoons. Visitors trade their smart shoes for sneakers. They come with their families to explore the banks of the Seine, and really take the time to visit the exhibitions,” Daniel Bessières confides about his newborn gallery, being attached to the idea of offering a convivial cultural getaway. His wife and collaborator adds:

“Also, our exhibitions stretch across 450 square metres and last up to three months. It is important to give our collectors the time to come, so is to be able to present them a consequent number of works. Their trip has to be worth it.” The former industrialist specialised in telecommunications and the painter, whose three children are also involved with the gallery, really wanted to come up with an innovative concept for it. Their ambitions actually

Artists exhibited at Galeristes 2019

Shawn Huckins, Octave Marsal, Serge Najjar and Stephen Ormandy

go beyond simple commercial ones. They transpire a will to accompany people investing in art for the very first time, and to further play down a market otherwise often feared. “Each week, we organise conferences on the art market, collecting, as well as various artistic movements in collaboration with the historian Maël Bulot. The objective is to help people apprehend the art market, and to keep up with the art history that has left its mark on this place.”

At the crossroads between a contemporary art gallery, a local shop, and a cultural space, the Galerie Bessières is almost like an art centre. Its programme further includes visits and workshops reserved to scholar groups. “When schools come, visits are divided into two parts. First, we accompany them in the exhibitions and comment the works on display so that to expose what issues the artists may have tackled. Then, we offer workshops around these questions. The great size of the gallery actually allows us to dedicate, in one of our rooms, an entire wall to these groups, for work. For a dozen days, the children’s drawings are thus exhibited, and we invite the parents to come and pick them during a limited time, after which we take them down.” Norma Bessières is very attached to this method. “It allows two essential things: it makes the children understand that it is vital for artists that people come discover their work, and it also motivates the parents to step into a contemporary art gallery. When people cross the doors of a *white cube* for the first time in their lives just to pick up their children’s drawings, I find it very moving to see them end up spending an hour discover our artists. Some families have even become regulars!”

For similar reasons, participating to Galeristes, a salon that takes the gallerist’s role in full consideration, also felt evident to Norma and Daniel Bessières. For the 2019 edition, the couple has decided to stick to their original orientation by presenting artists, who have never been shown in France before. Among them, there are foreigners, as well as recently graduated artists, who overall display a variety of practices. In the gallery’s booth, the Lebanese artist Serge Najjar’s photographs dialogue with Octave Marsal’s drawings of imaginary cities. The latter freshly graduated from the Royal College of Art in London. Stephen Ormandy’s paintings further reconcile the geometric and lyrical trends of abstraction. This young, promising gallery is definitely worth the trip!

Ils sont Galeristes

Galerie Thierry Bigaignon

En ce moment à la galerie

Paris → 10 novembre, Vittoria Gerardi, *Pompeii*

L'artiste exposé à Galeristes 2019

Henri Foucault

Comment une galerie devient-elle une «grande» galerie?

À l'aune de quoi définir le succès? Au nombre de lieux ouverts à travers le monde? Au nombre de ventes? De participations à des foires? À la cote des artistes représentés? À l'ancienneté ou la réputation acquises au fur et à mesure des années?

Thierry Bigaignon a le commerce dans la peau et c'est avec un sens aigu de l'entrepreneuriat qu'il gère sa galerie. C'est cela qui, depuis 2016, la fait grandir. Conscient des impératifs auxquels elle doit répondre aujourd'hui, et sûr de l'ambition internationale qu'il a pour elle, le galeriste sait allier sa passion pour la photographie aux exigences imposées par un marché en constante recombinaison.

Exclusivement dédiée à la photographie, la galerie représente une dizaine d'artistes français et internationaux, de toutes renommées, sélectionnés pour l'utilisation particulière, extrêmement picturale et souvent abstraite, qu'ils font d'un médium dont ils aiment explorer et repousser les limites. Débordant d'énergie, le galeriste met tout en œuvre pour faire rayonner ce qu'il a aimé découvrir dans le grain polymorphe de leurs photographies. Ensemble, elles semblent faire écho au dynamisme du galeriste, qui entend se démarquer par sa proactivité et l'originalité de ses projets, qu'ils soient de petites ou de grandes dimensions. Réseaux sociaux, écologie, les bouleversements contemporains demandent de l'adaptabilité. Heureusement pour lui, les idées de Thierry Bigaignon fusent sans s'arrêter. Ses réformes se nichent parfois dans les détails, ou dans ce qui n'est pas immédiatement visible. Adieu, par exemple, les emballages en plastique; les œuvres vendues par la galerie sont emballées dans des écrans de carton confectionnés sur mesure, réutilisables à l'envi, autant boîtes de transport que coffres dans lesquels entreposer le tirage acquis jusqu'au moment propice.

C'est toute une pratique de galeriste mais également de collectionnisme que l'ambitieux Thierry Bigaignon entend

ainsi redessiner. Fort du constat de la prolifération des ventes d'œuvres d'art en ligne, il a parallèlement lancé, en 2018, sa plateforme en ligne intitulée Collectors Confidential. Extension virtuelle de sa propre galerie, il y oppose, sur Internet, le singulier et l'exceptionnel à la profusion illimitée des images et des reproductions en série. Les œuvres y sont minutieusement sélectionnées par le galeriste et exposées, chacune à leur tour, jusqu'à ce qu'elles soient vendues. Tirage unique ou mythique Leica cédé par l'un des artistes qu'il représente, la plateforme a pour principal critère l'exception. Qu'elle soit matérielle ou émotionnelle, elle se véhicule à travers des images et des objets jamais montrés ailleurs, pas même sur les murs de la galerie physique. Accessible depuis tous les coins du monde dotés d'Internet, elle est une expérience de dépassement des espaces traditionnels du *white cube*, qui entend néanmoins préserver la singularité de l'expérience que le lieu physique permet, en poursuivant notamment l'accompagnement qu'il peut offrir à ses collectionneurs jusque sur les réseaux.

Thierry Bigaignon ne perd pas de temps. Trois ans déjà qu'il a monté sa galerie, trois ans dont il a envie de garder la trace et de porter la mémoire. Journal de bord et témoin de la direction qu'il entend prendre, il publie, chaque année depuis le début, un livre, à la fois catalogue et bilan, en édition limitée: *Post Scriptum*. Sur les pages blanches, les accrochages de la galerie sont reproduits selon un rapport homothétique et permettent de découvrir ou se rappeler les expositions que ses murs ont portées. Depuis 2017, il demande à des collectionneurs habitués d'écrire pour la publication un texte venu témoigner du rapport intime qu'ils ont vu naître et souhaité entretenir avec le galeriste et son projet. Le galeriste s'efface devant l'expérience de ses habitués, venus poursuivre à l'écrit la relation de confiance et de fidélité qu'il cherche à nouer, à prolonger et à répandre pour longtemps encore.

They are Galeristes

Galerie Thierry Bigaignon

Now at the gallery

Paris → November 10, Vittoria Gerardi, Pompeii

Artist exhibited at Galeristes 2019

Henri Foucault

How does a gallery become a “great” gallery? With regard to what is success defined? To the number of spaces the gallery has opened across the world? To its number of sales? To its number of participations to fairs? To the popularity of the artists it represents? To their seniority or the reputation that they’ve acquired over the years? Thierry Bigaignon has business in his soul: he runs his gallery with a sharp sense of entrepreneurship. This is how he has made it grow since 2016. Aware of the imperatives a gallery must answer today, and sure of the international ambition he has for his own, he has learnt to ally his passion for photography with the requirements imposed by the ever-changing market.

Exclusively dedicated to photography, the Galerie Thierry Bigaignon represents a dozen of French and international artists at different stages of their careers. They were all selected for their peculiar, extremely pictorial and often abstract use of a medium, whose limits they not only explore, but also stretch. Full of energy, the gallerist does everything in his power to make known what he has himself enjoyed discovering in the polymorphic grain of his artists’ photographs. Overall, their works seem to echo his own dynamism. Thierry Bigaignon actually intends to distinguish himself by his proactivity and the originality of his projects, whether their scopes are large or small. Social networks, ecology, and current societal changes all demand adaptability. Luckily, new ideas keep coming to him. His reforms sometimes lie within details, or aspects that aren’t immediately visible. For example, no more plastic wrappings: the gallery sells works within designed, tailor-made cardboard boxes, which are reusable ad infinitum. They are both shipping boxes and safes, if you will, into which collectors can store the prints they acquired until the propitious moment.

Both the gallerist’s practice and the collector’s one are what Thierry Bigaignon ambitiously wishes to fully reinvent. In response to the proliferation of online sales, he also launched in 2018

the platform *Collectors Confidential* – a virtual extension of his gallery, where he opposes singular and exceptional works to the profusion of images and serial reproductions that otherwise unfurls on the Internet. Thus, the gallerist meticulously selects and exhibits, each their turn, works on his online platform, where they stay until they are finally sold. Among them, we can find unique prints and even a mythic Leica camera, which one of his artists gave him – the main criterion being their exclusivity. Whether their uniqueness is material or emotional, it is conveyed through images and objects that were never shown before, not even on his gallery’s walls. Accessible from any place in the world that is connected to the Internet, the platform offers an experience that transcends the traditional *white cube*, all the while preserving the singularity that the latter and its physical space allow. As a matter of fact, the gallerist even further accompanies his collectors across social networks with the same ambition.

Thierry Bigaignon doesn’t waste time. It has been three years already since he founded his gallery – three years, of which he means to keep a trace and share the memory. For that to happen, he actually publishes every year *Post Scriptum*, a book in limited edition, which is both a catalogue and a track record, that is, a journal documenting the directions he has taken so far. All the exhibitions organised at the gallery are reproduced on the white pages of this annual publication – an homothetic relation, if you will, which invites us to either discover or remember the shows his walls once supported. Since 2017, he has further asked his regular collectors to write an essay for *Post Scriptum* so that to relate the intimate relationship, which they have grown and continued together around his project. Indeed, Thierry Bigaignon prefers to step aside to give pride of place to his regulars’ voices. The accounts of their experiences through writing thus keeps feeding the relation of trust and fidelity that he wishes to tie, prolong and expand for a long time still.

Ils sont Galeristes

Galerie Binome

En ce moment à la galerie

Paris → 21 décembre, Thibault Brunet, *Boîte noire*

En droit français, la Cour de Cassation ne s'occupe pas du fait. Seulement de l'interprétation des textes. Juridiction la plus élevée de l'ordre judiciaire nationale, elle peut prononcer, en dernière instance, la cassation et l'annulation des décisions de justice qui ont été rendues au prix d'une méconnaissance de la loi, ou à l'inverse rejeter le pourvoi, rendant la décision de la cour d'appel définitive. D'une première vie de juriste, menée notamment au sein de cette Cour, Valérie Cazin a laissé mûrir cet attrait pour l'herméneutique, la déconstruction analytique qui permet d'établir le lien, parfois évident, parfois ténu, qui peut exister entre le réel et sa représentation. En droit, donc, puis, à la faveur d'une reconversion, au service des pratiques artistiques contemporaines. Passée du quotidien de collaboratrice en cabinet d'avocats à celui de galeriste, cet attrait s'est fait trait d'union.

En 2010, après un nouveau cycle d'étude mené aux Ateliers du Louvre et au Jeu de Paume, Valérie Cazin fonde Binome. Galerie d'abord itinérante, qui bientôt se sédentarise, rue Charlemagne, au sein des murs qu'elle occupe encore aujourd'hui. Si la galerie naît d'une première collaboration – nécessaire Binome, déjà – elle prend bientôt son indépendance, laisse Valérie Cazin s'approprier l'escouade d'artistes qu'elle souhaitera porter, soutenir et donner à voir. Le cap est clair, déjà. Il s'agira donc d'accompagner ces artistes qui, renommés ou émergents, situent leur pratique aux confins du médium photographique, triturent ses modalités et explorent ses limites. L'arrivée en 2015 d'Émilie Traverse, commissaire diplômée de l'École nationale supérieure de la photographie d'Arles, renforce ce cap autant qu'il contribue à développer le réseau de la galerie auprès d'une génération émergente. Le duo d'artistes invité pour sa première participation à Galeristes porte le sceau de cette démarche: Thibault Brunet, éclot au monde photographique avant même d'utiliser le moindre appareil; Lisa Sartorio, se refusant désormais à accroître la saturation du réel par de nouvelles images, vouée donc à reprendre, détourner, réinterpréter celles qui existent déjà. Soutien de ces pratiques métissées, Binome bivouaque ainsi sur cette fine ligne de crête qui sépare, ou rassemble, la photographie et l'art contemporain.

Ce positionnement singulier émane en premier lieu d'une sensibilité artistique et intellectuelle. Il implique toutefois

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Thibault Brunet et Lisa Sartorio

pour la galerie de se trouver une place à l'intersection de deux mondes qui, s'ils connaissent aujourd'hui davantage de porosités, demeurent relativement distincts. Foires, collectionneurs, réseaux, la galerie Binome opère au fil des années un balancier adroit, ne cherchant pas tant à s'inscrire dans une sphère qu'à établir entre elles des passerelles. Accompagner un collectionneur d'art contemporain à sa première acquisition photographique, capter l'attention des visiteurs de foire par l'ambiguïté d'une œuvre que l'on peine à situer à la frontière des médiums, autant de situations qui, narrées par les deux galeristes, valent pour preuves d'une intuition devenue évidence.

Au cours d'une presque décennie d'équilibriste, la Galerie Binome a déployé plus avant cette ligne directrice. Des expositions collectives, parfois menées en collaboration avec des commissaires externes, ont enrichi sa programmation comme autant d'explorations des lisières photographiques aux titres évocateurs: *A dessein*, *Second Hands*, *Mettre en ligne*. À ces explorations s'est adjointe la consolidation d'une volonté initiale, celle de dévouer une partie considérable du travail de la galerie à l'accompagnement d'artistes encore émergents, et issus de formations dépassant le cadre stricte des études photographiques. Passés par les Beaux-Arts, le cinéma, la littérature, voire autodidactes, les plasticiens représentés par Binome s'inscrivent dans une tendance au perméable, à l'hybridation entre médiums qui caractérisent une certaine scène contemporaine, et notamment française. Scène que la Galerie Binome, sans chauvinisme aucun, souhaite contribuer à défendre, arguant la nécessité de mettre en avant ces artistes qui, parfois, sont insuffisamment représentés dans les foires et expositions françaises d'ampleur. Cette volonté de contribuer au monde de l'art, par delà les cimaises de la rue Charlemagne, Valérie Cazin et Émilie Traverse l'actualisent par de nombreuses interventions externes, participations à des jurys ou ateliers, autant qu'un engagement au sein de l'association *Les Filles de la photo* où Valérie Cazin se trouve membre – première carrière oblige – du groupe de réflexion *Droits d'auteur*. En symétrie de leurs artistes, elles contribuent ainsi à explorer le rôle contemporain du galeriste, ses lisières et ses possibles.

They are Galeristes

Galerie Binome

Now at the gallery

Paris → December 21, Thibault Brunet, *Boîte noire*

Artists exhibited at Galeristes 2019

Thibault Brunet and Lisa Sartorio

In French law, the court of appeal never deals with facts, only the interpretation of texts. As the highest jurisdiction of the national legal order, it can pronounce the quashing and annulment of judicial decisions, which were made by misreading the law, or, on the contrary, reject the appeal once and for all, the court's decision being final. Valérie Cazin's first experience as a jurist, notably within this court, made her develop a taste for hermeneutics and analytic deconstruction, which establish connections – sometimes evident, other times tenuous – that can exist between reality and its representation. While she put these logics first at the service of law, she would later do so at the service of contemporary artistic practices, thanks to her reconversion. From her everyday as a collaborator in a legal office to her transition as a gallerist, this taste has indeed become a hyphen.

In 2010, after undertaking a new cycle of studies at the Ateliers du Louvre and the Jeu de Paume, Valérie Cazin founded Binome. It started off as an itinerant gallery, which soon settled on the Rue Charlemagne within walls that it still occupies today. While her gallery was born out of an original collaboration (the first out of many more necessary partnerships to come – “binome” meaning “duo” in French), she quickly took her independence. In doing so, Valérie Cazin finally appropriated the squad of artists she wished to encourage, support and show. Her direction was clear. It was about accompanying either established or emerging artists, whose practices stand at the fringes of the photographic medium by crushing its modalities and exploring its limits. Émilie Traverse, a curator who graduated from the École nationale supérieure de la photographie in Arles, joined the gallery in 2015. Her arrival has reinforced its orientation as much as contributed to develop its network in regard to the emerging generation of artists. The duo actually invited for the gallery's first participation to Galeristes certainly epitomises this approach. Thibault Brunet was born into the photographic world before even using a single camera. As for Lisa Sartorio, she refuses to increase the saturation of reality with new images. Instead, she has dedicated her work to revisiting, diverting and reinterpreting those that already exist. By supporting these hybrid practices, the Galerie Binome thus somewhat bivouacs on the thin crest line, which either separates or brings together photography and contemporary art.

This singular position is first and foremost the result of an artistic and intellectual sensibility. It entails for the gallery to find a place

at the crossroads between two worlds, which both remain relatively distinct despite the growing porosities between them that we witness today. Between fairs, collectors and networks, the Galerie Binome has had to maintain a clever balance over the years, yet not so much by trying to fit into one of these spheres than creating bridges between them. Assisting contemporary art collectors in their first photographic acquisitions or drawing the attention of visitors at a fair to ambivalent works that the public may find otherwise difficult to situate between different mediums, among many other situations encountered by the gallerists, are as many examples proving that their initial intuition was right, self-evident as they say.

For almost a decade and in the manner of a funambulist, if you will, the Galerie Binome has thus kept developing its original orientation. Collective exhibitions, sometimes organised in collaboration with independent curators, have come enriched its programme. They explore the photographic edges with rather evocative titles: *À dessein (Designedly)*, *Second Hands*, *Mettre en ligne (Upload)*. Besides these explorations, the initial orientation was further consolidated by dedicating a considerable amount of the gallery's work to emerging artists, as well as artists coming from formations outside the strict frame of photographic studies. Whether they graduated in visual arts, cinema or literature, if not simply self-taught, the artists represented by Binome all share an inclination towards the permeability or the hybridisation between mediums that actually inform a certain contemporary scene, notably in France. Without chauvinism in the least, this is the scene that Valérie Cazin and Émilie Traverse wish to help defending by showcasing artists otherwise often insufficiently represented in the major French fairs and exhibitions. The gallerists also act on their will to positively contribute to the art world beyond their walls on the Rue Charlemagne through many external interventions and participations to examinations boards or workshops. Valérie Cazin further works within the frame of the association Les Filles de la photo (“The Women of photography”), of which she is a member, as well as the think tank Droits d'auteur (“Authors' rights”), where she certainly puts what she has learnt during her first career in good use. Mirroring their artists, so to speak, both women thus take part in the exploration of the gallerist's role, its limits and its possibilities.

Ils sont Galeristes

Galerie Jean Brolly

En ce moment à la galerie

Paris → 19 octobre, Alan Charlton & Lesley Foxcroft, Angles

Sa galerie, Jean Brolly l'a de si nombreuses fois présentée depuis son ouverture en 2001 que cette boutique, comme il la nomme affectueusement, possède en propre un visage. Le visage d'un lieu à arpenter, un lieu où s'engager, après un premier silence poli, dans mille conversations de l'œil et de l'esprit, pris dans un continuum où les œuvres et les artistes se bousculent joyeusement.

Le parcours de l'homme, ses attaches, les perspectives et les amitiés qui sont les siennes, construites selon un même entêtement, suivent une ligne d'horizon dont les crêtes méritent, une fois de plus, d'être racontées. Car cette ligne que Jean Brolly poursuit et qui se meut à mesure qu'il progresse vers elle a permis par les fidélités réciproques qui l'unissent aux collectionneurs, commissaires, conservateurs et à tous ceux qui s'impliquent auprès des œuvres et des artistes, d'offrir un panorama édifiant de l'art contemporain. Ce panorama mène l'observateur de la peinture radicale, mystique et taiseuse du travail d'Alan Charlton ou celle, acerbe, de Bernard Aubertin, au jaillissement chargé de sève que Mathieu Cherkit puise comme dans une corne d'abondance dans l'environnement bibeloté que sa famille a accumulé. On pourrait dire que le goût de Jean Brolly se tient à mi-chemin de ces extrêmes, or c'est tout autre chose qui se produit lorsque l'on commence à observer la programmation de sa galerie. Ce que l'on découvre et qui se déroule avec le temps, c'est un paysage vu par la fenêtre d'une voiture pour laquelle tout est en mouvement. Parler d'extrêmes serait méconnaître cette pulsion en déplacement. Les différences formelles comme celles induites par le temps et les générations qui se succèdent ne sont rien en soi. Le travail de galeriste est pour Jean Brolly une trajectoire, une dynamique du corps et du regard. Les œuvres se vivent et, dans le cerveau, s'accumulent sous la forme d'un musée qui n'a d'imaginaire que la forme que l'on emprunte à Malraux pour évoquer la gourmandise et l'éclectisme des personnes dont l'exigence se porte partout où elle trouve un terrain fertile à sa satisfaction. En effet, Jean Brolly ne se contente pas de regarder, il est

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Bernard Aubertin, Mathieu Bonardet, Nicolas Chardon, Mathieu Cherkit, Paul Armand Gette, François Morellet, François Ristori et Sun Xue

de ceux qui transportent et manipulent. Il y a toujours dans sa galerie des cartons sur le point d'être ouverts et d'autres en train de se refermer. Quelle que soit l'exposition en cours on peut trouver d'autres œuvres accrochées aux murs ou simplement posées dans un coin, parfois même superposées dans l'attente d'un raccrochage qui semble toujours imminent. L'espace de la galerie est un lieu à tiroirs où s'activent à la vue et au su de tous la joie de déplacer les rapports de force. Nulle part l'ascèse de la chose faite prend le dessus. Nulle chose clouée pour l'éternité, ni vis-à-vis immortel, ni favoris à l'année, la contamination des œuvres par le regard et inversement du regard par les œuvres n'a de cesse d'entraîner chez Jean Brolly un rapport à l'art bourdonnant.

C'est une habitude d'enfance semble-t-il, survenue vers dix, douze ans, à l'âge où l'on désire sans trop savoir, par simple intuition de l'œil. Un désir d'être en présence de l'art en train de se faire, amateur éclairé, arpenteur d'expositions, cinquante ans durant et sur le tard devenu galeriste. À présent cela fait quinze ans que le bourdonnement du rapport à l'art de Jean Brolly s'exprime au travers de l'activité de galeriste. Quinze ans qu'il existe à Paris un endroit où bavarder des facéties d'une pratique de l'abstraction qui court de Paris à Amsterdam via Bruxelles et Düsseldorf selon un axe menant de François Morellet et Nicolas Chardon à Ger van Elk, Filip Francis et Jan Kämmerling; quinze ans à contredire cet axe par les bouderies gouailleuses de Jean Claus et celles bourruées d'Eugène Dodeigne; quinze ans encore qu'au gré d'une visite dans la galerie il est donné aux visiteurs le plaisir de plonger dans la lumière pétrole des tableaux de Hyong-Keun Yun ou celle soudainement scrutatrice de Michel Verjux en songeant à l'énergie lippue de l'œuvre de Paul-Armand Gette. S'il y a une trajectoire il n'y a pas ligne droite, mais une spirale qui, de proche en proche, fait correspondre, au sens d'une correspondance épistolaire, les œuvres entre elles. Une correspondance qui ne veut pas dire égalité ni nécessairement équité, mais qui engage d'incessants allers-retours par la proximité que permet Jean Brolly.

They are Galeristes

Galerie Jean Brolly

Now at the gallery

Paris → October 19, Alan Charlton & Lesley Foxcroft, *Angles*

Jean Brolly has presented his gallery so many times since its opening in 2001 that this “boutique” – as he affectionately refers to it – possesses its own face, so to speak. This is the face of place, where to stride along and – after a first silent, polite moment – engage in countless visual and intellectual conversations, seized in a continuum within which works and artists joyously jostle.

The journey behind the man – the ties, perspectives and friendships that he has built with the same obstinacy – follows the line on a horizon whose crests certainly deserve to be told one more time. Indeed, this line on the horizon that Jean Brolly follows, and which has further evolved as he progressed towards it, has allowed him to raise an edifying panorama of contemporary art and unite with collectors, independent or institutional curators, as well as anybody engaged next to artists and their works, through relationships of mutual fidelity. This panorama leads the beholder from Alan Charlton’s radical, mystical and faint painting to Bernard Aubertin’s contrastingly acerbic work, or Mathieu Cherkit’s lush, overloaded compositions inspired from the bric-a-brac his family has accumulated like a horn of plenty. We could actually say that Jean Brolly’s taste stands halfway between these extremes. Yet, something entirely different happens when we pay closer attention to his gallery’s programme. What we discover as it unfolds is a landscape seen through the window of a car – everything is in motion. Talking about extremes would be ignoring his drive thus in perpetual motion. Formal differences as those induced by time and generations succeeding one another are nothing per se. Jean Brolly considers the gallerist’s journey to be a trajectory, a dynamic between the body and the gaze. Works are experiences that we accumulate in our brains under the form of a museum, which is only as imaginary as how André Malraux described it to evoke the appetite and the eclecticism of people, whose demanding natures expand anywhere there is a fertile ground to satiate them. Indeed, Jean Brolly isn’t quite satisfied just looking at things, he is the kind of person who also needs to touch and manipulate them.

Artists exhibited at Galeristes 2019

Bernard Aubertin, Mathieu Bonardet, Nicolas Chardon, Mathieu Cherkit, Paul Armand Gette, François Morellet, François Ristori and Sun Xue

There are always in his gallery cardboard boxes about to be opened and others being closed. Whatever is the ongoing exhibition, we can find completely unrelated works hanging on the walls or sometimes simply left piling up in a corner, waiting to be properly displayed again, which is always imminent. The gallery is a multi-layered space, where balances of power can be joyfully shifted before the viewers’ eyes. The works’ asceticism never takes over anywhere. Nothing is nailed for eternity: no immortal vis-à-vis or favourites of the year. The contamination of works through the gaze and, inversely, that of the gaze through the works doesn’t cease to produce a buzzing relation to art at the Galerie Jean Brolly.

Here is an habit that he got from childhood, he says, when he was around ten or twelve years old, an age at which we yearn without knowing much through the simple intuition of the eye: the desire to be in the presence of art in the making, which he carried throughout his career, first as an enlightened amateur, then an exhibition-surveyor for fifty years, and later in life, as the gallerist he has finally become. Jean Brolly’s buzzing relationship to art has expressed itself through this activity for fifteen years now: fifteen years of inhabiting a place in Paris, where to discuss the antics of an abstract practice running from the city of light to Amsterdam, through Brussels and Düsseldorf, along an axis drawn by François Morellet, Nicolas Chardon, Ger van Elk, Filip Francis, and Jan Kämmerling; fifteen years of contradicting this axis through Jean Claus’s mocking sulks and Eugène Dodeigne’s crabby ones; fifteen years that viewers visiting the gallery have the pleasure to plunge into the petrol light of Hyong-Keun Yun’s paintings or the suddenly inquiring one of Michel Verjux’s installations, all the while dreaming of the thick-lipped energy of Paul-Armand Gette’s works. If there is a trajectory, there isn’t a straight line though, but a spiral that contiguously creates a correspondence between the works, in the sense of an epistolary correspondence. It doesn’t mean equality, nor necessarily equity, but it triggers incessant back and forths through the proximity that Jean Brolly allows.

Ils sont Galeristes

Galerie C

En ce moment à la galerie

Neuchâtel → 26 octobre, *Et les chimères se dévoilent à l'ombre d'une étoile*

Au bord du lac de Neuchâtel en Suisse, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière française, la Galerie C revêt des airs de centre d'art. Grande de 400 m², elle offre depuis 2011 à ses visiteurs une vision élargie de la création contemporaine en présentant des artistes aux pratiques singulières. «Ce qui m'intéresse fondamentalement dans l'art c'est de voir comment les artistes réussissent à transcender le langage en abordant à travers un geste pictural des questions philosophiques. Je trouve que les œuvres peuvent parfois nous faire ressentir des choses bien plus intenses que les mots.»

Là est sans doute le fil rouge de la vision de Christian Egger, le fondateur de la Galerie C: «J'ai toujours été passionné par les alternatives au langage premier. C'est pour cela que j'ai été pendant une première partie de ma vie psycho-nutritionniste spécialisé dans les troubles alimentaires. Car ici, il était question de dire un mal-être ou une différence en se privant de manger par exemple. Dans ce cadre, le langage était alimentaire.» À la suite de cette activité, Christian Egger se consacre pendant plus de quinze ans à la mise en scène théâtrale, et là encore c'est un nouveau type de langage qui l'anime.

«Ce qui m'intéressait dans la mise en scène c'était essentiellement la mise en espace. Au fur et à mesure que j'exprimais cet intérêt j'ai été amené à travailler la scénographie de plusieurs artistes. Puis alors que je m'occupais de l'exposition d'une fondation, je me suis dit qu'il fallait vraiment que je devienne galeriste. C'était un peu ma crise de la quarantaine, je trouvais que ce métier allait me permettre d'être beaucoup plus engagé et beaucoup plus proche des artistes.» Christian Egger revenait alors à ses premiers amours: «J'avais toujours été passionné par l'art, bien qu'il n'y ait jamais eu aucune connexion avec celui-ci au sein de ma famille. Pourtant, lorsque j'ai quitté mon foyer à l'âge de 17 ans, j'ai vécu dans des squats, j'ai rencontré

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Nicolas Darrot, Christian Gonzenbach, Sarah Jérôme, Guy Oberson, Lionel Sabatté et Emeli Theander

des artistes et me suis rapproché d'étudiants aux Beaux-Arts de Genève. C'était une période de ma vie très compliquée et c'est vraiment l'art qui m'a fait tenir. Avec mon deuxième petit salaire de casseroles de bistrot, je m'étais par exemple offert une sérigraphie d'Aurélien Nemours. C'était un achat très symbolique pour moi.»

Aujourd'hui, le galeriste conçoit donc son activité comme une véritable mission et transcende complètement les simples aspects marchands de sa fonction: «Je suis convaincu que l'art nous permet de mieux percevoir la complexité du monde. Ce qui me plaît dans mon métier c'est d'être présent au moment clef de la compréhension. Je pense qu'au-delà de notre fonction marchande, nous avons la mission d'être des passeurs. Plus que le simple fait d'amener un collectionneur d'un point A à un point B, ce qui est passionnant pour moi c'est d'être présent à ses côtés le temps de ce passage.» Et quel serait ce passage si on en gardait aucune trace? Si Christian Egger est passionné par le langage non verbal, il reconnaît néanmoins toute l'importance de la littérature dans l'élaboration du discours et du récit qui accompagnent les œuvres. C'est donc pour favoriser les échanges entre toutes ces expressions que l'association C a été créée en 2014. Trait d'union entre la galerie et ses artistes, elle permet aux personnes intéressées de soutenir la conception des éditions de monographies et la promotion des artistes de la galerie. De même, comme l'illustre parfaitement son partenariat de 2016 avec la galerie Sator à Paris, Christian Egger est un galeriste engagé dans la diffusion de ses artistes aussi bien à l'échelle locale qu'à l'échelle européenne. En se basant sur des principes de bienveillance et de mises en réseau, le galeriste a su imposer son nom à Paris et s'offrir une notoriété grandement méritée. Aux Français désormais d'espérer de le voir ouvrir un espace dans la capitale.

They are Galeristes

Galerie C

Now at the gallery

Neuchâtel → October 26, *Et les chimères se dévoilent à l'ombre d'une étoile*

Situated on the border of the Lake Neuchâtel in Switzerland, a few dozen kilometres away from the French frontier, the Galerie C resembles an art centre due to its exceptional dimensions. Since opening in 2011, it has offered visitors an expanded view of contemporary creation by exhibiting the singular practices of various artists across its 400 square metres of space. "What I am fundamentally interested in is to see how artists manage to transcend language by raising philosophical issues through pictorial gestures. I believe that artworks can sometimes make us feel things more intensely than words."

This is definitely a leitmotif in Christian Egger's discourse. The Galerie C's founder further comments: "I've always had a passion for alternatives to verbal languages. As a matter of fact, I started off my career as a psycho-nutritionist specialised in eating disorders. These are all about conveying a malaise or a difference by voluntarily depriving oneself of food, among other examples. In this case, language is dietary." Following this experience, and driven by yet another type of language, Christian Egger moved on to theatre and directed mises en scène for over fifteen years. "Spatial conception was actually what interested me the most in mise en scène, and one thing leading to another, I ended up realising scenographies for several artists. Later on, while I was busy working on an exhibition for a foundation, I told myself that I should really become a gallerist. I was forty years old then, and it was somewhat my mid-life crisis. I thought that this new profession would allow me to be way more engaged and much closer to artists." Christian Egger thus returned to his first love: "I've always been passionate about art, even though my family had no connection with it. In spite of this, when I left home

Artists exhibited at Galeristes 2019

Nicolas Darrot, Christian Gonzenbach, Sarah Jérôme, Guy Oberson, Lionel Sabatté and Emeli Theander

at the age of seventeen, I lived in squats for a while, where I met artists and got close to students enrolled at the Beaux-Arts in Geneva. This time of my life was quite difficult. Art truly kept me going. I actually bought myself a silkscreen by Aurélie Nemours with my second little salary, which I made working as a kitchen porter in a café. This purchase was highly symbolic for me."

The gallerist now regards his activity as a true mission, which goes way beyond the strictly commercial aspects of the function: "I am convinced that art helps us better perceive the world's complexity. What I enjoy about my profession is to be present at the juncture of comprehension. Besides dealing art, I think that gallerists have the mission to be passers, which is not just about bringing collectors from point A to point B. What is enthralling to me is to be present, at their sides, during this passage." Speaking of which, what would this passage be if we kept no trace of it? Christian Egger's passion for non-verbal language doesn't keep him from acknowledging the importance of literature when it comes to the conception of discourses and narratives accompanying the works. In order to encourage exchanges between all these means of expression, he created the Association C in 2014 – an hyphen between his gallery and his artists, allowing people interested in the latter to promote them by supporting the editorial conception of monographs. Christian Egger's partnership with the Paris-based Galerie Sator in 2016 further demonstrates his deep commitment to the diffusion of his artists' works on both a local and European scale. Relying on principles of benevolence and networking, the gallerist has managed to impose his name in Paris and thus gained a well-deserved recognition. The French would certainly be lucky to see him eventually open a new space in their capital.

Ils sont Galeristes

Galerie Da-End

En ce moment à la galerie

Paris → 26 octobre, Cabinet Da-End 09

À l'origine, il y a Diem Quynh et Satoshi Saïkusa. Elle, était historienne de l'Asie du Sud-Est. Lui, est photographe de mode et portraitiste. Première rencontre structurelle dans l'histoire de la galerie, première pierre à l'édifice, premières idées aussi, conçues ensemble, et une envie prédominante: créer un espace d'émulation culturelle, un lieu d'échanges, de rencontre entre les arts. C'est la genèse de la galerie Da-End, qui tout de suite se veut espace de dialogue, de partage. Alors ils sont nombreux à y venir, plasticiens et photographes, musiciens, architectes, décorateurs, danseurs ou acteurs, à échanger, à créer ensemble des expériences uniques, à la croisée des chemins.

Artistique, la rencontre est aussi culturelle. Si la galerie a commencé par présenter des artistes japonais, elle a rapidement dirigé son regard vers d'autres régions du monde et représente aujourd'hui treize artistes de neuf nationalités différentes. Ils sont allemand, anglais, colombien, français, japonais, néerlandais, suédois, ukrainien ou encore vietnamien et partagent pourtant quelques spécificités communes: une grande appétence pour les techniques et thématiques de création traditionnelles, couplée d'une approche résolument contemporaine et d'une tension constante vers l'invisible.

La galerie Da-End c'est aussi le dialogue entre une œuvre – celle de l'artiste – et un espace marqué, doté d'une forte personnalité. Les galeristes n'ont pas voulu un espace d'une neutralité froide, mais ont cherché la douceur de l'habitation, un lieu vivant. Le sol est noir, les murs plus subtiles mais tout aussi sombres et chaleureux. Doucement la musique guide le regard, lentement les œuvres se révèlent. Nous sommes loin de la neutralité

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Markus Åkesson, Sarah Jérôme, Kim KototamaLune, Nieto, Satoshi Saïkusa, Carolein Smit et Nikolay Tolmachev

du *white cube*. Des œuvres qui, baignées de lumière, s'imposent au visiteur. Non. La lumière ici, délicatement, extrait l'œuvre de l'obscurité, l'embrasse timidement pour nous l'offrir dans l'intimité. Peu à peu, à mesure que l'œil se fait à la pénombre. Il est question de révélation. Pour bien comprendre, il faut revenir au lien étroit entre révélation et préciosité au Japon, relire *l'Éloge de l'ombre* de Tanizaki, ouvrage fondamental dans la construction symbolique de la galerie. L'auteur y défend une esthétique de la pénombre, la révélation comme sublimation, le mystère comme élévation. Ce mystère est omniprésent. Dans l'enchaînement des espaces, dans l'accrochage aussi, l'éclairage, l'expérience surtout, chaleureuse et accueillante, parfois même rassurantes, mais avec toujours quelque chose d'étrange, ou d'étranger. *Da-End*. Ovale en japonais. Puissance symbolique. Enfancement et plaisir, rêve et cauchemar, secret et sacralité: tout est là.

Chaque année, le cycle des expositions personnelles laisse place à une proposition insolite qui cristallise totalement le projet artistique de la galerie. *Le cabinet Da-End* est un cabinet de curiosités contemporaines, une singularité fantastique et bizarre à la fois, une composition foisonnante et hétéroclite, une ode à l'hybridation. À travers ces propositions nous explorons les méandres de la création, errons d'objets en images, fouillons la chambre des merveilles.

Depuis son ouverture en 2010 à Paris, la galerie Da-End se veut laboratoire d'expériences croisées. Lieu alternatif où rencontre et mystère sont maîtres-mots, elle se découvre comme une demeure étrange, presque secrète, hors du temps.

They are Galeristes

Galerie Da-End

Now at the gallery

Paris → October 26, *Cabinet Da-End 09*

At the beginning, there were Diem Quynh and Satoshi Saikusa. She was an historian of Southeast Asia, and he was a fashion and portrait photographer. Regarding the structural history of the gallery, their meeting laid the first stone of the edifice. Together, they came up with the first ideas behind it – an underlying desire of creating a space of cultural emulation, a space for exchanges and encounters between the arts. This is the genesis of the Galerie Da-End, which was from the start thought out to be a space open to dialogues, sharing perspectives. Next, more people came – visual artists, photographers, musicians, architects, decorators, dancers, and actors – so that to exchange and create together, at the crossroads.

This first encounter was not only artistic, but also cultural. While the gallery started off by presenting strictly Japanese artists, it quickly shifted its attention towards other regions in the world. Now, it represents thirteen artists and a total of nine nationalities: German, English, Columbian, French, Japanese, Dutch, Swedish, Ukrainian, and Vietnamese. Yet, in spite of their different origins, all these artists share certain specificities: namely, a great appetite for traditional creative techniques and themes, coupled with a resolutely contemporary approach to, and a constant tension towards, the invisible.

The Galerie Da-End is also a dialogue between an œuvre – that of a given artist – and a space marked, gifted even with quite a strong character. The gallerists didn't wish for a cold, neutral space. Instead, they sought the cosiness of a home, a living place. The gallery's floor is black, and the walls, although as dark and warm as the former, subtler. While music softly guides the eyes across the exhibition space, artworks reveal themselves slowly. We are far from the neutrality of the *white cube*. Bathed in light,

Artists exhibited at Galeristes 2019

Markus Åkesson, Sarah Jérôme, Kim KototamaLune, Nieto, Satoshi Saikusa, Carolein Smit and Nikolay Tolmachev

the different artworks on display impose themselves to the visitors. No, this is rather the light here that delicately extracts the œuvre from the ambient obscurity, and timidly embraces it to offer it to us in intimacy, little by little, as our eyes get accustomed to semi-darkness. It is about a revelation. To better understand this, we have to come back to the narrow relationship between revelation and preciousness in Japan, read Jun'ichiro Tanizaki's *In Praise of Shadows* again – a book that was fundamental in the symbolic construction of the gallery. In this text, the writer defends an aesthetics of the shadows, revelation as sublimation, and mystery as elevation. This mystery unfolds everywhere in the gallery – in its succession of rooms, in the presentation of the exhibitions as well, not to mention the lights and the overall experience, which is both warm and welcoming, sometimes even comforting, even though it always keeps a little something that feels rather strange, if not alien. *Da-End* means "oval" in Japanese. It evokes a symbolic power, procreation and pleasure, dream and nightmare, secret and sacredness. Everything is there.

Each year, Da-End's cycle of solo shows gives way to an unusual proposition, which entirely crystallises the gallery's artistic project. *Le cabinet Da-End (Da-End's cabinet)* is a cabinet of contemporary curiosities. Both fantastic and bizarre, this singular, yet profuse and heteroclit composition is an ode to hybridisation. This annual proposition invites us to explore the meander of creation, wander from objects to images, and rummage through a chamber of wonders.

Since opening in 2010, in Paris, the Galerie Da-End has been a laboratory of transversal experiences, an alternative space, where encounter and mystery are key words. It offers itself to us like a strange, almost secret home, out of time.

Ils sont Galeristes

Galerie Michel Descours

En ce moment à la galerie

Lyon → 31 octobre, *Je ne crois pas aux paysages*

Paris → 30 novembre, *Varia*

Si tous les chemins ne mènent pas forcément à l'art contemporain, nous pouvons cependant dire qu'ils sont nombreux à y conduire, et variés. Passionné insatiable, collectionneur précoce, touche-à-tout du monde de l'art, Michel Descours n'est pas un galeriste comme les autres. Antiquaire lyonnais depuis 1975, il inaugure une librairie spécialisée en art dans les années 1980, puis s'ouvre à la peinture et au dessin avant de présenter des artistes modernes et contemporains, depuis 2013.

Certaines personnes sont plongées dans le monde de l'art dès leur plus tendre enfance, passionnées dès leur plus jeune âge. C'est le cas de Michel Descours, qui commence à collectionner à l'âge de 14 ans, avec une fièvre qui ne l'a depuis jamais quitté. À trente ans, après quelques années de théâtre à Paris, il ouvre à Lyon une boutique d'antiquaire, d'abord consacrée au mobilier et aux objets d'art, puis rapidement ouverte à la peinture et au dessin. Dans la foulée, il ouvre dans les années 1980 une librairie toute entière tournée vers les arts, sans équivalent en France, avec un fonds regroupant des dizaines de milliers d'ouvrages. En 2009, un deuxième espace est inauguré, dédié aux beaux-arts, qui s'ouvre peu à peu à l'art contemporain.

Car pour l'antiquaire désormais galeriste, il n'y a pas de cloisonnement à dresser entre les arts, comme peuvent l'illustrer certaines de ses expositions, à l'image de *Surréalistes, certes* (2015) qui s'arrête sur la permanence du regard surréaliste chez certains artistes contemporains, ou de *Le moi en face. Autoportraits de Giordano à Molinier* (2016) regroupant une quarantaine de peintures et dessins du XVII^e au XX^e siècle. Cette porosité entre les arts et les époques se manifeste de la plus belle des manières

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Mélanie Delattre-Vogt, Fred Deux, Frédéric Khodja, Christian Lhopital, Henri Michaux, Pablo Picasso, Jean Raine et Bernard Réquichot

dans les expositions *Varia* qui, chaque automne, regroupent les plus belles acquisitions de l'année, mêlant art contemporain et peinture classique, pouvant mettre en regard Raoul Ubac et Antoine-Louis Barye.

Aujourd'hui, la galerie se tourne joyeusement vers l'art contemporain, et notamment vers des artistes qui expérimentent les médiums traditionnels – la peinture, le dessin ou la sculpture. Elle se penche aussi sur des artistes ancrés dans l'histoire de l'art des 50 dernières années dont la notoriété a pu décroître et sur lesquels beaucoup de travail reste à faire.

À ce propos, Jean Raine est un personnage fondateur. Peintre et écrivain belge, membre du groupe CoBrA, ce dernier s'est éteint à Rochetaillée-sur-Saône en 1986, non loin de la galerie lyonnaise donc. Depuis environ cinq ans, cette dernière a pris en main la promotion de son œuvre, par les recherches et la diffusion, en liens étroits avec la famille. Nous pouvons dire que c'est par Jean Raine, véritablement, que la galerie s'est ouverte à l'art contemporain, c'est avec lui qu'elle a commencé à le promouvoir, et ce chemin reste grand ouvert.

Depuis plus de quarante ans, Michel Descours a développé ses activités à Lyon, tout en étant présent dans de nombreuses foires et événements parisiens ou internationaux. Il dispose aujourd'hui, dans cette ville qu'il affectionne tout particulièrement, de deux espaces d'exposition et de deux librairies, entre Bellecour et Carnot. Très lié à Paris, il a ouvert une galerie dans le II^e arrondissement, tout en conservant son implantation à Lyon. Affaire à suivre donc, tout comme le développement contemporain de cette galerie qui garde les pieds bien ancrés dans l'histoire de l'art.

They are Galeristes

Galerie Michel Descours

Now at the gallery

Lyon → October 31, *Je ne crois pas aux paysages*

Paris → November 30, *Varia*

Artists exhibited at Galeristes 2019

Mélanie Delattre-Vogt, Fred Deux, Frédéric Khodja, Christian Lhopital, Henri Michaux, Pablo Picasso, Jean Raine and Bernard Réquichot

All roads may not necessarily lead to contemporary art. Yet, we can say that a great variety does. An insatiable enthusiast, as well as a precocious collector, the jack-of-all-trades of the art world Michel Descours is a gallerist like no other. Dealing antiquities in Lyons since 1975, he inaugurated a bookstore specialised in art in the 1980s and soon embraced painting and drawing as well, before ending up exhibiting the works of modern and contemporary artists since 2013.

Some people are immersed in the art world since their earliest childhoods, passionate from their earliest days. This is the case of Michel Descours, who began to collect at the age of fourteen with a fever that hasn't left him since. At thirty, after a few years working in theatre, he opened an antique shop originally selling furniture and objets d'art, then paintings and drawings as well. Later on, in the 1980s, he opened a bookstore entirely dedicated to the arts, with no equivalent in France. Its stocks bring together dozens of thousands of books. A second space was inaugurated in 2009 to exhibit fine arts. Little by little, the latter has opened its doors to contemporary art.

For the antique dealer, who has now become a gallerist, there is no need to erect walls between the arts, as some of his exhibitions demonstrate: for example, *Surréalistes, certes* (*Surrealists, of course*), organised in 2015, dwelled over the permanency of the surrealist gaze among certain contemporary artists, and *Le moi en face. Autoportraits de Giordano à Molinier* (*Facing myself. Self-portraits from Giordano à Molinier*), in 2016, brought together over forty paintings and drawings from the 17th to the 20th centuries. This porosity between the arts and different periods further transpires, and exquisitely so, in the exhibitions *Varia*, which,

each autumn, gather together Michel Descours' most beautiful acquisitions of the year, and thus mix contemporary art and classical painting by confronting, for instance, Raoul Ubac and Antoine-Louis Barye.

Today, the gallery has happily opened its doors to contemporary art and notably the works of artists, who experiment in traditional mediums — painting, drawing, or sculpture. Michel Descours is also interested in artists, whose practices are anchored in the art history from the past fifty years, yet whose reputations may have decreased, thus leaving him with a lot of work to be done about them.

For that matter, Jean Raine actually inspired Michel Descours' venture. He was a Belgian painter and writer, and a member of the group CoBrA, who died in 1986, in Rochetaillée-sur-Saône, which is actually not far from Lyons where the gallery is based. For about five years, Michel Descours has taken the promotion of the late artist's work in hand by means of research and diffusion, and in close collaboration with the latter's family. We can thus say that this is truly because of Jean Raine that the gallery has finally embraced contemporary art. It begun to support it because of him, and this new path has now become wide open.

All the while attending many Parisian or international fairs and events, Michel Descours has developed his activities in Lyons for over forty years. He owns today, in this city that he is particularly attached to, two exhibition spaces and two bookstores between the squares Bellecour and Carnot. Although very involved in Paris, he has opened a gallery in the 2nd arrondissement, while keeping his location in Lyon. So watch this space, just as the contemporary development of this gallery, which keeps its feet well anchored in art history.

Ils sont Galeristes

Double V Gallery

Nicolas Veidig-Favarel est le produit de sa génération: au travers de la galerie Double V, il s'attache à déconstruire les hiérarchies en décloisonnant espaces, médiums et catégories. Le *white cube* s'ouvre sur l'extérieur et laisse entrer la rue.

Originaire de Marseille, il s'oriente d'abord vers des études de droit de la culture et de journalisme puis, lassé de commenter et préférant produire, il se dirige vers l'art contemporain. Il voyage, quitte temporairement sa ville d'origine et se forme dans des foires parisiennes (Asia Now, АКАА) et auprès de Jeune Création avant d'y revenir en intégrant l'équipe d'art-O-Rama. Puis, il se lance, avec le soutien de Véronique Favier, et ouvre sa propre galerie, à Marseille, en décembre 2016. Son engagement est alors double: être un acteur actif au sein de la scène artistique locale pour œuvrer à son expansion, tout en soutenant la jeune création française et internationale au travers de projets à l'échelle locale, nationale et mondiale. Manoela Medeiros, Ugo Schiavi, Côme Clérino, Caroline Denervaud, Alice Guittard: il devient le compagnon de route des artistes de sa génération, grandissant

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Anton Alvarez, Côme Clérino, Sylvain Couzinet-Jacques, Caroline Denervaud, Gethan & Myles, Florent Groc, Alice Guittard, Thierry Liégeois, Manoela Medeiros, Alexandre Benjamin Navet, Nøne Futbol Club, Benjamin Ottoz, Maximilien Pellet, Ugo Schiavi et Michèle Sylvander

avec eux, tout en les associant à des figures plus confirmées (Olivier Millagou, Michèle Sylvander, Gérard Traquandi), continuant ainsi à créer passages et dialogues.

Nicolas Veidig-Favarel propose un autre rapport entre le galeriste et l'artiste, plus transversal, moins vertical, guidé par l'émotion générée par les œuvres qui enjoignent au plaisir tout autant qu'au débat; il invite le collectionneur à percevoir l'œuvre comme un organisme vivant, porteur de sens, avec laquelle il va être amené à vivre; et enfin fait de la galerie un lieu de vie où le visiteur – amateur ou néophyte – peut découvrir les œuvres au travers de nombreux formats curatoriaux, libre de s'y mouvoir seul ou accompagné du galeriste. Espace vivant, poreux et oscillant perpétuellement entre public et privé, Double V Gallery propose un terrain de jeu nouveau aux artistes comme aux autres protagonistes qui la traversent et l'investissent. Par les œuvres qu'il expose, Nicolas Veidig-Favarel construit des ponts et crée des communautés: le galeriste, l'artiste, le collectionneur et l'amateur éclairé ainsi se rejoignent en une même aventure collective.

They are Galeristes

Double V Gallery

Nicolas Veidig-Favarel is the product of his generation: at Double V, his gallery, he means to deconstruct hierarchies by breaking down spaces, mediums and categories. The *white cube* thus opens onto the outside and let the street come in.

Originally from Marseilles, he first studied law applied to culture, as well as journalism. Tired of commenting and preferring action, he then specialised in contemporary art. He travelled, temporarily left his native city, and further educated himself within Parisian fairs (Asia now, ΑΚΑΑ), as well as Jeune Création ("Young Creation") before coming back to join the team of Art-O-Rama. In association with Véronique Favier, he then embarked onto another journey and opened his own gallery, in Marseilles, in December 2016. His engagement was dual from the start: to be an active supporter of the local art scene and work for its expansion, and to defend young creation in France and abroad by deploying projects on a local, national and international scale. He became the travelling companion, so to speak, of artists he grew along with, that is, from his generation – namely, Manoela Medeiros, Ugo Schiavi, Côme Clérino, Caroline Denervaud and Alice Guittard –, all the while confronting them

Artists exhibited at Galeristes 2019

Anton Alvarez, Côme Clérino, Sylvain Couzinet-Jacques, Caroline Denervaud, Gethan & Myles, Florent Groc, Alice Guittard, Thierry Liégeois, Manoela Medeiros, Alexandre Benjamin Navet, Nøne Futbol Club, Benjamin Ottoz, Maximilien Pellet, Ugo Schiavi and Michèle Sylvander

to more established figures such as Olivier Millagou, Michèle Sylvander, Gérard Traquandi so that to keep creating bridges and dialogues.

The relationship between the gallerist and the artists that Nicolas Veidig-Favarel has built is more transversal, less vertical. It is guided by an emotion triggered by their practices, enjoining to pleasure as much as debate. He actually invites collectors to consider artworks as living organisms, each conveying its own sense with which the owner will eventually cohabit. Finally, he has turned his gallery into a lively place where viewers – be they amateurs or neophytes – can discover works through different curatorial formats, free to visit the place by themselves or in his company. Constantly oscillating between the public and the private spheres, Double V's lively, porous space thus offers a new playground for artists, as well as other protagonists who come by and invest time in it. Through the works that he exhibits, Nicolas Veidig-Favarel creates bridges and communities so that the gallerist, the artist, the collector and the enlightened amateur can embark together onto a unique collective journey.

Ils sont Galeristes

Galerie Éric Dupont

En ce moment à la galerie

Paris → 23 novembre, Pascal Convert, *Trois arbres*

Fabrique du regard

Avec acuité, Éric Dupont convient volontiers que ce sont les artistes qui ont éduqué son regard. À la fin des années 1980, un petit groupe d'entre eux – dont la plupart sont encore présents dans la galerie – lui ont ainsi appris à identifier ces caractères engagés, voire obstinés, pour qui l'acte de créer est au centre de tout. Très rapidement sans illusions sur le milieu ambiant de l'art contemporain, auquel il prête un peu trop d'arrogance, Éric Dupont choisit de se tourner vers des artistes qu'il estime alors plus «généreux» et avec lesquels il souhaite grandir au même rythme et dans une même dynamique.

Depuis, c'est avec l'aide d'Élisabeth Golovina-Benois, ingénieur civil de l'École des Mines de Paris, présente depuis trois ans à ses côtés pour diriger la galerie, qu'il continue cette nécessaire ouverture sur le présent. Avec elle, qui est plus jeune que sa fille aînée Théodora (il tient à le préciser), ils s'apportent mutuellement; il est essentiel pour Éric Dupont de s'entourer d'autres générations qui regardent le monde différemment et qui le stimulent, dans cette recherche de profondeur et de vérité qu'il affectionne tant. Les artistes l'ont formé, il partage désormais ce qu'il a appris.

Suit le chemin

Concernant la jeune génération, Éric Dupont remarque une évolution très nette dans les attitudes qu'il peut constater chez les artistes aujourd'hui en début de carrière, et dont le «business plan» rythme les projets de vie davantage que le travail. Autant de méthodes et de petites manœuvres qui le font sourire: ces stratégies dérisoires peuvent apporter un peu de reconnaissance momentanée mais la vérité est ailleurs. Il préfère se tourner du côté de la générosité et de la constance. D'ailleurs le galeriste déteste ce mot, «stratégie», et lui préfère franchement celui de chemin. Il peut ainsi lui arriver d'aider un jeune artiste à monter des projets, à exposer dans des espaces associatifs, voire dans une autre galerie. Peut-être par résilience, il cherche à rendre la vie moins difficile à ces artistes qu'il aime tant. Déambuler,

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Damien Cabanes, Pascal Convert, Willys Kezi, Guy Limone, Didier Mencoboni, Mari Minato, Côme Mosta-Heirt, Yazid Oulab, Paul Pagk, Olympe Racana-Weiler, Gabrielle Wambaugh, Katarzyna Wiesiolek et Stéphane Zagdanski

marcher, se mouvoir... cette idée de parcours et de partage ne le quitte jamais. «Là où il y a une volonté, il y a un chemin.»

Dans la joie

La force d'Éric Dupont est d'avoir une confiance en l'avenir, soutenue ou habitée par la confiance qu'il accorde au travail des artistes.

En ne souhaitant pas renoncer à ce qu'il est profondément, et en ne se positionnant pas sur un marché standardisé qui se situe, selon lui, le plus souvent en dehors de l'essentiel – il peut parfois être boudé par de grandes foires internationales. Cependant, il sait pertinemment et consciemment où est sa place dans la «hiérarchie perceptive» du milieu de l'art, et ne cherche pas à faire semblant de paraître ce qu'il n'est pas. Inversement, cette vision décalée lui a permis durant toutes ces années de rencontrer des êtres fascinants, dont certains collectionneurs qui souhaitent avant tout participer à une aventure commune avec lui et avec ses artistes.

Pour parler de sa vérité, qui lui semble bien souvent peu audible, Éric Dupont emploie de nombreuses métaphores sacrées dans le but de partager une nécessité de se «séparer du groupe». En entretenant ainsi un fort rapport au spirituel et à la transcendance, il accompagne des artistes reliés par éthique commune, une autre manière d'être au monde.

Éric Dupont croit à cette grâce que l'on peut ressentir face à une puissante œuvre d'art.

En 2017, l'exposition *Exil* marque une étape importante dans l'histoire de la galerie avec la présentation d'œuvres de sa collection qui ont fondé son regard sur l'art. Dans le texte de l'exposition, comme un «statement» de sa vie, Éric Dupont fait ainsi part de sa volonté de se mettre à l'écart. L'exil, c'est peut-être cela: tenter toujours de sortir de soi-même. Parfois dédaigné par certains, le vacarme ambiant ne l'atteint plus, il veut aller à l'essentiel, sans se détourner.

La force d'une galerie est justement d'habiter dans l'essentiel.

They are Galeristes

Galerie Éric Dupont

Now at the gallery

Paris → November 23, Pascal Convert, *Trois arbres*

Developing an eye

Éric Dupont gladly agrees, and rather acutely so, that artists are the ones who educated his gaze. At the end of the 1980s, a small group of artists – for the most part still present at the gallery – taught him how to identify truly engaged, if not obstinate characters, for which creating is at the centre of everything. Without much illusion about the contemporary art milieu that he finds a little too arrogant, Éric Dupont quickly chose to focus on artists, who he deemed to be more “generous,” hoping to grow with them at a same pace, in the same dynamic.

With the help of Élisabeth Golovina-Benois, a civil engineer from the École des Mines in Paris who has been on his side for the past three years to run the gallery, he has resolutely maintained his commitment to the present, which he finds so necessary. Élisabeth Golovina-Benois – who is a little younger than his eldest daughter Théodora (he cares about pointing that out) – cares as much as he does about bringing something to one another. Surrounding himself with other generations is actually essential for the gallerist. This is a way for him to look at the world from a different perspective, which stimulates him in his research for depth and truth that matters so much to him.

Thus artists educated him, and now he shares what he has learned from them.

Following one's path

Éric Dupont has observed a very clear evolution in the attitudes of young artists today. At the beginning of their careers, business plans seem to rule their life projects more than work, committing their time to many petty methods or manoeuvres that make him rather smile, to say the least. Indeed, these derisory strategies may bring a little momentary recognition, but truth is elsewhere. As for the gallerist, he just believes in generosity and consistency. He actually hates the word “strategy,” and frankly prefers that of “path.” He regularly helps young artists to complete their projects and exhibit in associative spaces, or even other

Artists exhibited at Galeristes 2019

Damien Cabanes, Pascal Convert, Willys Kezi, Guy Limone, Didier Mencoboni, Mari Minato, Côme Mosta-Heirt, Yazid Oulab, Paul Pagk, Olympe Racana-Weiler, Gabrielle Wambaugh, Katarzyna Wiesiolek and Stéphane Zagdanski

galleries. Perhaps out of pure altruism, he simply tries to make the lives of these artists he likes so much a little simpler. Meandering, walking, moving... This notion of following and sharing one's path never leaves him. “Where there is a will, there is a path,” he says.

With joy

Éric Dupont's strength resides in his faith in the future, which further manifests in the trust he puts in the artists' works.

Never giving up on what he deeply believes in, nor ever engaging in the standardised market that he finds to completely miss the point, he has sometimes been ignored by the major international fairs. Yet, he perfectly knows where his part stands within the ‘perceptive hierarchy’ that rules the art world, and thus doesn't seek to pretend to be anything else than what he is. In return, shifting his vision for that long has allowed him to meet fascinating people – among them, some collectors who truly wish to take part in the adventure he has embarked onto with his artists.

In order to talk about his truth, which he otherwise often finds too little audible, Éric Dupont uses many metaphors that belong to the sacred. They help him communicate the necessity to “stand out from the crowd.” Thus, he supports artists who share the same ethics, another manner to perceive the world, by maintaining a strong relationship to spirituality and transcendence.

Éric Dupont believes in this grace one can feel when facing a powerful artwork.

In 2017, his exhibition *Exil (Exile)* marked an important step within his gallery's history. It comprised works from his personal collection that have helped him build his view on art.

In the accompanying text and like a statement on his life, Éric Dupont wrote about his resolute need to distance himself, which is perhaps what exile is: always trying to get out of oneself. While some have ignored him at times, the ambient racket no longer affects him. He wants to focus on what matters the most, without being diverted.

Inhabiting the crux of the matter is, indeed, his gallery's strength.

Ils sont Galeristes

Galerie ETC

En ce moment à la galerie

Paris → 1^{er} décembre, Charles Pollock

Lorsqu'une prise de conscience apparaît, sans prévenir, il n'est plus possible de faire marche arrière. L'accomplissement d'un besoin crucial s'est fait sentir le jour où Thomas Benhamou, debout dans le métro londonien, est pris d'une révélation: les passagers arborent la même veste que lui, la même chemise blanche, la même mallette de travail. Tous attendent patiemment la station qui les déposent au pied de leur bureau niché dans les hauteurs d'une de ces tours en verre. Tous, sauf Thomas Benhamou, qui en ce jour de 2017, décide de faire demi-tour, direction la Tate Modern pour un moment d'introspection dans l'univers de Mark Rothko. L'évidence s'impose de nouveau sous ses yeux, pareil à cet instant où il fut saisi, enfant, à la vue du Colosse de Francisco de Goya au Prado. Décision prise, il doit répondre à l'appel de l'art.

La filiation paternelle de l'art

Fi de sa respectable carrière dans la finance à Londres, Thomas Benhamou décide de tout désapprendre, de se libérer du jargon d'avocat d'affaires, pour s'imprégner du monde de l'art. Si son implication est nouvelle dans ce monde, il ne l'a pour autant jamais quitté. Il est même né dedans: son père, Pierre-Henri Benhamou, est collectionneur d'art considéré et grand connaisseur des artistes conceptuels français de la fin de xx^e siècle, et son grand-père, Maurice Benhamou est poète, essayiste et ancien critique d'art réputé chez Artpress. L'un et l'autre n'ont jamais cessé de côtoyer des artistes institutionnels, de tisser des liens amicaux avec, d'échanger longuement sur l'esthétique de l'art, façonnant un cadre de vie artistique et littéraire dans lequel Thomas Benhamou a grandi, évolué et fini par s'y consacrer.

Lorsqu'il rentre à Paris, il ouvre un espace rue Grenelle avec Pierre et Alexandre Lorquin où son exposition consacrée à Judith Reigl est particulièrement remarquée par son père et son grand-père. Père et fils décident alors d'ouvrir, en janvier 2019, la galerie ETC consacrée aux artistes non-figuratifs de la deuxième moitié du xx^e siècle, ceux qui ont bercé son enfance et forgé son goût de l'art.

De la modernité dans le Marais

En choisissant d'implanter son espace dans la rue Saint-Claude,

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Claude Chaussard, Claire Chesnier, Jean Degottex, René Guiffrey, Albert Hirsch, Charles Pollock et Max Wechsler

parmi les galeries d'art contemporain très pointues du Marais parisien, Pierre-Henri et Thomas Benhamou insufflent un esprit d'avant-garde en défendant des artistes modernes: Lars Fredrikson, Max Wechsler, Claude Chaussard, Charles Pollock, Albert Hirsch, et surtout Jean Degottex, qui fut l'un des plus proches amis de Maurice Benhamou. Si quelques artistes contemporains comme Claire Chesnier sont également soutenus par la galerie ETC, ce n'est pas pour leur contemporanéité, mais bien pour leur discours atemporel d'une profondeur qui dépasse le récit, la forme ou la technique. Car ce duo cherche essentiellement à provoquer une rencontre inattendue entre celui qui prendra le temps d'entrer dans sa galerie du Marais et une œuvre d'art qui, dans son entité, peut incarner l'épure, l'immatérialité, le vide, l'insonorité, la présence de l'absence et vice versa. C'est à ce seul prix qu'ils peuvent alors consentir à céder une de leurs pièces dans les mains d'un acquéreur, seulement si cette rencontre reflète une évidence, au mieux une révélation.

Vision concrète de l'abstraction

«Je souhaite que l'abstraction historique sorte de l'anecdote.» Thomas Benhamou le sait, les artistes qu'il défend appartiennent à l'histoire de l'art et sont aujourd'hui compris comme des références intellectuelles au détriment d'une approche de leur travail purement sensible et intelligible. Autrement dit, leurs œuvres ne se regardent plus parce qu'elles sont devenues de la matière à penser déjà écrite dans d'innombrables ouvrages. Pourtant, Pierre-Henri et Thomas Benhamou croient à leur présence intemporelle, à leur puissance esthétique, à leur silence qui mène à l'introspection et à la nécessité de les confronter au regard d'un public qui ne voit plus. Ils le revendiquent: «le galeriste est un percepteur qui travaille pour défendre une certaine idée du sensible».

La galerie est sa matière première avec laquelle il compose un espace-sens. Si chaque exposition dévoile un fragment de l'univers d'un peintre, d'un dessinateur ou d'un sculpteur, elle doit toujours être propice à une expérience globale et intime. Outre d'être un soutien précieux pour ses artistes, la galerie ETC a une aspiration plus large, celle d'exciter la sensibilité du regardeur d'aujourd'hui, pour que demain, ces œuvres d'hier diffusent leur aura au-delà du temps.

They are Galeristes

Galerie ETC

Now at the gallery

Paris → December 1, Charles Pollock

When a realisation occurs, without warning, it is no longer possible to back out. Thomas Benhamou felt the crucial need to change his life one day. He had a sudden revelation, while standing up in a subway train, in London: the passengers wore the same jacket, the same white shirt, and carried the same briefcase for work as he did. They all patiently waited for the stop that would drop them off at the foot of their offices, all squeezed in the top floors of the City's high buildings – everybody that is, but Thomas Benhamou. Indeed, that day of 2017, he decided to turn around and take the direction of the Tate Modern instead, where he took a moment of introspection surrounded by Mark Rothko's works. As he looked at the paintings, a foregone conclusion imposed itself to him – something he already felt as a child, when the sight of Francisco de Goya's *Colossus* took his breath away at the Prado Museum. His decision was made. He would answer the call of art.

A paternal connection to art

Flouting his respectable career in finance in London, Thomas Benhamou thus decided to unlearn everything, free himself from the corporate lawyers' jargon, and plunge into the art world instead. If his implication was new in this field, this is a milieu that he had actually never left. He was even born into it: his father, Pierre-Henri Benhamou, is a well-known art collector and a great connoisseur of French conceptual artists from the late 20th century, and his grandfather, Maurice Benhamou, a poet, essayist and former renown art critic who contributed to the magazine *art press*. Both have kept rubbing shoulders with institutional artists, forging amicable relationships and discussing at length the aesthetics of art with them. Together, they shaped the artistic and literary universe, into which Thomas Benhamou grew up and evolved before ending up dedicating his life to it as well.

When he returned to Paris, he opened a first space on the Rue de Grenelle with Pierre and Alexandre Lorquin. His exhibition around Judit Reigl's work impressed his father and grandfather. Father and son thus decided to open the Galerie ETC in January 2019, which they have dedicated to non-figurative artists from the second half of the 20th century who nurtured the latter's taste for art as a child.

galeristes.fr + galerie-etc.com

Artists exhibited at Galeristes 2019

Claude Chaussard, Claire Chesnier, Jean Degottex, René Guiffrey, Albert Hirsch, Charles Pollock and Max Wechsler

Modernity in Le Marais

Defending modern artists for the most part, Pierre-Henri and Thomas Benhamou have instilled a distinctive avant-garde atmosphere among the otherwise very sharp contemporary art galleries of the Parisian historic district Le Marais, where they chose to implant their space on the Rue Saint-Claude. They represent Lars Fredrikson, Max Wechsler, Claude Chaussard, Charles Pollock, Albert Hirsch, as well as Jean Degottex who was actually one of Maurice Benhamou's closest friends. The Galerie ETC also supports a few contemporary artists such as Claire Chesnier, but not because of their contemporaneity, rather the timelessness of their discourses whose depth goes beyond the works' narrative, formal or technical qualities. As a matter of fact, the duo essentially seeks to provoke an unexpected encounter between anyone who takes the time to visit their gallery in Le Marais, and artworks, which give a body to purity, void and silence by materialising absence or abstracting presence. They only agree to sell works to collectors when such encounters feel evident or, better even, lead to a revelation.

Concrete vision of abstraction

"I wish historical abstraction would finally get out of anecdotes," Thomas Benhamou confides. He is aware that the artists he defends now belong to art history, which often causes their works to be understood as intellectual references to the detriment of a purely sensible and intelligible approach. In other words, their works are no longer looked at, because they have become materials to reflect upon, already written about in many books. Yet, both Pierre-Henri and Thomas Benhamou believe in their timeless presence, their aesthetical power, their silence leading to introspection, as well as the necessity to confront them again to the public's eyes, which have become blind to them. "The gallerist is a collector, who sets out to defend a certain idea of the sensible," they claim.

Thomas Benhamou considers his gallery as a raw material, with which he composes a meaningful space. If each exhibition reveals a fragment of an artist's pictorial or sculptural universe, it must also create the occasion for a global, yet intimate experience. In addition to being a precious support for the artists it represents, the Galerie ETC has a bigger aspiration: that of stimulating the beholder's sensibility today, so that tomorrow, the works from yesterday diffuse their aura beyond time.

Portrait written by Anne-Laure Peressin
with *Jeunes Critiques d'art*
for Galeristes 2019.
Translated from French
by Violaine Boutet de Monvel.

Ils sont Galeristes

Galerie Faure Beaulieu

En ce moment à la galerie

Paris → 26 octobre, *Extended Galeristes*

Après cinq années de nomadisme, Arnaud Faure Beaulieu a opté pour la sédentarité. Pas n'importe laquelle cependant car c'est dans deux lieux pérennes que le galeriste a décidé d'installer la galerie à laquelle il a récemment donné son nom. L'ex-galerie itinérante qu'il a créée en sortant de l'IESA en 2013 a jeté l'ancre et se dédouble désormais en deux espaces parisiens: le premier, ouvert au public et sobrement intitulé *Vitrine-65*, se situe rue Notre-Dame-de-Nazareth et est régi par le rythme des expositions qu'il programme (en alternance avec deux autres entités indépendantes). Il faut une invitation pour entrer dans le second lieu ouvert par le galeriste. Installé dans un appartement du XVI^e arrondissement de Paris, il permet aux collectionneurs, amateurs d'art, critiques, artistes et visiteurs qui en ont formulé la demande, de partager l'intimité d'un lieu multi-face. Le chaleureux confort de l'appartement est propice aux rencontres, discussions et soirées animées que le galeriste organise régulièrement depuis un an. Dans l'écrin qu'il a aménagé avec soin, les œuvres et les artistes de la galerie sont le point de départ de conversations profondes autour des passions qui animent le galeriste et ses invités. Autour d'un café, d'un déjeuner ou d'un dîner, Arnaud Faure Beaulieu réunit et fait découvrir ce qui a su l'étonner, l'émouvoir et le convaincre. Les œuvres de la galerie sont accrochées aux murs de l'entrée, des couloirs et du salon, suivant une programmation toute personnelle réunissant les artistes «permanents» de la galerie et des artistes «invités» – dont Arnaud Faure Beaulieu suit régulièrement le travail sans toutefois avoir forcément vocation à les représenter sur le long terme. Dans la décoration très minimale de l'appartement, les œuvres réunies permettent à chacune et chacun de se projeter, de les imaginer dans son salon ou au sein de sa propre collection, tout en se les appropriant par la parole et l'échange qu'il aime provoquer.

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Cyprien Chabert, Michel Duport, Frédéric Galliano, Rémy Hysbergue, Daniel Lévy, François Machado, Marie-Luce Nadal, Sylvain Polony, Alberto Sorbelli, Thomas Van Reghem et Jean Von Luger

Autodidacte en histoire de l'art, Arnaud Faure Beaulieu s'est d'abord pris de passion pour la période romantique. Les artistes qu'il défend aujourd'hui en témoignent. Éloges de l'informe, des ruines et de la matière, de l'indicible de la nature retranscrit par le pinceau ou la plume, les œuvres qu'il met en avant partagent des airs de mysticisme et de sublime, et sont propices à une pluralité d'interprétations, échos de la diversité des rapports au monde dont elles témoignent. Sur le papier ou dans l'aluminium de ses sculptures plates accrochées aux murs, Frédéric Galliano se concentre sur ses monades toutes leibniziennes venues matérialiser le rapport entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, le percevoir et l'apercevoir, ce qui est mais ne sera peut-être plus l'instant d'après. François Machado enregistre et recompose quant à lui dans la fibre et le polymère, les ruines d'édifices illustres qui ont survécu au passage du temps et dont les portraits sanguins et calcaires nous parlent d'Histoire et en dévoile l'aura. Les délicates œuvres sous verres de Thomas Van Reghem capturent quant à elles cendres, terres et poussières par lesquelles la main de l'artiste retrace les sillons de ses expériences et de ses voyages et nous permettent la plus pure des contemplations. Enfin, sur du laiton gravé, par ses fresques réalisées à même le mur, dans le bois, la résine ou le papier, l'infatigable Cyprien Chabert recompose des mondes et des morceaux de nature, forêts, îles et autres paysages, dans lesquels les fragments sélectionnés viennent recomposer un tout, idéal et idyllique.

Arnaud Faure Beaulieu a su s'entourer de mille nuances de romantisme et d'œuvres qui lui ressemblent intimement. Si, pour l'instant, l'ex-nomade a décidé de se poser, c'est pour mieux transmettre la passion qu'elles ont animée chez lui et dont il espère parvenir, par sa générosité et son exaltation, qu'elle dépassera les murs sur lesquels il aime tant l'exposer.

They are Galeristes

Galerie Faure Beaulieu

Now at the gallery

Paris → 26 octobre, *Extended Galeristes*

After five years of nomadism, Arnaud Faure Baulieu opted for a sedentary lifestyle, but not any kind: the gallery, which he has only recently given his name to, spreads across two perennial places. So the ex-itinerant gallery, which he created after graduating from the IESA in 2013, has finally dropped the anchor and now split into two spaces in Paris. The first, which is opened to the public and soberly titled *Vitrine-65*, is situated on the rue Notre-Dame-de-Nazareth and ruled by the rhythm of the exhibitions he programs (alternately with two other independent entities). We need an invitation to enter the gallerist's second space. Installed in an apartment in the 16th arrondissement of Paris, this space allows collectors, art amateurs, critics, artists, or anyone who has expressed the wish to visit it, to experience together the intimacy of a multi-faceted place. The warm cosiness of this home is favourable for encounters, discussions and lively receptions, which the gallerist started organising a year ago. Within this carefully arranged setting, the gallery's artists and their works are the starting point of deep conversations around the passions that drive him and his guests. Be it around a coffee, a lunch or a dinner, Arnaud Faure Baulieu reunites people to share with them what has managed to surprise, move and convince him. Artworks hang onto the walls at the entrance, in the corridors, as well as the living room, following a very personal programme that brings together the "permanent" artists of the gallery and "invited" ones, whose practices Arnaud Faure Beaulieu assiduously watches without necessarily intending to represent them in the long haul. Within the very minimalist design of the apartment, the works thus confronted allow each and everyone to project themselves by imagining the pieces into their own living rooms or within their own collections, all the while discovering them through speech and exchange that the gallerist likes to inspire.

Artists exhibited at Galeristes 2019

Cyprien Chabert, Michel Duport, Frédéric Galliano, Rémy Hysbergue, Daniel Lévy, François Machado, Marie-Luce Nadal, Sylvain Polony, Alberto Sorbelli, Thomas Van Reghem and Jean Von Luger

Self-taught in art history, Arnaud Faure Baulieu was first seized by a passion for the romantic period. The artists he defends today are testaments to this. Their works are a eulogy of informality, ruins and matter, which re-transcribes so to speak the ineffability of nature through a brush or a pencil. They all share an air of sublime mysticism that engages a plurality of interpretations and echoes a variety of relationships to the world, which they reflect upon. Whether on a sheet of paper or within the aluminium of his flat wall-sculptures, Frédéric Galliano's Leibnizian monads materialise the relation between the infinitely large and the infinitely small, perception and apperception, or what is but might no longer be an instant after. François Machado records and recomposes within fibres and polymers the ruins of illustrious edifices, which have survived the passage of time, and whose sanguine or chalky portraits speak of history, further unveiling its aura. Thomas Van Reghem's delicate, purely contemplative works capture and frame ashes, soils and dusts through which the artist's hand has retraced the furrows of his various experiences and travels. Finally, through a variety of mediums that include engraved brass, frescoes realised directly onto walls, wood, resin, as well as paper, Cyprien Chabert's inexhaustible oeuvre recomposes worlds or fragments of nature, forests, islands, and many other landscapes, which unfold together a new entity, both ideal and idyllic.

Arnaud Faure Beaulieu has managed to surround himself with countless nuances of romanticism through practices that intimately speak to him. If this ex-nomad has decided to settle for now, this is to better transmit the passion that all these works have ignited in him — a passion, which he certainly hope that his generosity and exaltation will manage to convey beyond the walls, onto which he likes exhibiting so much.

Ils sont Galeristes

Galerie Jean Fournier

En ce moment à la galerie

Paris → 9 novembre, Gilgian Gelzer, *A Light Year Away*

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Pierre Buraglio, Fabienne Gaston-Dreyfus, Gilgian Gelzer, Jean-Paul Riopelle et Armelle de Sainte Marie

La galerie Jean Fournier: une histoire contemporaine

«Mon rapport à Jean Fournier? Un état d'esprit plutôt qu'un attachement à une forme d'art particulière. C'était un homme d'action, qui prenait des risques, élégant et discret mais qui était dans l'action. Comme nous! Élégantes et actives!».

Émilie Ovaere-Corthay, la nouvelle directrice de la galerie Jean Fournier depuis juin 2013 a le sourire vif et les yeux pétillants. Pas question pour elle d'envisager la galerie comme une aventure solitaire. Au contraire! C'est au côté de Martina Mutti, en lien avec les artistes de la galerie depuis 2007, et de Harry Ancely, chargé des foires et de la communication, qu'Émilie Ovaere-Corthay établit ses choix et l'accrochage de chaque exposition. Un échange indispensable pour cette ancienne conservatrice au Musée Matisse du Cateau-Cambrésis pendant six ans. Après avoir été responsable de l'art dans les Chapelles de 2010 à 2013, c'est donc tout naturellement qu'elle prend la relève d'Élodie Rahard, ancienne directrice pendant dix ans de la galerie.

«Ce qui me passionne, c'est la continuité entre art moderne et art actuel. Les artistes actuels s'appuient sur ce qui s'est produit précédemment. Je n'aime pas les choses déconnectées. J'ai besoin de racines, je suis une terrienne moi!», s'exclame Émilie Ovaere-Corthay dans un éclat de rire. C'est dans ce même esprit d'aventure que Jean Fournier (1922-2006) passionné d'art abstrait et féru d'édition, ouvre sa première galerie-librairie rue Kléber en 1954. Il est ainsi le premier à représenter Simon Hantaï en France dès ses débuts en 1956 et ce jusqu'à la mort de l'artiste en 2008. C'est par son entremise que Jean Fournier va faire la découverte dès le milieu des années 1950 des peintres américains venus s'installer en France. Là encore, il sera parmi les premiers à exposer James Bishop, Sam Francis, Shirley Jaffe, Joan Mitchell, Jean-Paul Riopelle et Kimber Smith.

Aujourd'hui c'est cet héritage qu'Émilie Ovaere-Corthay s'attache à valoriser à travers ces figures historiques de l'art moderne tout en établissant un dialogue fécond et souvent

surprenant avec des artistes contemporains. «Nous ne sommes pas une galerie à la mode. Les galeries branchées recherchent des artistes de quatre-vingts ans pour les remettre au goût du jour, nous, ils sont déjà là. Il y a un véritable mélange de générations,» rappelle-t-elle fièrement. Il est vrai que des artistes tels que Kimber Smith repéré par Jean Fournier dans les années 1970, frappent par leur avant-gardisme et leur radicalité. Son utilisation de la peinture à la bombe sur toile et ses compositions géométriques et répétitives annoncent les cartographies de Peter Soriano dessinées à même les murs des musées et des galeries en 2013. À l'inverse, les peintures à la fois futuristes et narratives de Christophe Robe semblent puiser dans le répertoire historique de l'art moderne pour en livrer une version 2.0.

La galerie Jean Fournier fortement identifiée par les collectionneurs d'art moderne s'ouvre désormais à un nouveau public d'amateurs d'art contemporain, de plus en plus soucieux d'établir des liens entre histoire et actualité. En visitant la galerie, installée rue du Bac depuis 1999 et présidée par Jean-Marie Bonnet, ancien compagnon de Jean Fournier, le public peut ainsi découvrir des peintres et sculpteurs, européens et américains, dont la pratique artistique se développe depuis les années 1980 et 1990: Stéphane Bordarier, Dominique De Beir, Fabienne Gaston-Dreyfus, Gilgian Gelzer, Nicolas Guiet, Claire-Jeanne Jézéquel, Frédérique Lucien, Pierre Mabile, Jean-François Maurige, Bernard Moninot, Christophe Robe, Peter Soriano et Claude Tétot.

Et comme Jean Fournier à l'époque, Émilie Ovaere-Corthay reste très attachée à l'édition de multiples à laquelle elle porte un soin tout particulier et à l'édition de catalogues monographiques de ses artistes. À cela s'ajoute désormais le mécénat éditorial de la collection *Beautés* dirigée par Éric Suchère et Camille Saint-Jacques, diffusée à la galerie et en librairie. La revue, éditée deux fois par an, réunit des textes de philosophes, de critiques d'art, de conservateurs de musées ou de commissaires d'exposition pour livrer un éclairage transversal sur un artiste et sa démarche.

They are Galeristes

Galerie Jean Fournier

Now at the gallery

Paris → November 9, Gilgian Gelzer, *A Light Year Away*

Artists exhibited at Galeristes 2019

Pierre Buraglio, Fabienne Gaston-Dreyfus, Gilgian Gelzer, Jean-Paul Riopelle and Armelle de Sainte Marie

The Galerie Jean Fournier: a contemporary tale

"My relationship to Jean Fournier? A state of mind, rather than an attachment to a particular art form. He was a man of action, who took risks. He was elegant and discreet for sure, but he was first and foremost in the action. Like us! We are both elegant and active!"

Émilie Ovaere-Corthay, the new director of the Galerie Jean Fournier since June 2013, has a bright smile and shining eyes. There is no way for her to consider the gallery as a solitary journey. Quite the opposite! She conceives her programme and each exhibition in collaboration with Martina Mutti, the artist liaison at the gallery since 2007, and Justine Zelmar, who is in charge of fairs and communication. Dialogue is vital for Émilie Ovaere-Corthay, a former curator who worked at the Musée Matisse in Le Cateau-Cambrésis for six years and further took charge of *L'art dans les Chapelles (Art in Chapels)* from 2010 to 2013. This is thus quite naturally that she succeeded to Élodie Rahard, who ran the gallery for ten years.

"What I am passionate about is the continuity between modern and contemporary art. Today's artists lean on what was previously made. I don't like things that are disconnected. I need roots. I am definitely terrestrial!" – Émilie Ovaere-Corthay bursts out laughing. As of Jean Fournier (1922-2006), who was passionate about abstract art and edition, he opened his gallery-bookstore on the Rue Kléber in 1954 with the same adventurous spirit. He was actually the first to represent Simon Hantaï in France as soon as 1956, and the gallery continued to do so until the artist's death in 2008. In return, the latter further introduced Jean Fournier to American painters, who had moved to France. Then again, starting in the mid-1950s, the gallerist stood among the firsts to exhibit the works of James Bishop, Sam Francis, Shirley Jaffe, Joan Mitchell, Jean-Paul Riopelle, and Kimber Smith.

All these historical figures of modern art constitute the heritage that Émilie Ovaere-Corthay makes every effort to preserve, further creating a fecund and often surprising dialogue between

them and contemporary artists. "We aren't a trendy gallery. Hip galleries actually search for 80-year-old artists to bring them back into fashion. For us, they are already here! We have a real mix of generations," she proudly says. It is true that artists such as Kimber Smith, who Jean Fournier discovered in the 1970s, rather strike with their avant-gardism and radicalness. The latter's use of spray paint on canvas, as well as his repetitive geometric compositions, announce the cartographies that Peter Soriano would later draw directly onto the walls of museums and galleries in 2013. Conversely, Christophe Robe's both futurist and narrative paintings seem to dig into the historical repertoire of modern art so that to deliver its 2.0 version.

The Galerie Jean Fournier, which modern art collectors are already familiar with, has now opened its programme to a new public of contemporary art amateurs, more and more concerned with establishing links between the present and the past. When visiting the gallery, which has moved to the Rue du Bac since 1999 (and which has been presided by Jean-Marie Bonnet, Jean Fournier's partner, since the latter's death), the public can discover European and American artists who have developed their pictorial or sculptural practices since the 1980s and 1990s: namely, Stéphane Bordarier, Dominique De Beir, Fabienne Gaston-Dreyfus, Gilgian Gelzer, Nicolas Guet, Claire-Jeanne Jézéquel, Frédérique Lucien, Pierre Mabile, Jean-François Maurige, Bernard Moninot, Christophe Robe, Peter Soriano, and Claude Tétot.

Like Jean Fournier at the time, Émilie Ovaere-Corthay remains very attached to the edition of multiples, which she gives extra care to, and monographic catalogues on her artists. She further sponsors the editorial collection *Beautés (Beauties)* under the direction of Éric Suchère and Camille Saint-Jacques, which is distributed at the gallery and in bookstores. This biannual publication brings together essays by philosophers, art critics, as well as institutional or independent curators, in order to shed a transversal light onto artists and their processes.

Ils sont Galeristes

Hors-Cadre

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Rebecca Brodskis, Louis Granet et Clara Rivault

Il m'a été difficile de ne pas grimacer lorsqu'on m'a parlé pour la première fois de la galerie digitale Hors-Cadre. En effet, l'ambition, de celles qu'on me présentait comme «deux sœurs», de créer un espace virtuel pour vendre des œuvres d'art contemporain me paraissait quelque peu caduque. C'est donc pleine de curiosité – et d'appréhension – que je me suis rendue en février dernier à leur exposition inaugurale au Bastille Design Center.

Ce soir-là, Manon et Océane Saily présentaient les artistes avec qui elles commençaient à collaborer et expliquaient l'entièreté de leurs intentions. Ce soir-là, j'ai arrêté de grimacer, grisée par l'excitation qui accompagne les prémices d'une aventure que l'on prévoit grande et mémorable.

Depuis la galerie Hors-Cadre a fait son nid. Elle représente une dizaine d'artistes français au talent certain qu'elles montrent au gré d'expositions et de voyages. Leur postulat de départ, moteur de l'ouverture de leur galerie fait d'ailleurs toujours foi: «À travers nos expériences professionnelles respectives, en galeries d'art et institutions culturelles, et nos échanges avec des artistes et professionnels du monde de l'art, nous avons constaté une forte volonté de dépasser les frontières de l'Hexagone et de tisser un réseau international. Cependant, les artistes n'ont que trop rarement la possibilité de concrétiser cette volonté. Corollaire de cette diffusion restreinte, la scène artistique française contemporaine est actuellement largement méconnue à l'étranger.» Pour y pallier, ces deux sœurs ont décidé de proposer un modèle de galerie innovant basé sur la virtualité, l'échange et le rayonnement à l'international. «Nous avons voulu nous débarrasser des impératifs qu'impose une galerie traditionnelle en nous emparant de l'enthousiasme naissant pour la vente d'art en ligne.»

Néanmoins, loin d'elles l'envie de créer un catalogue numérique. «Nous pensons vraiment nécessaire de proposer un contenu riche autour des œuvres que nous présentons. L'objectif est donc de découvrir le travail de l'artiste et l'univers dans lequel il évolue. Pour cela nous faisons appel à Quentin

Labail, un jeune réalisateur qui filme les artistes au cœur de leur atelier, pour saisir pleinement leur démarche et leur personnalité.» Si la vidéo permet effectivement une plongée immédiate dans un environnement, les deux galeristes commandent également des textes originaux à des critiques d'art. Si bien que les plumes de Julie Crenn, Ingrid Luquet-Gad ou encore Florian Gaité sont venues analyser les œuvres qu'elles présentent.

Pour autant, si le canal numérique est prodigieux pour diffuser largement des données, le rapport à l'œuvre reste primordial. Pour surpasser cette problématique, Manon et Océane Saily cultivent de véritables relations aussi bien avec leurs artistes qu'avec leurs collectionneurs et organisent régulièrement des visites d'ateliers, des dîners et des expositions éphémères. «L'idée fondatrice de la galerie est de représenter et promouvoir, aussi bien en France qu'à l'international, la scène émergente française. Dans cette optique, nous développons actuellement deux expositions à l'étranger en collaboration avec des commissaires d'expositions intégrés aux scènes artistiques locales et en nous appuyant sur le réseau culturel français. Les expositions en cours de conception permettront ainsi une mise en regard avec les artistes du pays. L'objectif est de tisser un lacis d'artistes et d'institutions pour créer un terrain fertile de dialogue et d'émulation.»

Les avantages d'une galerie digitale et nomade sont donc nombreux. L'aspect financier n'est pas à omettre; les frais qu'engendre l'existence d'un lieu physique et permanent sont considérables, ces économies permettent un important investissement dans la production des artistes. «Nous sommes très proches de nos artistes et faisons vraiment notre maximum pour les épauler afin qu'aucune contrainte, financière notamment, ne vienne entraver leur créativité.» Ainsi, si la jeunesse rassemble les artistes d'Hors-Cadre, elle n'est pas leur principal dénominateur commun. À l'image de Mathieu Merlet Briand, César Bardoux, et de Konrad Wyberek, l'ensemble de leurs artistes constituent un panel presque exhaustif des mutations de notre monde et de ses représentations. Ici, il est donc davantage question de dépassement de soi.

They are Galeristes

Hors-Cadre

Artists exhibited at Galeristes 2019

Rebecca Brodskis, Louis Granet and Clara Rivault

I was difficult for me not to pull a face when I first heard about the digital gallery Hors-Cadre. Indeed, the ambition of the two gallerists who were introduced to me simply as 'sisters' felt at first a little obsolete: it was about creating a virtual space to sell contemporary artworks. This is thus full of both curiosity and apprehension that I went last February to their inaugural exhibition at the Bastille Design Centre.

That evening, Manon and Océane Saily presented artists they just started collaborating with, and further exposed all their objectives. That evening also, I stopped pulling a face, inebriated with the thrill that accompanies the beginnings of an adventure, which promises to be great and memorable.

The Galerie Hors-Cadre has since built its nest. It represents a dozen manifestly talented French artists, and shows their works on the occasion of various exhibitions and travels. For that matter, Manon and Océane Saily's first postulate, which prompted the opening of their gallery, is still as topical as ever. "We have observed through our respective professional experiences in galleries and cultural institutions, as well as our exchanges with artists and other professionals in the field, a strong desire to go beyond the French borders so that to weave a true international network. Yet, artists too rarely have the opportunity to concretise this wish. The consequence of their works' limited diffusion is that the French contemporary art scene remains largely unknown abroad these days." To overcome this issue, the two sisters have thus decided to come up with an innovative gallery model based on virtuality, exchange and global exposure. "We wanted to get rid of the imperatives that a traditional gallery imposes, by jumping at this nascent enthusiasm for the online sale of art."

That being said, they wouldn't go so far as dreaming of creating digital catalogues. "We really find it necessary to offer a rich content around the works that we present, so that to truly encourage the discovery of our artists' practices, as well as the universes within which they evolve. In order to do so, we have

asked the young director Quentin Labail to film the artists in their studios and fully capture both their approach and personality." While video can certainly, and rather straightforwardly so, immerse us in a given environment, the two gallerists further commission original texts to art critics – so much so that the plumes of Julie Crenn, Ingrid Luquet-Gad and Florian Gaité, among others, have already come analyse the works that Hors-Cadre defends.

The digital channel may be phenomenal when it comes to diffuse data widely, but actually facing the works remains primordial. To tackle this issue, Manon and Océane Saily cultivate true relationships with their artists and collectors, and they regularly organise studio visits, dinners, and ephemeral exhibitions. "We founded the gallery with truly the idea of representing and promoting the French emerging scene as much in France as abroad. In this regard, we are currently organising two exhibitions abroad. We work in collaboration with independent curators already integrated into local foreign artistic scenes, all the while leaning on the French cultural network. These two exhibitions under development will set up a dialogue with artists from the other countries. The objective is to create a web of artists and institutions across borders, and thus a fertile ground for exchange and emulation."

Among the many advantages of running a digital and nomadic gallery, the financial aspect isn't to omit: the costs that the existence of a physical and permanent place engender are considerable. These savings allows Hors-Cadre to re-invest them into the artists' productions instead. "We are really close to our artists and do all in our power to help them so that no constraint, notably financial, can hinder their creativity." Youth isn't the only common denominator between the artists represented by the gallery. The works by Mathieu Merlet Briand, César Bardoux, Konrad Wyrebek, and all the others offer an almost exhaustive view of the ongoing mutations in our world and its representations. In other words, it is more about surpassing oneself here.

Ils sont Galeristes

Intervalle

En ce moment à la galerie

Paris → 14 décembre, Julien Mignot, *Screen Love (Wait for me)*

Si la collection peut assouvir bien des désirs, il en est un que Yan Di Meglio ne réussissait auparavant à combler: celui de créer avec les artistes.

Ce passionné de photographie, diplômé de Lettres et d'Histoire s'est donc débarrassé de la crainte de «la question idiote» devenant adepte du dialogue avec ses pairs et de la méthode empirique pour finalement ouvrir son propre espace d'exposition. Juchée sur les hauteurs de Belleville, rue Jouye-Rouve, la galerie Intervalle fête aujourd'hui ses quatre ans et Yan Di Meglio reste porté par cette même ambition: «Vivre des aventures humaines; accompagner les artistes et être soi-même accompagné par ces derniers.»

La notion d'accompagnement est d'ailleurs fondamentale dans tout son travail et les quelques lignes de présentation sur le site de sa galerie donnent tout de suite le ton: «Pourquoi vendre [les images]? Pour qu'il y en ait d'autres!». Oui, si la vente est nécessaire pour l'espace privé qu'est la galerie c'est qu'elle est l'un des moteurs de la créativité et de sa diffusion.

Mais quelle complexité pour un galeriste spécialisé dans la photographie de rendre saisissable la valeur des images! Alors que ces dernières sont en elles-mêmes reproduites de toutes parts, comment justifier leur vente, leur prix? Pour Yan Di Meglio la découverte de l'artiste et de son œuvre prime: «On pourrait ne parler que de la surface et considérer que la photographie n'est qu'une image reproductible à l'infini. Mais les personnes n'achètent pas qu'un bout de papier, elles collectionnent une histoire, une émotion, un protocole, voire un moment. En fait, les images sont certes présentes partout mais les photographies sont uniquement à la galerie.»

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Olivier Degorce, Julien Mauve, Julien Mignot et Marta Zgierska

Quand la question de la valeur des photographies exposées est enfin réglée, c'est celle de la frontière entre cet art et son penchant purement informatif qui résiste encore dans nombre d'esprits: «Un des dénominateurs communs des œuvres que je montre est d'être à la limite du reportage et du travail de plasticien. Toutes les images exposées au sein de mon espace proviennent d'une rencontre avec le monde et les autres. Si le photojournalisme peut y ressembler, il est davantage de l'ordre de la narration. L'image vient raconter une histoire alors que ce que je cherche c'est davantage l'histoire de l'image. Quand certains artistes viennent à la galerie pour me présenter leur travail et me raconter l'histoire qui l'accompagne, je suis parfois obligé de leur dire que leurs photographies réclament un livre et non pas une exposition.»

Déambulez dans l'espace de la galerie Intervalle et la nuance vous paraîtra dès lors évidente. Face aux œuvres de la série «The Colours of Faith» de Stratos Kalafatis par exemple: le monachisme a tellement ralenti le temps à l'académie Athonias qu'on le croirait suspendu, la photosensibilité du papier l'a définitivement figé. L'artiste le souligne bien davantage en choisissant des temps de pause si longs que les lumières changeantes prennent des allures de clairs-obscurisurréalistes. Se dressent alors face à nous des photographies aux qualités documentaires exceptionnelles – l'appareil photographique n'est habituellement pas le bienvenu dans ce monastère grec – augmentées par un artiste forger de sens, modelleur de lumières.

À Yan Di Meglio de conclure notre entretien simplement: «Rien ne sert d'extrapoler la ligne directrice d'un galeriste, il suffit de regarder ce qu'il montre.» Observons donc.

They are Galeristes

Intervalle

Now at the gallery

Paris → December 14, Julien Mignot, *Screen Love (Wait for me)*

If collecting can fulfil many desires, there is one that Yan Di Meglio had yet to satisfy: creating with artists.

This photography enthusiast, who graduated in literature and history, has thus overcome his fear of asking “the stupid question” and embraced dialogue with his peers instead, as well as the empirical method so that to finally open his own exhibition space. Perched on the heights of Belleville, Rue Jouye-Rouve, the Galerie Intervalle is now celebrating its 40th anniversary, and the same ambition still drives Yan Di Meglio: “to live human adventures, accompany artists and be accompanied by them.”

The notion of support is by the way fundamental to his entire work, and the few introductory lines on his gallery’s website immediately set the tone: “Why selling [images]? So that others can be made!” Indeed, being one of the motors of creativity and its diffusion is what makes sale necessary within the private context of a gallery.

Yet, making the value of photographs comprehensible is the difficulty that this specialised gallerist further faces! While such images can be reproduced anywhere, how can he best justify their selling, let alone their prices? For Yan Di Meglio, the discovery of the artists and their works takes precedence over these issues: “We could stick to the surface and consider that photography is just an infinitely reproducible picture, but people don’t just buy a piece of paper: they collect a history, an emotion, a procedure, even an instant. If images can indeed be seen everywhere, actual photographs can only be found at the gallery.”

Artists exhibited at Galeristes 2019

Olivier Degorce, Julien Mauve, Julien Mignot and Marta Zgierska

Once this question regarding the value of exhibited photographs finally settled, another thought lingers about the fine line between photography as an art and its purely informative penchant: “One of the common denominators between the pictures that I show is that they stand in between a piece of reporting and a visual artist’s work. All the images that I exhibit in my gallery come from an encounter between our world and others. Photojournalism could partly inform them, yet it verges more on narration. It documents real-life stories, whereas what I am looking for is rather a story of images. When artists come to the gallery to introduce me to their works and tell me the stories behind them, I sometimes find myself obliged to let them know that their photographs call for a book, not an exhibition.”

Visit the Galerie Intervalle and the nuance will appear clearly, for example in the works of Stratos Kalafatis’s series *The Colours of Faith* realised at the Athonite Academy. Monasticism has so much slowed down time there that it looks suspended, while the photosensitivity of the paper has definitely frozen it. The photographer has further highlighted this timelessness by working with so long exposures that the changing lights have become surrealist chiaroscuros. In this series, we thus face photographs with exceptional documentary qualities (cameras aren’t usually welcomed in this Greek monastery), which are further reinforced by an artist who forges sense and sculpts lights.

I shall leave Yan Di Meglio simply conclude this portrait, as he did our interview: “It is useless to extrapolate gallerists’ motives, you just have to look at what they show.” Let’s observe then.

Ils sont Galeristes

Galerie La Forest Divonne

En ce moment à la galerie

Paris → 26 octobre, Jean-Michel Meurice, *Retour d'Orénoque*
 Bruxelles → 19 octobre, Tinka Pittoors, *Daphne and me*

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Vincent Bioulès, Philippe Borderieux, Catherine François,
 Alexandre Hollan, Guy de Malherbe et Jean-Bernard Métais

Installée à Paris et à Bruxelles, la galerie La Forest Divonne soutient depuis sa création des artistes reconnus aussi bien qu'émergents. Qu'ils soient peintres, sculpteurs, photographes, graveurs ou vidéastes, un même attachement à l'Histoire de l'art et à sa réinterprétation les réunit.

Sarah En 1988, vous ouvrez votre première galerie rue Vieille-du-Temple dans le Marais. Quel cheminement vous a conduit à vous lancer dans cette aventure?

Marie-Hélène Après avoir travaillé comme professeur de dessin et de peinture dans un centre pour personnes handicapées, j'ai dirigé de 1985 à 1986 une galerie rue du Faubourg-St-Honoré qui appartenait à un couple franco-américain. Assez rapidement, l'envie d'ouvrir mon propre espace s'est imposée comme une évidence; j'ai alors plongé dans ce métier avec passion et ouvert la galerie Vieille-du-Temple, du nom de la rue où elle était installée. Ayant déménagé il y a trois ans rue des Beaux-Arts, dans le VI^e arrondissement de Paris, la galerie porte désormais mon nom, galerie la Forest Divonne. En 2016, la galerie a également ouvert un deuxième espace à Bruxelles, dirigé par mon fils Jean de Malherbe.

Sarah Vous représentez actuellement plus de vingt artistes, de générations différentes et aux pratiques variées, pour certains depuis de longues années, voire depuis leurs débuts?

Marie-Hélène En effet, j'expose depuis de nombreuses années des artistes comme Alexandre Hollan, Pierre Buraglio, Vincent Bioulès, Guy de Malherbe; récemment j'ai intégré deux sculpteurs comme Bernadette Chéné et Jean-Bernard Métais mais aussi une nouvelle génération d'artistes comme Illés Sarkantyu ou encore Bruno Albizzati qui adoptent les mêmes références que leurs aînés. Le rôle d'une galerie est pour moi de découvrir,

d'accompagner et de suivre des artistes si possible tout au long de leur carrière. Ainsi, si pendant de longues années «la peinture» a été dévalorisée sur le marché, j'ai toujours continué à la défendre. Par ailleurs, notamment avec la galerie installée à Bruxelles, nous soutenons activement la jeune création: dans un espace nommé «Project Room», nous présentons chaque année une exposition d'artistes émergents. Certains d'entre eux intègrent ensuite la galerie, comme Pauline Sarrus.

Sarah Les artistes que vous représentez forment-ils selon vous une famille?

Marie-Hélène Je ne cherche pas à identifier ma galerie à une tendance, une école ou un vocabulaire spécifique. Les artistes que je représente réalisent tout aussi bien de la peinture, de la sculpture, de la photographie, ou encore de l'estampe, de la vidéo, des installations. Néanmoins, plusieurs lignes de force semblent les réunir: d'une part le fait de créer des œuvres très incarnées, où les effets de matières et de textures jouent un rôle déterminant, avec quelque chose de très organique et vivant; d'autre part un certain rapport à la spiritualité, non pas nécessairement religieuse mais toujours ancrée dans des questions existentielles; par ailleurs, une forte indépendance à l'égard des modes et des tendances; enfin, une relation assumée à l'Histoire de l'art, un dialogue avec les thèmes et les styles qui la traversent. Ce dernier point explique en partie l'acquisition il y a huit ans du Château de Poncé dans le Vendômois aux abords de la Touraine, datant de la Renaissance, où j'organise depuis cinq ans des expositions thématiques, notamment autour du «Geste et du Paysage». L'idée étant ici, fidèle à l'esprit de la galerie, de souligner les liens entre l'ancien et le nouveau, le patrimoine et le contemporain; de créer des passerelles.

They are Galeristes

Galerie La Forest Divonne

Now at the gallery

Paris → October 26, Jean-Michel Meurice, *Retour d'Orénoque*
 Bruxelles → October 19, Tinka Pittoors, *Daphne and me*

Artists exhibited at Galeristes 2019

Vincent Bioulès, Philippe Borderieux, Catherine François,
 Alexandre Hollan, Guy de Malherbe and Jean-Bernard Métais

Based in Paris and Brussels, the Galerie La Forest Divonne supports emerging and established artists since its creation. Whether they are painters, sculptors, photographers, engravers or video-makers, they share the same interest for art history and its re-interpretation.

Sarah You opened your first gallery on the Rue Vieille du Temple in Le Marais, in 1988. What led you to embark onto this journey?

Marie-Hélène After teaching drawing and painting in a centre for disabled people, I directed a gallery on the Rue du Faubourg Saint-Honoré from 1985 to 1986. It belonged to a French-American couple. I very quickly felt the desire to run my own space, so I dived into this profession with passion and founded the Galerie Vieille-du-Temple, named after the street where I opened it. I moved it three years ago on the Rue des Beaux-Arts, in the 6th arrondissement of Paris, and gave it my name on this occasion: Galerie La Forest Divonne. I also opened a second space in 2016 in Brussels, which is run by my son Jean de Malherbe

Sarah You currently represent more than twenty artists, which belong to different generations and display various practices. You've actually supported some of them for many years, perhaps even since the beginning of their careers.

Marie-Hélène Indeed, I've exhibited artists such as Alexandre Hollan, Pierre Buraglio, Vincent Bioulès and Guy de Malherbe for many years. I've recently taken in Bernadette Chéné and Jean-Bernard Métais, who are both established sculptors, as well as a new generation of artists, including Illés Sarkantyu and Bruno Albizzati who share the same references as their elders. My role as a gallerist is to discover, follow and support artists

if possible throughout their careers. Thus, if during many years painting was quite depreciated on the market, I've nevertheless kept defending it. We further support young creation, notably at the gallery that we opened in Brussels. We present there each year in the Project Room an exhibition of emerging artists. Some of them eventually join the gallery after, as Pauline Sarrus did.

Sarah Do you consider that the artists you represent somehow form a family?

Marie-Hélène I don't seek to identify my gallery to a trend, a school, or a specific lexicon. The artists I represent work in painting, sculpture, photography, engraving, video, and even installation. Despite their differences though, many key elements seem to reunite them: one the one hand, they all create very embodied works, in which material and textural effects play a decisive part, unfolding something very organic and lively. On the other hand, they share a certain relationship to spirituality, which isn't necessarily religious, but always anchored in existential questions. In addition to these, they also demonstrate a strong independence regarding modes or trends, and finally, they enter into open dialogues with various themes and styles that have transpired art history. This last point partly explains our acquisition eight years ago of the Château de Poncé in the Vendômois, which is close to the Touraine, a traditional French province. This castle was built during the Renaissance. I've organised there for the past five years thematic exhibitions, notably around the notions of gestures and landscapes. As we do at the gallery, the idea there is to highlight links between the ancient and the new, cultural heritage and contemporary art, in other words to create bridges.

Ils sont Galeristes

Le Buisson, Paris

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Julien Carreyn, matali crasset, Geneviève Gauckler, M/M (Paris), Théo Mercier, Mrzyk & Moriceau et Jean-Luc Verna

Le Buisson c'est d'abord l'histoire d'une rencontre, entre un artiste et un objet qui bien souvent peine à emprunter les chemins de traverse. C'est la collaboration entre une identité créative et un savoir faire technique, c'est un médium alternatif, la possibilité de créer une œuvre à fleur de peau, l'édition de bijoux d'artistes. À la fin des années 1990, en plein boom d'Internet, Michele Monory comprend la richesse potentielle d'une telle technologie pour le monde de l'art. Elle pense d'abord à produire un catalogue raisonné d'artistes en ligne, puis, après discussion avec le peintre Jean-Charles Blais, germe l'idée de créer une collection en édition illimitée. Leur regard se tourne vers l'art vidéo qui, duplicable, peut permettre une grande accessibilité pour le public. C'est la naissance en 1998 – avec la collaboration d'Olivier Bomsel – d'«art-netart», studio de production et d'édition de vidéos et d'œuvres numériques. Michele Monory produit des films avec Jean-Charles Blais, Grout/Mazeas, matali crasset, Mrzyk & Moriceau, Claude Closky, Olivier Bardin ou Brice Dellspenger, qu'elle diffuse ensuite sur Dvd. Mais également des œuvres en édition limitée ou des projets spéciaux comme le géant de Samuel Rousseau pour *Nuit blanche 2003*. Elle fait la Fiac – où elle vend des Dvd à 39 € pièce – et Art Basel Miami, produit de nombreux films mais, les années 2000 avançant et internet se développant considérablement, l'art vidéo devient rapidement duplicable gratuitement en ligne, alors même que ses coûts de production restent élevés. L'équation devient compliquée.

Michele Monory a toujours été fascinée par les pierres précieuses ou semi-précieuses, par ces bijoux issus de la terre, transformés par le temps et la nature. Quelques années agent de voyage, elle profite de ses pérégrinations pour découvrir

et acheter des pierres, se constituer une collection finalement. À Bangkok par exemple, qu'elle a beaucoup fréquenté, elle trouve nombre de pierres à prix raisonnable, parfois même parées de quelques défauts, cela les rendait vivantes. Elle en montre alors quelques-unes à des artistes, leur demande ce qu'ils auraient envie d'en faire. C'est cela qui l'intéresse, proposer et produire, donner aux artistes un espace au sein duquel s'exprimer. Les idées fusent et conduisent finalement à l'émergence de Le Buisson, avec la collaboration de Francis Fichot, en 2010.

C'est ensemble qu'ils pensent et créent ce projet, à la croisée de l'art, du design et de la joaillerie. Depuis près de 10 ans s'enchaînent les collaborations – qui se font sous forme de carte blanche – et peu à peu se constitue une collection de bijoux divers et variés. À travers ces propositions c'est aussi l'univers de la joaillerie et la vision que l'on a du bijou et de sa préciosité normée qui évoluent. Julien Carreyn, matali crasset, les M/M, Mrzyk & Moriceau, Jean-Luc Verna ou encore Geneviève Gauckler se sont emparés de cette opportunité, se sont appropriés ce médium et ont – très naturellement – paré les bijoux de leurs univers graphiques et symboliques. La collection de bijoux d'artistes contemporains ainsi présentée au public est un condensé d'identités artistiques bien marquées, un ensemble d'œuvres miniatures à porter à même le corps, dans l'intimité du quotidien. Le Buisson c'est aussi un pas de côté, une prise de liberté par rapport à la joaillerie traditionnelle, une indépendance assumée de chaque objet, une identité forte, une réflexion sur le bijou, le montré et le caché, la préciosité des matériaux, et un jeu parfois aussi, un décalage, une fraîcheur. Finalement, l'envie de partager au public un art précieux et léger à la fois, un art de l'intime, comme une confiance.

They are Galeristes

Le Buisson, Paris

Le Buisson is first the story of an encounter between an artist and an object, which very often struggles to take the path less travelled. This is a collaboration between a creative identity and a technical skill. This is an alternative medium, offering the possibility to create works that brush the skin: the edition of jewellery pieces designed by artists.

At the end of the 1990s, when the public use of the Internet boomed, Michèle Monory understood the rich potential of such technology for the art world. She first thought about producing an online catalogue raisonné of artists. Then, after discussing with the painter Jean-Charles Blais, the idea of creating a limited-edition collection germinated. They turned their attention to video art, which, being duplicable, could reach a larger public. This gave birth to "art-netart," a studio specialised in the production and edition of video and digital works, founded in 1998 in collaboration with Olivier Bomsel. Within this frame, Michèle Monory produced films by Jean-Charles Blais, Grout/Mazeas, Matali Crasset, Mrzyk & Moriceau, Claude Closky, Olivier Bardin, and Brice Dellsperger, which she further distributed on DVDs. She also directed the conception of limited-edition works, as well as special projects such as Samuel Rousseau's giant for the Parisian all-night arts festival Nuit Blanche, in 2003. Finally, she began participating to art fairs, such as Fiac – where she sold DVDs €39 a piece – and Art Basel Miami. While she produced many more films throughout the 2000s, the Internet rapidly developed to the point that video art eventually became duplicable online for free, even though its production costs remained high. The equation thus became difficult.

Michèle Monory has always been fascinated by precious or semi-precious stones – these gems from the earth, transformed by the power of time and nature. While she worked for a couple of years as a travel agent, she took advantage of

Artists exhibited at Galeristes 2019

Julien Carreyn, matali crasset, Geneviève Gauckler, M/M (Paris), Théo Mercier, Mrzyk & Moriceau and Jean-Luc Verna

her peregrinations to seek and buy such stones, and constituted a collection. For instance, in Bangkok, which she visited frequently, she found many reasonably priced gems. The little flaws, which they sometimes displayed, made them livelier to her eyes. She showed them to a few artists to ask what they could do with them. This is actually what motivates her: proposing and producing, giving artists a frame, within which to express themselves. Ideas then streamed in every direction, and finally led to the emergence of Le Buisson in 2010, in collaboration with Francis Fichot.

Together, they have thought out and nurtured their project at the crossroads of art, design and jewellery. For about ten years now, collaborations have succeeded one another under the form of cartes blanches, which have constituted, little by little, an incredible collection of jewellery pieces. The entire field of jewellery is meant to evolve through these invitations, more specifically the notion of preciousness or its norms. So far Julien Carreyn, Matali Crasset, M/M, Mrzyk & Moriceau, Jean-Luc Verna and Geneviève Gauckler have seized this unique opportunity. While appropriating this new medium, they've naturally adorned their precious creations with their respective graphic and symbolic worlds. The collection of jewellery pieces thus designed by contemporary artists, and here presented to the public, concentrates very distinctive artistic aesthetics. It is an ensemble of miniature works, if you will, to be worn against the skin, in the intimacy of the everyday. Le Buisson is also a step on the side, an emancipation regarding traditional jewellery, an independence claimed by each object, a strong identity, a reflexion on personal adornments, what is shown and what is hidden, as well as the preciousness of materials, and sometimes a game as well, a shift, a novelty. Finally, it is also an envy – that to share with the public an art of the intimacy both precious and light, like a confidence.

Ils sont Galeristes

Loeve&Co

En ce moment à la galerie

Paris → 16 novembre, Sarah Kaliski, *Quel est ton nom, petite?*

Travail de relais

Hervé Loevenbruck ouvre sa galerie en 2001 juste après que Stéphane Corréard ait fermé la sienne. On pourrait parler d'un passage de témoin et en effet les deux hommes se connaissent bien et partagent une même histoire de l'art. En février 2019, ces deux autodidactes formés au contact des artistes, de stages en expériences professionnelles, décident de travailler ensemble et d'ouvrir une galerie commune: Loeve&Co. Un deuxième espace pour Hervé Loevenbruck qui gère maintenant plusieurs estates en plus de ses activités de galeriste d'art contemporain mais surtout un projet autonome qui œuvre à la réécriture d'une page de l'art français. Pour Stéphane Corréard, connu comme journaliste, commissaire d'exposition et également créateur de *Galeristes*, il s'agit de faire de la *critique d'art opérationnel* et de s'inscrire dans les pas de Pierre Restany ou Bernard Lamarche-Vadel. Plus qu'un soutien théorique, il a apporté avec la galerie Météo, fondé en 1992, un support logistique et financier à une génération entière d'artistes de Philippe Ramette à Ghada Amer; il retient de cette expérience la nécessité de générer un contexte, de mener ses propres projets et d'être dans le faire.

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Roy Adzak, Gilles Aillaud, Tadao Ando, Mark Brusse, Alexander Calder, Gaston Chaissac, Gérard Deschamps, Roland Dorcély, Tsugouharu Foujita, Sarah Kaliski, Tetsumi Kudo, Robert Malaval, Philippe Mayaux, Malcom Morley, Bruno Munari, Nobuo Sekine et Dorothee Selz

La première expérience de Stéphane Corréard avec une artiste était avec Dorothee Selz qu'il s'apprête avec Hervé Loevenbruck à représenter au public. «Nous avons constaté une forme d'invisibilisation de l'art français après les années 1960 et avec cette galerie-outil nous voulons ressortir des œuvres du passé, changer nos perspectives sur l'histoire et sur ce qui en découle.» En ouvrant leur espace dans la rue des Beaux-Arts et en se plaçant pour leur expositions sous le patronage d'Iris Clerc et Jeanine de Goldschmidt, les deux galeristes jouent avec le passé pour faire revivre des artistes femmes et extra-occidentaux comme Roland Dorcély. Convaincus que le marché peut donner l'impulsion nécessaire aux institutions pour se pencher sur cette histoire, ils sensibilisent d'abord les collectionneurs et se livrent à un véritable travail de recherche et de valorisation. À l'avant-garde des musées quand il s'agit par exemple de réhabiliter un profil touche à tout comme celui de Bruno Munari, la galerie Loeve&Co cherche à dépasser l'actualité immédiate. Les deux galeristes parlent d'une histoire active parce qu'il n'est finalement jamais trop tard pour montrer des vieux qui plaisent aux jeunes, ni trop tôt pour montrer des jeunes qui plaisent aux vieux!

They are Galeristes

Loeve&Co

Now at the gallery

Paris → November 16, Sarah Kaliski, *Quel est ton nom, petite?*

Relay work

Hervé Loevenbruck opened his gallery in 2001, right after Stéphane Corréard closed his own. We could talk about a kind of relay. Indeed, these two men know each other very well, and share the same vision of art history. In February 2019, these two autodidacts, who learned through contact with artists, various internships and professional experiences, took the decision to work together and open a gallery: Loeve&Co. This is a second space for Hervé Loevenbruck, who now manages many artists' estates in addition to his activities as a contemporary art dealer, but more importantly this is an autonomous project that seeks to rewrite a page in the history of French art. For Stéphane Corréard, already known as a journalist, curator, and the founder of Galeristes, this is about making *operational art criticism* and following the footsteps of Pierre Restany and Bernard Lamarche-Vadel. More than theoretical, the support that he originally provided within his former gallery – the Galerie Météo founded in 1992 – was also logistical and financial: he accompanied an entire generation of artists, including Phillippe Ramette and Ghada Amer. What he has retained from this past experience is the necessity

Artists exhibited at Galeristes 2019

Roy Adzak, Gilles Aillaud, Tadao Ando, Mark Brusse, Alexander Calder, Gaston Chaissac, Gérard Deschamps, Roland Dorcély, Tsugouharu Foujita, Sarah Kaliski, Tetsumi Kudo, Robert Malaval, Philippe Mayaux, Malcom Morley, Bruno Munari, Nobuo Sekine and Dorothee Selz

to generate a context, see one's own projects through, and take action.

Stéphane Corréard's first experience with an artist was with Dorothee Selz, whose work will be soon reintroduced to the public at Loeve&Co. "We have noticed a form of obliteration of French art since the 1960s, and with this gallery-tool, we want to dig works from the past, change our perspectives on history and what came out of it." By opening their space on the Rue des Beaux-Arts, and by placing their exhibitions under Iris Clerc's and Jeanine de Goldschmidt's patronage, the two gallerists play with the past to give a second life to women, as well as non-Western artists such as Roland Dorcély. Convinced that the art market can give the necessary impulse for institutions to finally look into this other history, they seek to raise awareness among collectors first, further engaging in an extensive work of research and valorisation. Standing at the forefront of museums when, for example, it is about rehabilitating such a multifaceted profile as Bruno Munari's, the Galerie Loeve&Co intends to go beyond what's happening now. The two gallerists speak of an active history, because in the end, it is never too late to show old artists who appeal to young ones, nor too early for the other way around.

Ils sont Galeristes

Meyer Zevil Art Projects

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Laura Bottereau & Marine Fiquet, Mazaccio & Drowilal, Maison Moche, John Timberlake et Yves Trémorin

Christine et Philippe Benadretti partagent deux passions : l'art contemporain et la Bretagne. Ils ouvrent la Galerie des Petits Carreaux en 2011 à Paris dans la rue du même nom, où ils mettent à l'honneur la scène artistique bretonne dans sa diversité d'âges et de pratiques. Mais très vite ils décident de migrer en Bretagne et aménagent un espace d'exposition de 80 m² dans leur maison de Saint-Briac. Ils y organisent de nombreuses expositions et résidences.

Le couple a commencé à collectionner il y a des années. Des artistes pour la plupart issus de la scène française et comptant parmi les principales figures de l'Histoire de l'art contemporain. Pas complètement satisfaits par l'expérience, ils aspirent à plus d'activité au sein d'une scène encore plus contemporaine, qu'ils voulaient participer à défricher et à soutenir davantage.

En 1996, Christine Benadretti crée *In Situ*, une des premières biennales d'art contemporain en extérieur à Enghien-les-Bains, en collaboration avec la commissaire Catherine Grout. Elles y invitent des artistes de renom : De Daniel Buren à Tadashi Kawamata, en passant par Candida Hofer, Beat Streuli, Heimo Zobernig et Franz West. L'expérience dure 10 ans.

Une fois installée à Saint-Briac, Christine Benadretti expérimente d'autres formes de soutien aux artistes. Elle crée l'association *festivart*, et initie, dès 2015, les *Rendez-vous à Saint-Briac*, en hommage à son ami artiste Gilles Mahé. Pendant le week-end de l'ascension, les galeries et lieux d'art réunis pour l'occasion, investissent le centre-ville du village breton et y aménagent un parcours de découverte de l'art contemporain, dont le succès est allé croissant au fur et à mesure des éditions. En 2019, a eu lieu la quatrième édition.

Avec son mari Philippe Benadretti, la Galerie des Petits Carreaux est le premier accomplissement pérenne de leur ambition

commune de soutien et de dévouement aux arts. En son sein, le couple offre moyens et visibilité à des artistes qu'ils ont parfois repérés dès leur sortie d'école d'art et qu'ils accompagnent, depuis, sans relâche, avec autant d'enthousiasme que de passion et de générosité. Au fil des ans, une relation de confiance s'est tissée avec ces « protégés », que le couple en est venu à appeler sa propre famille.

Aujourd'hui, ils démarrent une nouvelle aventure en investissant le Domaine de la Ferme du golf de Lancieux, et la Galerie des petits carreaux devient le « Meyer Zevil Art Projects ». Le cocon-refuge breton ouvre ses portes à une résidence d'artistes, des ateliers et un vaste lieu d'exposition. Véritable projet philanthropique, de soutien aux arts et aux artistes, il accueillera les projets sélectionnés par le couple et le dynamique commissaire d'exposition auquel il s'est associé, Nicolas de Ribou. Directeur artistique de l'édition 2016 de la foire alternative *Poppositions* à Bruxelles, ancien curateur de la *Collection Famille Servais*, le commissaire d'exposition indépendant partage le désir de Christine et Philippe Benadretti de penser un ordre de monstration et de défense de l'art contemporain libéré des contraintes de marché, et avant tout nourri par la passion qui anime ses acteurs et actrices.

Au Domaine de la ferme du Golf, c'est dans une autre temporalité que s'inscrivent les démarches poursuivies par les artistes accueillis, non soumises aux exigences effrénées de production ou de vente. Le couple y renoue avec la figure du mécène amoureux des arts et défenseur des artistes qu'il a choisi de représenter en leur offrant la possibilité d'une liberté émancipatrice, un espace alternatif dans lequel chercher, créer, et prendre le temps nécessaire au développement, au partage et à la transmission d'une passion dont l'ampleur ne semble jamais devoir s'essouffler.

They are Galeristes

Meyer Zevil Art Projects

Artists exhibited at Galeristes 2019

Laura Bottereau & Marine Fiquet, Mazaccio & Drowilal, Maison Moche, John Timberlake and Yves Trémorin

Christine and Philippe Benadretti share two passions: contemporary art and Brittany. In order to support the Breton art scene, and highlight its diversity of ages and practices, they first opened the Galerie des Petits Carreaux in the eponymous Parisian street, in 2011, before quickly deciding to move it to Brittany. They subsequently converted 80 square metres inside their house, in Saint-Briac-sur-Mer, into an exhibition space, where they've since organised numerous shows and residencies.

The couple actually started collecting many years ago, for the most part French artists counting among the leading figures in the history of contemporary art. This experience wasn't completely satisfying to them. They truly wished to be more proactive within the field so that to further support the French scene by taking part in its discovery, including its most contemporary end.

In 1996, Christine Benadretti created *In Situ*, one of the first contemporary art biennale outside Paris, in Enghien-les-Bains, in collaboration with the curator Catherine Grout. They invited there renowned artists such as Daniel Buren, Tadashi Kawamata, Candida Höfer, Beat Streuli, Heimo Zobernig and Franz West, among others. This experience lasted ten years.

Once installed in Saint-Briac-sur-Mer, Christine Benadretti started experimenting with other forms of support for artists. She created the association *Festivart* and initiated, as soon as 2015, the *Rendez-vous à Saint-Briac* in homage to her late friend, the artist Gilles Mahé. During the weekend of the Ascension, galleries and various art places rally and appropriate the centre of the Breton town, where a promenade is arranged to discover contemporary art. The success of this event has grown along its successive editions. The fourth edition took place earlier this year, in 2019.

The Galerie des Petits Carreaux is the first perennial accomplishment regarding her ambition to support and dedicate

herself to the arts — an ambition that she shares with her husband Philippe Benadretti. The gallery offers means and visibility to various artists. The couple has actually spotted some of them as soon as they graduated from art schools, and accompanied them ever since with as much enthusiasm as generosity. Over the years, a relation of trust has formed with these "protégés," considered now as family by the gallerists.

They've recently embarked onto yet another journey by investing *le Domaine de la Ferme du golf de Lancieux* which they've turned into the Meyer Zevil Art Projects. This new Breton cocoon-refuge is planned to host a residency for artists, workshops, as well as a vast exhibition space, which will welcome projects selected by the couple in association with Nicolas de Ribou, an up and coming independent curator. The underlying idea is to support the arts and artists by carrying on a truly philanthropic mission. Nicolas de Ribou was the artistic director of the 2016 edition of the alternative fair *Poppositions*, in Brussels, as well as the former curator of the *Servais Family Collection*. He shares Christine and Philippe Benadretti's wish to imagine new ways of exhibiting works and defending contemporary art, away from the constraints of its market, and more importantly inspired by the passion that actually drives its actors.

With their practices no longer subjected to mad imperatives related to production or sales, the artists invited on the former golf course can finally enter another temporality. In this sense, the couple has reconnected there with the figure of the patron of arts and artists by offering to the ones they have chosen to represent complete freedom in an alternative space, where it is possible to research, create and take all the time needed to develop, share and further transmit a passion without ever risking to get out of breath.

Ils sont Galeristes

Galerie Oniris – Florent Paumelle

En ce moment à la galerie

Paris → 16 novembre, Marie-Thérèse Vacossin, *Histoires de gris*

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Pierre Antonucci, Soo-Kyoung Lee, Véra Molnar et Guillaume Moschini

L'histoire de la galerie Oniris – Florent Paumelle est celle d'une transmission: celle d'une mère à son fils, celle d'une génération d'artistes à une autre, mais aussi celle d'un galeriste à son public. C'est l'histoire d'un espace qui a déjà trente années d'existence et qui a ouvert ses portes avec une exposition personnelle de François Morellet. «C'est un peu le parrain de la galerie. Nous lui avons organisé onze solo-show depuis 1986! Pourtant au départ, François disait qu'il y avait peut-être trop peu de collectionneurs en Bretagne pour ouvrir une galerie.» En effet, même Florent Paumelle, semble assez déconcerté face au choix qu'a été celui de sa mère: «Ce n'était pas très évident d'ouvrir une galerie à Rennes à cette époque. Mais il y a finalement eu une vraie dynamique avec notamment les Frac et les centres d'art qui commençaient à ouvrir et le public qui était de plus en plus désireux de voir de l'art contemporain.» C'est autour de deux groupes d'artistes que se composent alors les débuts de la galerie. Le premier était constitué d'artistes travaillant l'abstraction géométrique avec des figures telles que François Morellet, Aurélie Nemours ou Véra Molnar, le second regroupe des artistes concentrés sur les questions du geste, de couleurs et du support, avec évidemment quelques membres de Supports/Surfaces comme Claude Viallat et Jean-Pierre Pincemin, mais aussi Christian Bonnefoi. La galeriste s'est d'abord attelée à gagner la confiance des visiteurs locaux avant de s'exporter chaque année dès 1995 Porte de Versailles, à Paris, à l'occasion de la Fiac.

En 2004, alors qu'il travaillait pour des éditeurs de progiciels et que ses clients étaient exclusivement parisiens, Florent Paumelle récemment devenu père désire quitter la capitale. «Une reconversion s'imposait alors à moi. Je suis donc arrivé à la galerie, ce qui n'a surpris personne étant donné que j'étais déjà très présent: j'accompagnais régulièrement ma mère dans les ateliers d'artistes, je participais aux installations comme aux vernissages lors des foires, les artistes et les collectionneurs me connaissaient.» En reprenant la galerie, Florent Paumelle amène également avec lui de nouveaux artistes. «J'avais le souhait de travailler avec des peintres un peu plus proches de ma génération. Mais pour montrer des artistes nés dans les années 1960-1970 aux côtés des artistes de la galerie nés dans les années 1930 ou 40,

j'ai organisé une espèce de passation. En fait, j'ai demandé aux artistes en place de me recommander un ou deux artistes de ma génération dont ils appréciaient le travail. Je voulais créer un lien entre la première période de la galerie et la nouvelle. C'était aussi rassurant pour nos artistes comme nos visiteurs et nos collectionneurs.» Cette nouvelle génération n'a pas troublé la ligne de la galerie Oniris, au contraire, elle a confirmé sa singularité et prouvé que Florent Paumelle voulait poursuivre la monstration de peintres abstraits de la scène française. «Les artistes que j'expose aujourd'hui ont des univers assez hybrides entre les deux univers historiques. Leur travail est parfois géométrique et nombreux sont ceux qui questionnent le médium. Tous posent la question de comment on peint quand on est la génération d'après.»

Malgré ce subtil renouvellement, Florent Paumelle reste néanmoins sûr d'une chose: «Ce qui reste de la période de ma mère est le fait que la galerie est avant tout un lieu d'exposition ouvert à tous avant d'être un lieu marchand.» Il s'amuse d'ailleurs d'une différence fondamentale entre les galeries parisiennes et la sienne: «Dans le discours parisien, il existe une phrase toute particulière qui est «on va faire les galeries». À Rennes, nous sommes isolés car les autres espaces d'art contemporain ont des vocations autres que la vente! Aussi, la densité et la typologie de public en région impliquent qu'on prenne le temps d'accueillir tout le monde. Il faut prendre en compte tout le spectre des collectionneurs: ceux qui ne font que passer, ceux qui collectionnent vraiment et ceux qui sont susceptibles un jour d'acheter de l'art. Si bien qu'au quotidien cela s'illustre par le fait qu'on salue tout le monde et qu'on prenne le temps avec chacun de nos visiteurs.» Enfin, il y a les foires qui constituent pour la galerie Oniris de véritables rendez-vous. «La galerie Oniris n'est pas au coin de la rue de ses collectionneurs, les foires sont donc des moments privilégiés que nous pouvons passer avec nos collectionneurs Strasbourgeois, Marseillais et Perpignanais car ils ne se déplacent que trop rarement à Rennes! On se donne rendez-vous à Paris.» Ici, pas d'hésitation donc, pour une fois que l'occasion se présente, il est conseillé d'échanger.

They are Galeristes

Galerie Oniris – Florent Paumelle

Now at the gallery

Paris → November 16, Marie-Thérèse Vacossin, *Histoires de gris*

Artists exhibited at Galeristes 2019

Pierre Antonucci, Soo-Kyoung Lee, Véra Molnar and Guillaume Moschini

The story behind the Galerie Oniris – Florent Paumelle is that of a transmission: from a mother to her son, from a generation of artists to another, and from a gallerist to his public. This is the story of a space, which has already thirty years of existence, and which has opened its doors with a solo exhibition of François Morellet. "He is a little like the gallery's godfather. We have organised him eleven solo shows since 1986! Yet, at the beginning, François said that there might not be enough collectors in Brittany to open a gallery there." Indeed, even Florent Paumelle was first rather disconcerted by the choice that his mother made: "This wasn't very obvious to open a gallery in Rennes at the time, but, in the end, there has been a real dynamic notably with the FRACS (Regional Contemporary Art Funds in France) and art centres, which began to open in the region, as well as the public, who was more and more eager to see contemporary art." The gallery originally built itself around two groups of artists. The first included artists working in geometric abstraction, with figures such as François Morellet, Aurélie Nemours and Véra Molnár. The second brought together artists focused on questions pertaining to gestures, colours, and supports: among them, several members of Supports/Surfaces of course, such as Claude Viallat, Jean-Pierre Pincemin and Christian Bonnefoi. Florent Paumelle's mother first worked on gaining the trust of local visitors, before travelling each year since 1996 to Porte de Versailles to participate to Fiac (the International Fair of Contemporary Art in Paris).

In 2004, while he was working for editors of software packages whose customers were exclusively Parisian, Florent Paumelle decided to leave the capital. He had recently become a father. "Reconversion imposed itself to me. I soon arrived at the gallery, which didn't surprise anyone given that I was already very present there: I regularly accompanied my mother in the artists' studios, I helped installing the exhibitions, I took part in the openings during fairs, not to mention that the artists and collectors already knew me." When he took over the gallery, Florent Paumelle also brought new artists with him. "I wanted to work with painters a little closer to my generation. In order to show artists born in the 1960s

and 1970s next to the elder ones represented by the gallery, the latter born in the 1930s and 1940s, I organised a sort of handover. I actually asked the artists in place to recommend one or two artists from my generation, whose works they appreciated. In doing so, I wanted to create a link between the first period of the gallery and the new one. It was also reassuring for our artists, as well as our visitors and collectors." Thus, the new generation hasn't disturbed the original orientation of the Galerie Oniris, quite the contrary: it has reassessed its singularity and demonstrated Florent Paumelle's will to continue on presenting abstract painters from the French scene. "The artists I exhibit today have rather hybrid worlds, at the crossroads between the two historical ones. Their works are sometimes geometric, while many of them still question the medium, seemingly asking: how can we paint when we are the next generation."

Despite this subtle renewal, Florent Paumelle has stayed true to one thing: "What remains from my mother's period is the fact that the gallery is first and foremost an exhibition space opened to each and everyone, before being a commercial venture." He goes on gently laughing at the fundamental difference between Parisian galleries and his own: "There is a very peculiar expression in the Parisian discourse, which is *let's do the galleries*. In Rennes, we are isolated, because the other contemporary art spaces around us have different vocations than sales! The density and the typology of the public outside Paris also imply that we actually have to take the time to welcome everybody. We have to consider the entire spectrum of collectors: those who just drop by, those who really collect, and those are susceptible to buy art one day. So much that on a day-to-day basis, we really do welcome everybody and take the time with each visitor." Finally, there are fairs that are simply unmissable for the gallery. "The Galerie Oniris isn't just around the corner. Fairs thus offer privileged moments that we can spend with our collectors – be they from Strasbourg, Marseilles or Perpignan, because they only rarely come to Rennes! So we arrange to meet in Paris." Here, no hesitation then: on this occasion that only happens once a year, it is advised to exchange.

Ils sont Galeristes

Galerie Guido Romero Pierini

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Marion Bataillard, Éric Bourguignon, Simon Pasięka, Lou Ros, Christine Safa, Justin Weiler et Samuel Yal

S'il y a des vocations toutes tracées, il y a aussi ces heureux hasards qui dessinent des destinées insoupçonnées. L'histoire de Guido Romero Pierini fait partie de celles que nous aimons écouter car elle procure la conviction que rien n'est figé.

Pour cet italo-espagnol ayant vécu toute sa vie à Paris, le monde de l'art était d'abord celui des objets, que ses grands-parents dénichaient chez les antiquaires; celui des musées, lors des visites au Louvre enfant; celui aussi, des étés en Toscane, au milieu du patrimoine florentin. Si les premiers souvenirs artistiques sont bercés d'une aura classique, Guido Romero Pierini emprunte pourtant le chemin de l'art contemporain, suite à divers événements et rencontres aussi fortuites que décisives.

L'onomatopée de l'art

Après des études en langues étrangères appliquées à la Sorbonne, Guido Romero Pierini devient traducteur trilingue, un métier de l'art des mots en adéquation avec son amour pour la lettre. Parallèlement, il lance en 2011 son site en ligne *BoumBang*, une plateforme d'écriture dédiée à l'art contemporain, univers qui prend une place prépondérante le jour où il rencontre l'artiste Lou Ros. La révélation opère, une amitié naît, et sans le savoir, le futur galeriste venait de faire la connaissance du premier artiste qu'il représenterait.

Au fil des publications *BoumBang*, les connaissances s'aiguisent, un réseau se tisse et une communauté de lecteurs apparaît, ingrédients assurant une notoriété remarquée auprès d'un public aussi averti que non-initié. Des partenariats institutionnels et privés confortent un succès grimpaant, le tout complété par l'organisation d'événements festifs alliant accrochages et musique dans des lieux pointus de la capitale. De ces joyeuses festivités, sans nulle autre prétention que celle de rencontrer de jeunes artistes, est apparue une évidence: le goût pour le commissariat d'exposition de la scène contemporaine. Concevoir une exposition, trouver un lieu, soutenir des artistes... Si le métier n'était pas encore nommé, les actions, elles, s'apparentaient déjà à celles d'un galeriste. Preuve en est, en 2013, Guido Romero Pierini présente sa première exposition collective aussi remarquable que remarquée dans le milieu de l'art. De là, s'enchaînent les rencontres – artistes, futurs associés – et les expositions itinérantes, jusqu'à l'ouverture en 2015 d'une galerie fixe avec Lei Dinety. Après cette expérience, Guido Romero Pierini s'associe avec Michael Timsit, propriétaire de lieux d'exception à Paris,

pour s'orienter vers un modèle de galerie nomade, où chaque écran est sélectionné en fonction des œuvres à présenter.

Un bel écrin sinon rien

S'il tend à redevenir physique, Guido Romero Pierini conçoit d'abord son métier de galeriste comme un curateur. Le nomadisme répond certes à une vision de liberté, mais il est plus encore une façon de ne pas faire de concession sur le lieu d'exposition, voulu délibérément comme un espace d'envergure muséale à la hauteur de ce qui est présenté. Pour Guido Romero Pierini, l'écrin est le médium du discours proposé, valorisant tout à la fois le travail de l'artiste et sa pensée, la révélation de la forme et son dialogue, le cheminement du sens et son articulation. La galerie doit être un espace-temps à part, lieu propice à la réflexion ou à la contemplation, à l'échange comme à l'introspection, chose difficile à mettre en place aujourd'hui dans les quelques mètres carrés disponibles à Paris.

Guido Romero Pierini soigne chaque présentation, en offrant à ses artistes des expositions monumentales sur plusieurs centaines de mètres carrés au cœur du Marais. Il s'entoure également de critiques d'art pour l'écriture de textes analytiques et littéraires, toujours dans cette même volonté de formuler un discours visible et lisible au service de l'art.

Une affaire d'affinité

«Les artistes et collectionneurs avec qui je travaille sont avant tout mes amis.» Guido Romero Pierini le revendique: l'affinité est essentielle dans toute collaboration. Inspiré par Suzanne Tarasieve, pour qui il a déjà été commissaire d'exposition, Guido Romero Pierini partage une vision de l'art conviviale, basée sur des liens chaleureux et sincères entre ses acteurs. Une authenticité qui se reflète dans son caractère et son apparence, arborant un style minimaliste raffiné, loin du combo chemise blanche/veste cintrée du galeriste traditionnel. Pareillement, il assume de défendre une ligne curatoriale tournée vers la peinture, en représentant Lou Ros, Éric Bourguignon, Simon Pasięka, Marion Bataillard ou Justin Weiler, et tend à s'ouvrir vers d'autres médiums, comme la sculpture avec Samuel Yal. Ces artistes ont en commun de livrer des bribes autobiographiques silencieuses ou touchant à l'ordre de l'existence en tant que réalité ou fiction. Une esthétique du sensible donc, à l'image de la personnalité de Guido Romero Pierini.

They are Galeristes

Galerie Guido Romero Pierini

Artists exhibited at Galeristes 2019

Marion Bataillard, Éric Bourguignon, Simon Pasiëka, Lou Ros, Christine Safa, Justin Weiler and Samuel Yal

While there are futures that are all planned out, there are also lucky coincidences, which lead to unexpected destinies.

Guido Romero Pierini's story is one of those, which we enjoy listening to, because it shows that nothing is set in stone.

For this Italian-Spanish gallerist, who has lived all his life in Paris, the art world first related to objects, which his grandparents found in antique shops, as well as museums such as the Louvre, which he visited numerous times as a child, and finally all the summers he spent in Tuscany, bathed in the Florentine cultural heritage. A classical aura definitely nurtured Guido Romero Pierini's first artistic memories, yet they didn't prevent him from taking on the path of contemporary art – the result of fortuitous events and chance encounters, which turned out to be decisive.

The onomatopoeia of art

After studying applied foreign languages at the Sorbonne, Guido Romero Pierini started off as a trilingual translator – a profession relating to the art of words that matched his love for literature. Meanwhile, he also launched a website in 2011: the writing platform BoumBang dedicated to contemporary art – a field that eventually took a preponderant place in his life the day, when he met the artist Lou Ros. He had a revelation and a friendship was born: the future gallerist had just met the first artist he would represent.

His knowledge deepened publication after publication on boombang.com, just as a network and a community of readers progressively developed – all ingredients that would ensure his reputation among an audience of both connoisseurs and neophytes. Institutional and private partnerships also bolstered his growing success, which he further achieved through the organisation of festive events mixing exhibitions and music in various specialised places of the capital. Through these joyous festivities, which had no other pretention than that of meeting young artists, his interest in curating shows became self-evident. Conceiving exhibitions, finding places, and further supporting artists within the contemporary scene simply imposed themselves to him... The profession wasn't named yet, but his actions already spoke loudly, resembling those of a gallerist. In 2013, Guido Romero Pierini presented his first collective exhibition – a remarkable event that made quite an impression within the milieu. Numerous encounters with artists and future associates ensued, as well as many itinerant exhibitions until the opening, in 2015, of a permanent gallery in association with Lei Dinety.

Following this, Guido Romero Pierini eventually partnered with Michael Timsit, the owner of exceptional places in Paris, and together they conceived a model of nomadic gallery, selecting each locale according to the works to be exhibited.

A beautiful setting or nothing

If his profession as a gallerist tends to become anchored again, Guido Romero Pierini first conceives his activity from a curatorial standpoint. Nomadism certainly relates to a certain vision of freedom, yet it is for him even more a way to avoid having to make any concession when it comes to the exhibition space. He deliberately chooses places for their museum-like scale so that to measure up to the quality of the works he plans to present in them. For Guido Romero Pierini, settings are a medium for a given discourse, which highlight the artist's work and his thinking altogether, the revelation of a form, its dialogue, meaning-making and articulation. The gallery has to be a unique time-space, a good environment for reflexion and contemplation, exchange as much as introspection, which is a difficult thing to implement today in Paris with its little square metres available.

Guido Romero Pierini takes great care of each presentation by offering his artists monumental exhibitions, which deploy over hundreds of square metres in the middle of Le Marais. He also commissions analytical and literary texts to art critics, always with the same desire to formulate a discourse both visible and legible at the service of art.

A matter of affinity

"The artists and collectors I work with are above all my friends." For Guido Romero Pierini, affinity is essential in any collaboration. While he previously curated exhibitions for Suzianne Tarasieva, he shares with this inspiring gallerist a convivial vision of art, based on warm and sincere relationships between its different actors. This authenticity further reflects on both his personality and looks. He has a sophisticated minimalist style, far from the usual combo of the white shirt/fitted jacket worn by most gallerists. Similarly, he further took upon himself to defend a curatorial orientation resolutely turned towards painting, representing artists such as Lou Ros, Éric Bourguignon, Simon Pasiëka, Marion Bataillard, and Justin Weiler, all the while remaining open to other mediums like sculpture with Samuel Ya. All these artists deliver often-silent autobiographic scraps, which approach existence as reality or fiction. Together they unfold an aesthetics of the sensible, not unlike Guido Romero Pierini's personality.

Ils sont Galeristes

Galerie Pixi – Marie Victoire Poliakoff

En ce moment à la galerie

Paris → 21 décembre, Michael Lindsay-Hogg

Des petites figurines de plomb à l'effigie d'artistes et d'œuvre d'art: en 1984, Pixi, c'est cela; des jouets de quelques centimètres de haut qui proposent aux enfants de plonger dans des mondes fantastiques. Le concept est très vite un succès, vient alors au créateur de la marque l'envie de posséder une boutique. Cette dernière ouvre, en 1988, dans le VI^e arrondissement de Paris. Tout de suite, elle est confiée à la fille d'Alexis Poliakoff, Marie Victoire. «Quand mon père m'a proposé de m'occuper de ce magasin de jouet, j'ai du trouver une manière d'exposer les figurines: étant toutes petites, elles ne prenaient pas énormément de place. Il a fallu que je trouve une solution pour habiter davantage l'espace. J'ai donc proposé un concept qui s'appelait *Les artistes décident de jouer*. Il s'agissait de donner une carte blanche à un plasticien dans cet espace de la rue de Seine.» Chaque mois, exposaient donc des artistes tels que Jean-Luc Poivret ou encore Martine Aballéa... «En faisant cela, je me suis rendue compte que naissait en moi une véritable vocation! J'ai vraiment adoré m'occuper d'artistes. Pendant deux ans, je me suis donc pleinement consacrée à cette activité.» Pour conclure ce cycle, Marie Victoire Poliakoff a présenté une exposition au centre d'art de Campredon à L'Isle-sur-la-Sorgue qui regroupait des artistes qui s'étaient intéressés au thème du jouet. «Il y avait des œuvres de Calder, de Ben ou encore de Robert Combas. C'était une exposition incroyable.»

Après cette expérience, la boutique des figurines Pixi a déménagé et l'espace de la rue de Seine est devenu une véritable galerie d'art contemporain. «Depuis l'ouverture officielle

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Laurent Baude, Pauline Bazignan, Catherine Bernis, Marc Boisseuil, Brigitte Cardinal, Bernard Cousinier, Annabelle d'Huart, Michel Duport, Sacha Floch Poliakoff, Duncan Hannah, Élisabeth Lennard, Michael Lindsay-Hogg, Rupert Mair, Jean-Baptiste Marot, Martin Mc Nulty, Francois Mendras, Jean Noël, Philippe Pierrelée, Denis Polge, Alexis Poliakoff, Judith Prigent et Alexandra Roussopoulos

de mon espace en 1990, je pense être assez particulière dans ce milieu. Je refuse de suivre les tendances et j'ai toujours représenté de très jeunes artistes tout en restant fidèle aux gens que j'aimais. Je n'expose que lorsque j'apprécie sincèrement le travail et que je considère que l'artiste peut apporter un petit quelque chose à l'Histoire de l'art.» Petite-fille du peintre Serge Poliakoff, la galeriste revendique le fait d'avoir fréquenté une multitude de générations d'artistes. «C'est quand même merveilleux encore aujourd'hui d'aller aux Beaux-Arts et de voir la jeune création, de se rendre compte qu'il y a toujours de la nouveauté! Je suis fascinée de me dire que depuis la nuit des temps avec un simple crayon on a pu créer des choses toujours plus innovantes. Alors que pouvons-nous faire de mieux que de nous battre pour faire connaître les artistes en qui nous croyons?»

Aujourd'hui encore, Marie Victoire Poliakoff reste donc fidèle à sa ligne directrice, celle que déjà son grand-père portait en soutenant des artistes aux styles divers. «J'ai commencé en aimant l'art minimal, puis je me suis rapidement rendue compte que j'aimais aussi des peintres figuratifs et plein d'autres choses encore! Finalement je sais que je suis une véritable amoureuse de l'art. Avec ma galerie, j'ai donc l'impression de créer une collection idéale: je représente un artiste abstrait, un artiste brut, un artiste qui travaille les néons; chacun d'entre eux a sa propre singularité.» S'il fallait donc résumer en une phrase l'inspiration de la galeriste, elle serait une citation de Braque qu'elle chérit depuis toujours: «J'aime la règle qui corrige l'émotion et l'émotion qui corrige la règle.»

They are Galeristes

Galerie Pixi – Marie Victoire Poliakoff

Now at the gallery

Paris → December 21, Michael Lindsay-Hogg

Artists exhibited at Galeristes 2019

Laurent Baude, Pauline Bazignan, Catherine Bernis, Marc Boisseuil, Brigitte Cardinal, Bernard Cousinier, Annabelle d'Huart, Michel Duport, Sacha Floch Poliakoff, Duncan Hannah, Élisabeth Lennard, Michael Lindsay-Hogg, Rupert Mair, Jean-Baptiste Marot, Martin Mc Nulty, Francois Mendras, Jean Noël, Philippe Pierrelée, Denis Polge, Alexis Poliakoff, Judith Prigent and Alexandra Roussopoulos

Small lead figurines bearing the effigy of artists and artworks: this is what Pixi introduced in 1984 – toys, a few inches tall, letting children plunge into fantastic worlds. The concept quickly became a success, which prompted Alexis Poliakoff's desire to possess his own boutique. The latter opened in 1988 in the 6th arrondissement of Paris. The founder of the brand immediately put the store under the responsibility of his daughter, Marie-Victoire: "When my father offered me to run his toy store, I had to find a way to display the figurines. They were very small and didn't take much room, so I had to find a solution for them to inhabit the space more. I came up with a concept, which was titled *Les artistes décident de jouer* (*Artists are up for playing*). It was about giving carte blanche to an artist in this space, on the Rue de la Seine." Thus each month, different artists exhibited there, such as Jean-Luc Poivret and Martine Aballéa, etc. "In doing so, I felt a true vocation growing in me! I really loved taking care of artists. I fully dedicated myself to this activity for the next two years." Marie-Victoire Poliakoff finally concluded this cycle with an exhibition at Campredon, an art centre in L'Isle-sur-la-Sorgue, which brought together artists who took an interest in toys as a theme. "There were works by Alexander Calder, Ben and Robert Combas, among others. This was an incredible exhibition."

After this experience, the store of Pixi figurines moved and the space on the Rue de Seine became a real contemporary art gallery. "Since the official opening of my gallery in 1990,

I think that I've remained quite unique in the field. I refuse to follow trends, and I've always represented very young artists, all the while remaining loyal to the people I love. I only exhibit when I sincerely appreciate the work, and when I consider that the artist can bring a little something to art history." The gallerist, who is also the grand-daughter of the painter Serge Poliakoff, likes to remind us that she has rubbed shoulders with many generations of artists. "This is still quite marvellous to go to the Beaux-Arts, see young creation there, and realise that there is always something new! I am fascinated with the idea that with a simple pencil, since the dawn of time, we've kept creating always more innovative things. So what could I do better than fighting to help the artists I believe in be recognised?"

Marie-Victoire Poliakoff has stuck to this guiding principle to this day – the one that her grandfather already carried on by supporting artists with various styles. "When I started off, I liked minimal art, then I quickly realised that I also liked figurative painters and many other things! In the end, I know that I am a true art lover. I feel that I'm creating an ideal collection through my gallery: I represent an abstract artist, an outsider one, another who works with neon lights, and each their own singularity." If we had to resume the gallerist's inspiration in one single sentence, it would be a quote by Georges Braque, which she has always cherished: "I like the rule that corrects the emotion and the emotion that corrects the rule."

Ils sont Galeristes

Galerie Provost-Hacker

Les artistes exposés à Galeristes 2019

Adrien Belgrand, Béchir Boussandel, Agathe Brahami Ferron, Micky Clément, Gaël Davrinche, Éléonore Deshayes, Bruno Gadenne, Speedy Graphito, Sébastien Hildebrand, Joelle Jakubiak, Alexandre Luu, Martinet & Texerau, Davide Monaldi, Jeanne Susplugas, Justin Weiler et Aline Zalko

Il faut être honnête, la rencontre avec Emmanuel Provost, c'était comme retrouver un bon copain, même sans se connaître. Son parcours ne le prédestinait pas à devenir galeriste. C'est d'ailleurs le genre de personne qui n'est pas dans la projection mais dans l'instant, la célébration du moment. Il dort peu, «trois voire quatre heures par nuit» étant «addict aux activités».

Ses deux parents essayent d'induire son avenir, l'un le voyant ingénieur automobile, l'autre «violoniste virtuose». Il devient assureur. Ce job le pousse à une récurrence de passages à Paris. Il y vivra d'ailleurs une dizaine d'années, il y rencontre sa femme, qui affectionne l'art, comme lui. Sujet tabou entre sa femme et lui: ils n'achètent pas à deux. Il achète, seul, sans demander aucun avis et impose donc chez lui sa vision, ses œuvres, «mais je reste flexible si l'œuvre ne plaît pas (rires)».

Mais le «déclat» de son amour pour l'art, c'est à Jean Messagier qu'il le doit, un artiste très présent dans l'est de la France, à Montbéliard, dans les années 1990. Alors âgé de 20-25 ans, plutôt que de partir en vacances, Emmanuel Provost démarre une collection. «C'était un immense tableau que personne ne voulait, à 6000 francs, c'était un achat-passion, qui correspondait à mon éveil».

Il est devenu collectionneur petit à petit, avec la maturité. Commencer une collection doit être quelque chose de spontané. Instinctif pur, il fait confiance à son œil et à son instinct. «D'ailleurs un collectionneur fait un tas de conneries et se trompe parfois. Petit à petit, l'œil et le jugement se font». Il a essayé de découvrir des directions comme le street art. À la question de la différence entre art urbain et street art, il estime qu'on «peut donner le nom qu'on veut, mais à la base c'est une intervention dans l'espace urbain». Il cite pour exemple Mathieu Roquigny qu'il a découvert à Montrouge, «il fait de la street food, du détournement de caca de chiens dans la rue». Emmanuel l'aime bien.

Deux personnes ont marqué sa vie, sa vie de futur galeriste. Jeunes, ses parents avaient un ami collectionneur, chez qui il allait dénicher toutes les nouvelles acquisitions, comme une quête fascinante. Et, plus tard, le commissaire-priseur Pierre Cornette

de Saint Cyr, dont il se «foutait de ce qu'il vendait» mais adorait la relation qu'il établissait entre l'art, le public, l'artiste et l'argent.

2010. Sa priorité est de s'assurer un bon revenu pour continuer à collectionner, modérément et passionnément. Il a 40 ans, et un de ses amis, François Hacker, collectionneur d'art Premier, lui propose de monter une galerie à Lille. «J'ai dit oui tout de suite, c'est dans mon caractère, je dis oui et je réfléchis après». La décision est actée, les deux potes partent à la recherche d'un espace dans le Vieux-Lille, en escapade nocturne. Ils trouvent un lieu, «signent 10 minutes après sans savoir précisément ce qu'on allait faire dedans». Et ne pouvant s'occuper de la galerie à plein temps, ayant respectivement des boulots conséquents en parallèle, ils débauchent une directrice de galerie pour qu'elle vienne compléter l'équipe.

OX, Speedy Graphito, Jef Aérosol... Quand se pose la question de la programmation de la galerie, Emmanuel est sans appel. Il se recentre sur moins d'expositions, avec une valorisation de la jeune scène française. «Tu ne peux pas toute ta vie être sur le street art, sinon tu as très vite fait le tour». Revendication de la notion d'esthétisme, il a sans arrêt besoin de se dire qu'il va évoluer intellectuellement tout en soulignant la difficulté d'être une galerie de province. «Il y a de très bons artistes qui sortent de pépinières en province. En revanche pour les faire monter, ça demande un savoir-faire et une énergie considérable».

La programmation de la galerie est décidée très furtivement, souvent autour d'une bière et d'une assiette. Rarement l'équipe se retrouve derrière un bureau, à décider. L'ambition est que cela reste une partie de plaisir. «Je ne suis pas bon pour les expos collectives, je n'y pense pas, j'ai une passion pour UN artiste et j'ai du mal à sortir des solo shows, c'est un défi pour moi».

Emmanuel Provost a quarante bureaux un peu partout, mais celui de la galerie est particulier. La galerie, qu'il a ouverte avec François Hacker, est un grand lieu de 150 m², avec une hauteur de 4 mètres sous plafond, murs blancs, sols gris. Dedans, du mobilier scandinave des années 1950: bureau et chaises esthétiques mais moins confortables. Derrière la galerie, une petite pièce de 15 m²: un «bordel absolu», un côté réconfortant.

They are Galeristes

Galerie Provost-Hacker

Artists exhibited at Galeristes 2019

Adrien Belgrand, Béchir Boussandel, Agathe Brahami Ferron, Micky Clément, Gaël Davrinche, Éléonore Deshayes, Bruno Gadenne, Speedy Graphito, Sébastien Hildebrand, Joelle Jakubiak, Alexandre Luu, Martinet & Texerau, Davide Monaldi, Jeanne Susplugas, Justin Weiler and Aline Zalko

Let's be honest, my encounter with Emmanuel Provost was like meeting a good friend, even without knowing each other in the first place. His upbringing didn't predestine him to become a gallerist. As a matter of fact, he is the kind of person who isn't in the projection, but rather in the instant, the celebration of a moment. He doesn't sleep much, "three, perhaps four hours at night," he says, being "addicted to action."

Both his parents tried to induce his future – the one seeing him become a car engineer, and the other a "virtuoso violinist." He became an insurer. This job made him recurrently travel to Paris, where he eventually lived for a dozen years. This is where he met his wife, also fond of art, like him. Something is actually taboo between he and his wife: they don't buy together. He buys alone, without asking for any advice, and thus imposes his vision at home, the artworks he chose, "but I remain flexible if the work doesn't please her." (Laughter.)

Anyway, he owes his love for art to the artist Jean Messagier, who was very active in the East of France, namely Montbéliard, in the 1990s. Emmanuel Provost was in his early twenties then and he started his collection. "It was a huge painting that nobody wanted, which cost 6,000 francs. It was a passion-purchase, which marked my awakening."

He became a collector little by little, along with maturity. Starting a collection must be something spontaneous. Being purely instinctive, he trusts his eyes and his flair. "Collectors actually do lots of stupid things, sometimes plain mistakes. Their critical eyes and discernment only form gradually." He tried to discover new practices like street art. Regarding the question of the difference between urban or street art, he considers that "whatever name we use, both begin with an intervention in the public space." He cites as an example Mathieu Roquigny, whose work he discovered in Montrouge. "He makes street food, diverts dog shit in the street." Emmanuel Provost likes him.

Two people have influenced his life, that is, his life as a future gallerist. When his parents were young, they had a friend who was a collector. He kept filling his home with new acquisitions, which Emmanuel Provost would always enjoy discovering. It was like a fascinating quest. The second person who made an impression on him years later was Pierre Cornette de Saint Cyr. Emmanuel Provost "didn't care in the least what this auctioneer sold," but truly

loved the relation that the latter established between art, the public, the artist, and money.

In 2010, Emmanuel Provost's priority was to ensure a good income to continue collecting, moderately yet passionately. He was forty years old then, and one of his friends – the collector of tribal art François Hacker – asked him to create a gallery together in Lille. "I immediately said yes. It is in my nature. I say yes and think later." The decision is acted upon. The two friends immediately went to the Vieux Lille during a night getaway to look for a space. They found a place, 'signed within ten minutes without precisely knowing what [they] would do inside.' Neither of them could actually run the gallery full time. They had each a career of their own to also take care of, so they poached a gallery director to complete the team.

OX, Speedy Graphito, Jef Aérosol... When the question of a programme for their gallery finally came up, Emmanuel Provost was inflexible. He would organise less exhibitions so that to better highlight the young French scene. "You can't focus all your life on street art, otherwise you would rapidly exhaust the subject." Deeply attached to the notion of aestheticism, he always needs to tell himself that he will keep evolving intellectually, although he further points out the difficulty to run a gallery outside Paris. "There are really good artists coming out of provincial incubators. Yet, making them grow requires a certain expertise and considerable energy there."

The upcoming programme of the gallery is always established quite furtively, often around a beer and a meal. The team rarely meets behind a desk to take decisions. The point is for this journey to remain a pleasure cruise. "I am not good at coming up with collective exhibitions. I never think about them. I focus on ONE artist at a time, and it is hard for me to get out of solo shows. It is even a challenge for me."

Emmanuel Provost runs forty offices a little everywhere, but the one at the gallery is the most peculiar. The gallery, which he opened with François Hacker, has a huge space: 150 square metres in size, 4-metre-high ceilings, white walls, grey floors, and Scandinavian furniture from the 1950s inside, including a desk and chairs that are aesthetically pleasing, but not so comfortable. Behind the gallery, there is a little room: an "absolute mess" spread across 15 square metres, yet a cosier side.